

Le Samedi^{10¢}

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



Linoléum Dominion

INCRUSTÉ



... Chic, moderne et de prix très raisonnable, le Linoléum Incrusté Dominion s'offre en Bosselé, Moulé, Tuiles Marbrées, Monotuiles, Lignes Droites et autres superbes effets. Nos 300 dessins et coloris, constituant notre assortiment pour cette saison, sont maintenant à l'étalage partout dans les magasins à rayons et d'articles de maison. Ci-dessous sont illustrés le Dessin No. 8804, un magnifique Incrusté Bosselé, et le Dessin No. 7098, un Linoléum Moulé du plus bel effet.

Le dessin illustré à gauche est le No. 7315

Que vos parquets proclament le retour de jours meilleurs

Maintenant que l'on semble avoir passé le "tournant" critique depuis si longtemps attendu, ces pièces que vous avez été forcée de négliger dans votre maison vont enfin pouvoir être renovées. Il va falloir commencer par les parquets — le reste suivra, mais ce sont les parquets qui forment la base de toute décoration intérieure. Le Linoléum Incrusté Dominion est

l'article tout indiqué pour cela. Sa beauté n'a jamais été plus frappante; sa valeur, jamais plus grande. Il permet de transformer une pièce à très peu de frais. Le parquet à effet de tuiles illustré ci-dessus est typique des beaux résultats qu'il permet d'obtenir. Il peut en être ainsi dans n'importe quelle pièce. Faites que vos parquets proclament le retour de jours meilleurs.

DOMINION OILCLOTH & LINOLEUM CO., LIMITED, MONTREAL



Quel Plaisir de Conduire



LA Nouvelle Ford V·8!

GRÂCE à la Nouvelle Ford V-8, le plaisir de l'automobilisme se double d'agréments inconnus jusqu'ici. On ne saurait imaginer de voiture plus alerte, plus commode, plus docile. Elle satisfait pleinement et en tout point.

On la conduit pour le seul plaisir d'en tenir le volant. Une simple pression du pied libère silencieusement sa fabuleuse puissance — tout le long du trajet, ses sièges profonds et luxueux—véritables fauteuils — vous assurent un repos complet.

Nulle autre automobile de prix modéré ne peut vous offrir une performance aussi remarquable, car aucune autre voiture de moins de \$4000 ne possède un moteur à 8 cylindres en V. La supériorité de ce dispositif n'est pas affaire d'opinion, mais un fait démontrable et démontré. On en a la preuve "en regardant les Fords filer sur la grand'route".

Nous vous invitons à conduire une Nouvelle Ford V-8. Pour vous convaincre de son confort, de sa sécurité, de ses mille et un mérites, nous ne saurions commissionner plus éloquent interprète.

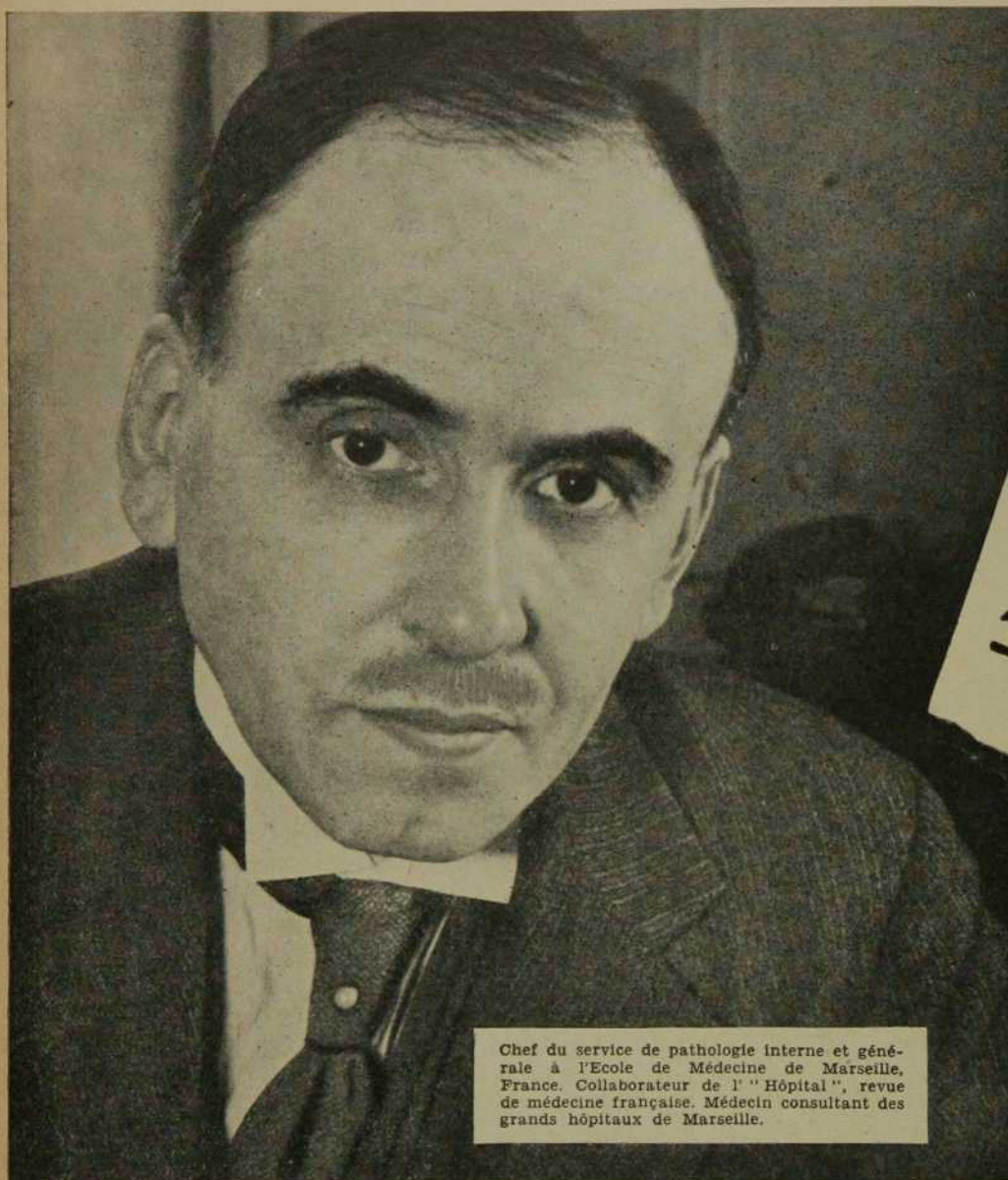
CARACTÉRISTIQUES DE LA NOUVELLE FORD V·8

Moteur à huit cylindres en V—85 c.v. Plus de 80 milles à l'heure. Souplesse exceptionnelle. Culasses de cylindres en aluminium. Pistons d'aluminium. Carburateur double et double collecteur d'admission des gaz. Thermostats à ligne d'eau. Intérieurs plus spacieux que ceux de toute autre automobile de prix vraiment abordable. Flexibilité absolue de chacune des quatre roues, grâce aux ressorts Ford spéciaux et aux amortisseurs hydrauliques. Carrosseries tout acier. Glaces inéclatables. Mécanisme précis et durabilité inséparables de la Marque Ford—"la plus économique de toutes les automobiles que Ford ait jamais forgées."



"L'AUTOMOBILE CANADIENNE"

FORD MOTOR COMPANY OF CANADA, LIMITED



Le célèbre docteur JULES MONGES,
professeur à Marseille, dit:—

*Elle était Nerveuse,
Épuisée— Je recom-
mandai la levure*

Chef du service de pathologie interne et générale à l'Ecole de Médecine de Marseille, France. Collaborateur de l' "Hôpital", revue de médecine française. Médecin consultant des grands hôpitaux de Marseille.

"Son élimination
se régularisa... L'énergie
lui revint... Elle n'eut plus
de maux de tête," rapporte-t-il



"ELLE SOUFFRAIT
DE CONSTIPATION"

"CE CAS," rapporte le Dr Monges, "était celui d'une jeune fille, nerveuse, épuisée, souffrant de maux de tête fréquents, toujours fatiguée et maigrissant à vue d'œil. L'examen révéla qu'elle souffrait de constipation..."



"LES LAXATIFS NE FIRENT
QU'EMPIRER LES CHOSES"

"LES RAYONS-X et le fluoroscope révélèrent un colon (gros intestin) obturé. Elle avait aggravé son cas avec des cathartiques et laxatifs pris à fortes doses... Je recommandai la levure..."



"LA LEVURE GARDE
LES INTESTINS SAINS"

"SON ELIMINATION se régularisa. L'énergie lui revint. Elle n'eut plus de maux de tête, ni indigestion, ni constipation." (Les rayons-X illustrent des intestins normaux et sains—à la suite d'un traitement à la levure.)

La Levure Fleischmann VOUS
aidera-t-elle à combattre Lassitude
— Indigestion — Boutons —
Furoncles — Perte d'entrain?
Oui... très probablement!

LA LEVURE FLEISCHMANN
est un aliment doué d'éton-
nantes propriétés hygiéniques:—
CONSTIPATION. Elle amollit les
déchets de l'organisme, renforce les mus-
cles qui les éliminent. Et l'élimination se
régularise.

INDIGESTION. Son action stimulante
s'exerce de l'estomac au colon — en
augmentant le débit des sucs digestifs.
Aiguise l'appétit. Les aliments se digé-
rent mieux et vous profitent davantage.

ACTION TONIQUE. Tout votre orga-
nisme s'en trouve revivifié. (La Levure
Fleischmann est le plus riche de tous les
aliments dans le groupe des 3 vitamines

indispensables — B, D et C — dont
manque trop souvent notre régime ali-
mentaire. Ces vitamines sont indispen-
sables à la santé.)

Vous vous sentez mieux — à la
minute où votre système commence
à fonctionner naturellement, éli-
minant chaque jour ses impuretés!

Et comme la levure "tonifie" et
nourrit, toute votre force vous re-
vient. Rhumes et maux de tête dis-
paraissent le plus souvent ainsi.
Votre peau s'anime... plus de
boutons, de furoncles et autres
éruptions enlaidissantes. Vous re-
couvrez votre bonne mine!

N'allez-vous pas renoncer aux
toniques et pilules — et manger de
la Levure Fleischmann — pendant
seulement 30 jours, comme essai?

Mangez-en simplement 2 gâteaux
par jour — tels quels ou dissous
dans le tiers d'un verre d'eau —
avant le déjeuner et avant le souper,
ou au coucher. Vous pouvez vous
la procurer aux épiceries, restau-
rants, pharmacies et comptoirs de
rafraîchissements.

Pourquoi ne pas vous mettre dès
maintenant à la Levure Fleischmann
... aujourd'hui même?



"IL Y A SIX MOIS je souffrais gravement d'indigestion,"
écrit Mme Arthur Butcher, de Toronto. "Et aussi de maux
de tête... Tout mon système était comme épuisé. Rien ne
marchait. Mon médecin me conseilla d'essayer la Levure
Fleischmann, ce que je fis. En moins d'une semaine je
commençai à me sentir mieux."

Achetez des produits fabriqués au Canada



Editorial

45^e année, No 47

Le Samedi

Montréal, 21 avril 1934

Le Modèle

AUX TEMPS déjà lointains où les grands soucis de la vie ne consistaient pour moi qu'à trouver le mot juste et l'expression bien nuancée pour traduire aussi proprement que possible Virgile, Horace ou Plaute, j'eus un bon vieux professeur qui joignait à une vaste érudition la philosophie un peu ironique des gens qui prennent la vie par le bout de l'oreille pour lui faire une sermon amicale.

Il avait parfois de malicieuses réflexions ou faisait des comparaisons inattendues dans lesquelles il y avait toujours une petite leçon de bon sens ou d'humilité sous une forme plaisante. C'est ainsi qu'il nous dit un jour le plus sérieusement du monde, en apparence du moins: "L'homme a tort d'être trop orgueilleux car tout ce qu'il sait faire convenablement il l'a appris du chien." Et il nous conta, pour le prouver, la petite histoire suivante:

— Les chiens n'ont pas toujours levé la patte mais, en certaines circonstances, ils ont de tout temps comme aujourd'hui recherché les murs, les arbres ou les poteaux. Ce fut fatal à l'un d'eux sur lequel un mur s'écroula, chose qui fit grandement réfléchir les autres chiens témoins de la catastrophe. C'est depuis ce temps qu'ils lèvent la patte afin de soutenir les murs, arbres ou poteaux en cas de chute de ceux-ci...

... C'est, conclut le professeur, en voyant les chiens agir ainsi que les hommes eurent ensuite l'idée de mettre des étais aux murs, des contre-forts aux digues et des soutiens partout où il en est besoin.

Autrefois j'ai souri de cette boutade, aujourd'hui je ne lui trouve plus qu'une apparence de vérité; le chien est un grand méconnu qui se conduirait souvent mieux que l'homme s'il était à sa place et dirait sûrement moins de bêtises que lui s'il pouvait parler.

Etablissons le bilan.

L'intelligence? il y a au moins 99.999 chiens sur cent mille qui sont intelligents. Oserons-nous en dire autant des hommes?

La bonté? Si l'homme avait aussi bon caractère qu'un chien, on pourrait supprimer tout de suite les frontières et chacun aurait son compte de sommeil paisible sur la planète.

Le désintéressement? cette qualité n'existant que dans une parcelle ultra-microscopique de l'humanité, selon les plus optimistes, l'avantage est encore ici nettement au chien.

L'honnêteté? Faisons simplement un souhait: que le Seigneur nous donne des politiciens aussi fidèles gardiens du trésor public qu'un chien l'est de la maison de son maître!

La reconnaissance? le chien oublie souvent les rebuffades et jamais les bienfaits; pour l'homme, c'est tout le contraire, il se souvient toujours des rebuffades mais jamais des bienfaits.

La fidélité? le jour où l'homme traitera réellement son meilleur ami comme un chien le fait de l'homme, c'est que la mémoire du cœur aura fait un grand progrès sur la terre.

Voilà déjà un ensemble de belles qualités de nature à élever singulièrement le niveau moral de l'humanité si les hommes les pratiquaient au même degré que les chiens, et que dire encore de la sobriété du chien comparée à celle de l'homme? A-t-on jamais vu un chien se fiche la cuite pour célébrer son anniversaire ou pour oublier un chagrin d'amour?

Et le flair, l'agilité, la vitesse de course, l'endurance, le courage, la patience et la docilité? Trouvez-moi donc l'homme capable de sentir un lièvre à la piste et de l'attrapper à la course!

Et la tolérance? Regardez un chien blanc et un chien noir; ce sont deux bons copains s'inquiétant fort peu que la nature les ait teintés différemment. Voyez maintenant un homme blanc et un nègre; le premier ne voit généralement dans le deuxième qu'un être inférieur, une



sorte d'anthropoïde et non un frère de race. Il le tient à l'écart: dans certains pays il lui impose des tramways spéciaux et dans d'autres il le met carrément dehors. Il y a même des blancs qui refuseront d'aller au Paradis si les nègres n'y sont pas mis à part et pourvus d'ailes de corneilles convenant seules à leur peau noire. Que doivent penser de cela messieurs les chiens s'ils en ont connaissance?

Les Publications Poirier, Bessette Cie, Ltée

Directeur de la rédaction: JEAN CHAUVIN
975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CAN.

Tél.: LANCaster 5819-6002

Entered of the Post Office of S. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT

Canada	Etats-Unis et Europe
Un an - - - - - \$3.50	Un an - - - - - \$5.00
Six mois - - - - - 2.00	Six mois - - - - - 2.50
Trois mois - - - - - 1.00	Trois mois - - - - - 1.25
Heures de bureau: 9 h. a. m. à 5 h. 30 p. m. Le samedi, 9 h. a. m. à 12 h. 30.	

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de maille commençant 5 jours avant leur expédition

Personnellement j'ai un brave bonhomme de chien avec qui, parfois, il m'arrive de tenir conversation; je ne dis rien, il ne répond pas et nous nous comprenons très bien. Quand je m'allonge, le soir, dans un fauteuil, la pipe au bec pour envoyer des ronds de fumée au plafond tout en pensant aux événements du jour, de la veille ou du lendemain, mon bonhomme de chien vient s'asseoir devant moi et nous commençons le dialogue muet.

J'envoie un rond de fumée qui flotte, s'étire, s'amincit, se fragmente et disparaît. Pour un être ordinaire cela ne signifierait pas grand chose mais mon chien comprend très bien que je lui dépeins ainsi la solidité des convictions politiques et la consistance des promesses faites aux électeurs par ceux qui convoitent l'assiette au beurre.

Mon chien me regarde puis il suit du coin de l'oeil l'évolution du rond de fumée et il bâille, chose qui signifie clairement: "Ces gens-là nous endorment!" Ensuite sa bonne gueule se plisse drôlement; pas de doute possible, il rigole de la naïveté moutonnaire des électeurs. Enfin il remue la queue énergiquement; il serait difficile de mieux exprimer le coup de balai qu'il juge nécessaire pour nettoyer un peu cette grande salle qui porte à l'entrée cette inscription autrefois brillante mais aujourd'hui bien dédorée et désargentée: "Société moderne."

Ensuite, nous lisons le journal en faisant nos commentaires: je bâille et mon chien s'endort, il pousse même quelquefois la franchise de ses réflexions jusqu'au ronflement.

C'est un chien vraiment très intelligent, et puis vous voyez qu'il n'est pas comme un homme, celui-là du moins n'a pas peur de dire ce qu'il pense!

Eh bien, ils sont tous comme cela, et je crois même qu'ils ont encore beaucoup plus de finesse qu'ils ne le font voir. Si nous pouvions clairement lire dans leurs pensées nous y apprendrions bien des choses, entre autres la manière de prendre la vie du bon côté et de ne pas nous mettre la cervelle à l'envers pour des futilités. Nous n'inventerions pas sans cesse une multitude de prétendus perfectionnements de mécaniques, de plaisirs ou de mangeailles qui ne se traduisent, en fin de compte, que par une augmentation continue de besoins nouveaux.

S'il pouvait nous dire tout ce qu'il pense de nous ce brave et bon chien qui est sans doute un animal mais qui n'est certainement pas une bête, il commencerait d'abord par des reproches bien mérités; il nous dirait que les hommes, si épris de liberté et qui ont toujours ce mot à la bouche à propos de tout et de rien, s'évertuent à lui casser les pattes à cette liberté et à lui rogner les ailes un peu plus chaque jour; ils l'ont reléguée dans les discours et les illusions à moins qu'ils ne la traînent dans la gadoue. Autrefois on pouvait la représenter sous la forme d'une déesse auréolée de prestige réel, maintenant on ne peut plus la peindre que sous l'apparence d'un cadenas...

Et il ajouterait, ce brave et bon chien: "Vous m'en avez donné aussi un peu de votre liberté, mais sous forme de muselières, colliers, chaînes, taxes et surtaxes. Autrefois vous vous contentiez de me faire des niches..."

Il dirait encore... mais à quoi bon prolonger la série de ses reproches, l'homme n'a pas le temps aujourd'hui de prêter l'oreille aux bêtes, il a tant à faire à s'écouter lui-même...

FERNAND DE VERNEUIL

BEAU GESTE

à Robert Choquette

I

LA NUIT était noire, le sol était blanc... Les conifères gémissaient sous la rude caresse des vents du nord. Sur toute cette sauvage étendue du Québec nord, l'hiver sévissait, terrible, glaçant les êtres et les choses sous un linceul blafard.

Le silence lugubre de cet immense désert ne paraissait hanté que par les râles du vent... Cependant, au milieu de cet enfer de froid, dans une clairière pratiquée par l'acier, une cabane en bois rond se dressait, qui défiait les assauts furieux de la tempête... Du toit de cette *log-cabin*, par une cheminée qu'on eût dite formée de glace et de neige, une fumée bleue s'échappait, que le vent emportait dans une ronde éperdue...

Une fumée, donc, un homme.

En effet, à l'intérieur de cette cabane, devant un foyer rustique, où achevait de se consumer une bûche de bouleau, un homme se tenait debout, les bras croisés. C'était un jeune homme, grand, la poitrine développée, les épaules larges surmontées d'une tête aux traits fermes, quoique un peu trop féminins. Le physique d'un lutteur

Nouvelle canadienne,

par Donat Coste

qui aurait une tête de sigisbée: Luc Grandeau, garde-forestier provincial.

II

N'ayant rien d'autre à faire pour le moment, Luc Grandeau réfléchissait. Pas bien loin de la forêt, vers le sud, il voyait au milieu d'un *rang*, une petite maison blanche, et, dans cette maison, une femme, une jolie blonde qu'il avait aimée...

Il remontait de deux ans en arrière. Il se re-voyait près de cette Lise Cordier, la regardant passer dans le chemin du Roy, admirant sa démarche aisée, s'enivrant de respirer son parfum troublant, comme est toujours celui émanant de celle que l'on aime... Trop timide, il s'était tû. Un drame très simple, mais très émouvant pour le cœur de Luc Grandeau s'était joué. Un plus hardi, Jean Corteau, avait demandé, puis reçu la main de la jeune fille... Après cela, Luc

n'avait plus aimé. Il avait sollicité un poste vacant de garde-forestier. La plaie qui béait à son cœur se cicatrissait plus vite, lui semblait-il, au milieu de cette nature grandiose. Depuis un an et quelques mois il vivait dans cette sylve, qui exerce sur le forestier une fascination comparable à celle de la *grande bleue* sur le pêcheur. Ses seuls amis étaient: son chien, un huskie puissant, présentement allongé à ses pieds, et sa carabine Winchester. Soudain, un sourd grognement vint l'arracher à sa songerie. Le grand chien s'était levé, et la tête basse, fixait la porte de son regard brun. "Quelque chose de pas naturel, Mush?" fit Luc. L'interpellé répondit en grognant derechef, et appliquant ses deux pattes de devant contre la porte, il regarda son maître. Ce dernier ouvrit la porte. Le huskie bondit au dehors. Une vapeur dense envahit la pièce, en même temps qu'une rafale de vent. Le regard du jeune homme tenta de percer la voile opaque que la neige tombante tissait devant lui, mais il ne put distinguer autre chose que les formes sombres, spectrales de quelques arbres, et, à peu de distance, son chien flairant le vent. Soudain, le Huskie s'élança, et le voile de neige se replia sur lui... plusieurs mi-



Au bout de cinq minutes le huskie s'arrêta brusquement.

nutes s'écoulèrent, au bout desquelles, Luc perçut, apportés par le vent, des aboiements lointains. Le jeune homme comprit que son fidèle compagnon l'appelait. Il entra dans la cabane, et se mit vivement à chausser des raquettes; ceci fait, il enfila un gilet de laine et un coupe-vent de cuir; puis, après s'être ganté chaudement d'une

paire de gants de cuir doublés de pluche, il se saisit de sa carabine et sortit.

III

La neige avait déjà recouvert la piste du huskie. Luc siffla d'une façon singulière pour appeler son chien. Après un temps un aboi lui

parvint, affaibli par la distance... Quelques instants encore, et un autre aboi, plus distinct se fit entendre... Tout à coup, une grosse boule blanche venait débouler aux pieds de Luc, c'était Mush...

Le grand chien s'ébroua, et regarda son maître; ce dernier lisait clairement dans yeux fixés sur lui: "Viens, suis-moi là-bas."

— Bien, dit le garde, vas-y.

— Mush fit tête à queue et bondit en avant, son maître s'élança sur ses foulées.

Ce paysage de glace était fantastique. On fermait à demi les paupières, et on se croyait brusquement transporté dans une de ces contrées lunaires décrites par la plume magicienne de Jules Verne. Ces contrées où nulle couleur vive ne chatoie, où tout est noir ou blanc, ou gris...

IV

Au bout de cinq minutes de cette course, le huskie s'arrêta si brusquement, que Luc, suivant à quelques pouces derrière son chien, butta sur lui, et faillit s'étaler de tout son long. Le chien fouillait la neige de son nez de truffe. Luc se baissa. A ses pieds, il voyait un monticule qui affectait étrangement sous la couche de neige qui le recouvrait, les vagues contours d'un corps humain. Luc, de ses mains ouvertes débaya la neige, c'était bien un homme. Luc, un instant pensa que ce n'était plus qu'un simple cadavre gelé; mais ayant mis sa main droite sur la poitrine de l'inconnu à l'endroit du coeur, il perçut de faibles pulsations. Si la congestion ne se déclarait pas, cet homme serait vite sur pieds. Avec précautions il souleva dans ses bras la forme inerte et se mit en devoir de regagner sa cabane. Mush précédait, le nez à quelques pouces du sol, flairant la piste que son maître et lui venaient de tracer, mais qui déjà avait été recouverte par la neige tombante... Arrivé à sa cabane, le garde déposa son fardeau humain sur une peau d'ours, près de la cheminée. Puis, il referma la porte, et disposa au bas quelques sacs de serpillière, afin d'empêcher le froid de pénétrer par la fissure entre la porte et le sol.

Mush s'était allongé sur la peau d'ours aux côtés de l'homme, qu'il ne regardait même pas. Ce canin avait du sang d'anglais dans les veines: il était impassible...

Luc, dans un coin de la pièce prit une petite valise contenant un en-cas pharmaceutique, et vint s'agenouiller près de son rescapé.

Soudain, il eut un haut-le-corps... La neige recouvrant la forme inerte avait fondu peu à peu au contact de la chaleur. Et sur cette figure pâle qu'éclairait la rouge lueur des flammes dansantes, Luc appliquait un nom: Jean Corteau!...

V

Le lendemain matin, bien remis de l'aventure, qui, sans le secours de Luc, lui eût été fatale, Jean voulut exprimer sa reconnaissance à son rival d'autrefois:

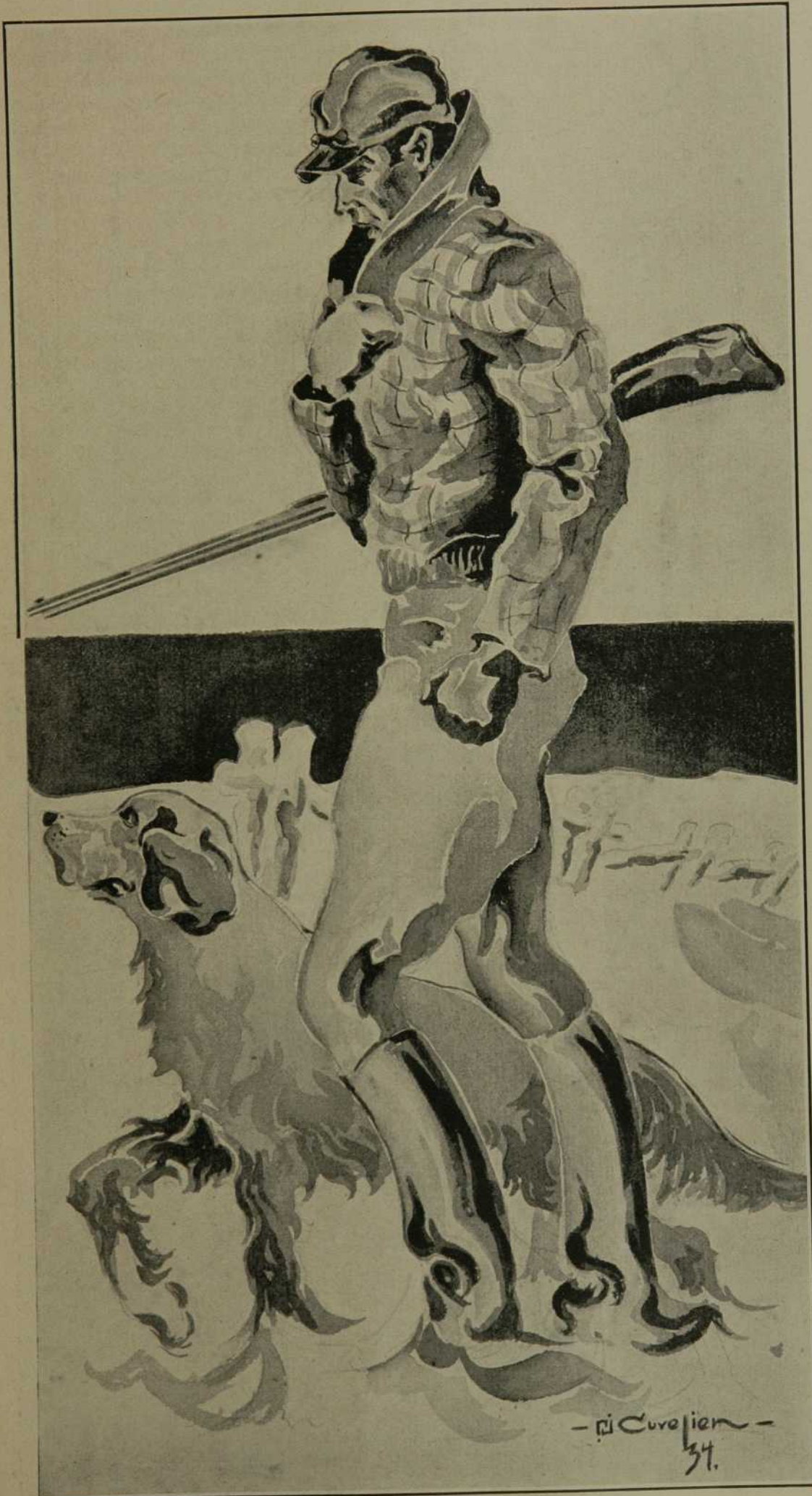
— Merci, Grandeau, tu m'as sauvé la vie. J'oublierai jamais ça.

— Pas besoin de tes mercis, grogna l'autre. Si tu savais l'envie qui m'a prise d'aller te reporter dehors quand j'ai vu que c'était toi!

Jean demeura quelques instants silencieux, puis reprit, la tête basse:

— J'vois que tu m'gardes toujours rancune d'avoir marié Lise?

— Peut-être... (Suite à la page 47)



Luc faillit buter sur un corps à demi-enseveli.

NOCES D'OR

Par Edouard Rod

ILS s'étaient installés, il y a cinq ou six ans, dans le haut de la rue La Fontaine, à Auteuil, venant on ne sait d'où. Ils s'appelaient Walter: un de ces noms cosmopolites, qui ne trahissent pas leur origine; et leurs curieuses personnes occupaient ce paisible quartier, où l'on commère un peu, comme en province. Deux fois par jour, à onze heures et à cinq heures, on voyait M. Walter sortir pour sa promenade hygiénique, très droit et le pas leste malgré ses soixante-quinze ans, la figure d'une fraîcheur artificielle de pomme conservée, serré dans une redingote correcte à la boutonnière ornée d'un ordre étranger. Les jours de pluie, il abrégait sa promenade, entrait dans un café, parcourait les journaux et échangeait quelques mots avec les habitués. Il avait la voix brève, et un certain accent aussi discret que son nom, où passaient presque imperceptibles, des sons légèrement gutturaux qui pouvaient être allemands, des diphtongues qui pouvaient être anglaises, et des aspirations qui venaient peut-être du russe. "D'où diable peut-il venir?" demandait-on derrière lui. Et les suppositions d'aller leur train: pour sûr, c'était un Allemand, qui cachait sa nationalité; ... ou plutôt un Anglais qui ne dit pas la sienne parce que "ça ne regarde personne" ... ou peut-être encore un Russe, qui fait du mystère par goût du mystère ...

Quant à Mme Walter, elle ne sortait que pour ses commissions, et ne s'oubliait jamais à babiller avec les fournisseurs. De quelques années plus jeune que son mari, elle était plus cassée, les cheveux tout blancs, le teint brouillé; la taille voûtée, les yeux demi-éteints, et, dans ses allures, dans sa démarche, dans son air, ce je ne sais quoi de douloureux qu'ont les êtres vieillissants dans la souffrance. Elle ne se faisait aider dans son ménage que par une femme de charge, du nom de Marianne, femme d'un ouvrier tapisserie, qui venait le matin et partait à midi, au moment où M. Walter rentrait de sa promenade hygiénique pour se mettre à table. Marianne ne s'occupait que des chambres et des gros ouvrages. Car Mme Walter faisait elle-même la cuisine: une cuisine bourgeoise, mais très soignée, où entraient des plats exotiques: des risottos milanais avec des foies de volaille, des crêtes de coq et des truffes blanches; du *carry*; de petits morceaux de mouton en brochettes, comme on en mange à Constantinople sous le nom de *cheps-kebas*; des fritures d'anchois et de fromage blanc qu'on appelle *sphinx* en Sicile, bref, des mets cosmopolites qui, pas plus que le reste, ne trahissaient l'origine des deux époux. De leur vie, Mari-



"Ah! vous voilà enfin! ... Il est près de huit heures ... Qu'est-ce que cela signifie? ..."

anne ne voyait rien: une fois, étant remontée chercher un objet oublié, elle entendit la voix irritée de M. Walter tonner dans la salle à manger. Deux ou trois jours après, elle voulut renouveler sa fausse sortie sous un prétexte quelconque, et entendit encore la voix grondante. Mais Mme Walter lui ayant signifié que, si elle rentrait jamais dans l'appartement en dehors de "ses heures" elle recevrait son congé, elle réprima sa curiosité. Du peu qu'elle avait vu, elle conclut pourtant que M. Walter était gourmand et exigeant, et que sa femme se condamnait à rester seule avec lui pour cacher aux étrangers les querelles de leur ménage. Aussi fut-elle fort étonnée quand un jour Mme Walter lui dit:

— Pourrez-vous rester toute la journée demain, Marianne? ... J'ai un dîner et j'ai besoin de vous.

Marianne savait que ses questions demeuraient habituellement sans réponse; pourtant elle demanda, dans un paroxysme subit de curiosité.

— Madame a donc du monde?

Et au lieu de la foudroyer de son regard qui imposait silence, Mme Walter expliqua:

— Non, mais nous célébrons demain nos noces d'or et nous nous accordons une petite fête ... Ce jour-là, je voudrais dîner sans me lever de table ... Vous comprenez? ...

Marianne comprit: sa finesse populaire qui démêle d'instinct les problèmes compliqués de la conduite du prochain, lui dit tout de suite qu'il y avait là un mystère, et que ces noces d'or seraient originales.



Cette idée des noces d'or venait naturellement de M. Walker: un jour, après des observations désagréables sur un *goulasch* qu'il ne trouvait pas assez épicé, il avait dit à sa femme:

— A propos ... savez-vous que c'est bientôt le 14 octobre?

Depuis longtemps, elle ne célébrait aucun anniversaire, et c'est à peine si les grandes fêtes, Pâques, Noël et le Nouvel-An, se détachaient sur la monotonie de ses jours:

— Eh bien? fit-elle, sans comprendre.

— Comment, eh bien? ... Cette date ne vous dit rien? ... Je vous reconnais bien là: aussi peu de coeur que de tête ... Le 14 octobre est l'anniversaire de notre mariage ... le cinquantième, ma chère ... Les noces d'or ... Il s'agit pourtant de les fêter, hein? Un bon petit dîner comme vous savez les faire dans vos bons jours, avec une bouteille de champagne au dessert ... Eh! eh! ça nous rajeunira ...

Un bon petit dîner avec du champagne au dessert, c'est là tout ce que M. Walter voyait dans cette date que sa gourmandise lui rappelait tout à coup. Comme il ne s'occupait jamais de sa femme, il ne remarqua pas qu'elle pâlit et ne mangea plus rien. Et tranquille, il attendit le "grand jour".

Mme Walter, elle, était bouleversée. Cinquante ans! était-ce Dieu possible? Il y avait cinquante ans, un demi-siècle, la durée de deux générations, qu'elle traînait ce lent sacrifice de sa vie; cinquante ans qu'elle vieillissait en attendant au lendemain un éclair de bonheur ou d'affection qui ne jaillissait pas; cinquante ans que des idées de révolte germaient sourdement, puis avortaient au fond d'elle-même. Il y a cinquante ans, jeune blonde, jolie, et l'esprit si éveillé et le coeur si ouvert, elle mettait sa main dans la main de cet homme ... Cela se passait très loin, n'importe où, dans un pays du midi, par un jour de soleil, par un jour de chaleur, parmi les sourires d'une nature épanouie, avec des chants, des rires, des gaietés et des danses ... Il était jeune. Elle l'aimait. Elle croyait en lui: devant eux, un bel avenir facile déroulait ses horizons bleus ... Et la déception commença le lendemain des noces, quand dans le coeur de cet homme orné par elle de toutes les délicatesses, elle vit régner et s'étendre un monstrueux égoïsme; et la déception s'accrut de jour en jour, de mois en mois, d'année en année, à travers les ruines où les précipita la suffisance de l'homme qui ne croyait qu'en lui-même, à travers les voyages où il la traînait d'un bout du monde à l'autre, à travers leurs deuils communs qu'il ne partageait pas, habile à écarter de son chemin tous les obstacles à son bien-être. Cependant, malgré les angoisses qui prolongent les heures, malgré les larmes lentes à tomber, le temps avait marché, marché si bien, que la vie, finie à présent, ne recélait plus rien dans le peu d'inconnu qu'il lui restait à révéler, et qu'il n'y avait plus d'espoir que ceux des mystérieux au-delà ... Encore ces espoirs suprêmes ...

(Suite à la page 48)



Un pas dans l'escalier, Mme Walter est là, un peu pâle ...



Xanthè laissa aller languissamment sa tête sur le sein de son libérateur.

DANS une rue obscure de la petite ville de Missolonghi, deux femmes, le visage couvert d'un voile, marchaient en silence et comme abîmées dans une rêverie pénible. Elles s'arrêtaient parfois et prêtaient l'oreille avec anxiété à un bruit d'armes et de pas qui augmentait de minute en minute. "Les victimes approchent, dit soudain l'une d'elles, d'une voix triste mais résignée; ma fille, prions le Seigneur qu'il donne la force à ses élus."

A ce moment, un lamentable cortège débouchait par une voie latérale. Des vieillards, des femmes, des enfants, couverts de haillons et de chaînes, étaient traînés à la grande place par une horde de soldats ottomans, brûlant de souiller une fois de plus le glaive maudit que la Grèce allait briser.

Les martyrs n'étaient ni tremblants ni abattus, la noblesse de leur cause s'épanouissait sur leur face en rayonnement divin, et ils lançaient fièrement un regard d'immortel espoir aux frères, libres encore, qui étaient venus recueillir leur sang et leurs adieux. Le crépuscule noyant la scène dans une teinte rouge, illuminait ces fronts intrépides où semblait poindre l'aube d'un héroïque incendie.

Intikam

par L. de Larmandie

Le massacre commencé au signal du mufti se continua jusqu'à une heure avancée de la nuit. Pas un cri, pas une plainte ne venait troubler la religieuse grandeur du sacrifice, et le cliquetis des cimenterres n'était accompagné que par les prières du peuple à genoux.

Quand les infidèles se furent retirés, les chrétiens envahirent le champ de carnage pour enlever les dépouilles des saints. Les deux femmes étaient occupées à remplir ce devoir funèbre, lorsque des meurtriers attardés par l'ivresse les saisirent brutalement, et les poussèrent en les abreuvant d'outrages jusqu'au palais du gouverneur Elkebir. A l'aspect des captives le misérable se leva, arracha violemment leur voile, et s'adressant à la plus âgée qui paraissait être l'aïeule:

— Esclave, dit-il, quelle est cette jeune fille?

— Une enfant confiée à ma garde.

— Par qui?

— Je ne puis le dire.

— Vous êtes chrétiennes toutes deux?

— Oui.

— Vous avez été surprises dérobant aux oiseaux du ciel la pâture que leur ont donnée nos épées?

— Oui.

— Le pacha de Janina me hait, dit alors le Gouverneur en baissant la voix comme pour se parler à lui-même, il peut d'une heure à l'autre faire sauter ma tête, cédon-lui cette émeraude, il ne m'enverra plus mon collier...

... Ilderim!

Un jeune officier turc se présenta devant Elkebir.

— Tu vas aller saluer de ma part l'invincible Ali et lui offrir en mon nom ce joyau céleste pour lequel le prophète abandonnerait ses houris! Va.

Ilderim conduisit Xanthè au milieu d'une escorte à cheval et s'éloigna rapidement de la ville.

Ali de Tebelen, l'émule barbare des Selim et des Mourad, avait alors pour favorite Andrina Théocharidès, cette belle Athénienne qui faisait suspendre en trophée, dans son alcôve, la chevelure de ses rivales vaincues. Elle avait abjuré son origine, séduite par l'irrésistible ambition de dominer cet homme... (Suite à la page 43)

L'Actualité à Travers le Canada

MONTREAL—*Poste important que l'on confie à un des nôtres*

Le poste d'avocat du district de Québec au contentieux du Pacifique Canadien, rendu vacant il y a près de trois mois par la mort de M. Rodolphe Paradis, sera rempli par M. L.-G. Prévost, qui fait partie de cet important service de la compagnie de chemin de fer depuis déjà plusieurs années. Cette promotion, qui devra dater du 1er avril, a été annoncée hier aux bureaux de la gare Windsor par M. W.-H. Currie, avocat en chef du Pacifique Canadien. Elle honore un des nôtres qui a su s'affirmer par ses talents et s'imposer à l'appréciation de ses supérieurs, avec le résultat que ceux-ci n'hésitent pas aujourd'hui à lui confier ce poste de haute responsabilité.

Admis au Barreau en 1917

M. L.-G. Prévost est très avantageusement connu dans le monde légal de la métropole. Fils de feu le Dr Wilfrid Prévost, autrefois de Saint-Jovite, M. Prévost naquit en 1895. Il compléta ses études classiques au collège de L'Assomption et fit ses études de droit à l'université McGill. Peu après avoir été admis au barreau en 1917, il s'enrôla dans l'armée canadienne et servit outremer jusqu'à l'armistice, alors qu'ayant obtenu son congé des autorités militaires, il alla suivre une série de cours à l'université d'Oxford, en Angleterre.

Au contentieux de Montréal

Revenu au Canada en 1919, M. Prévost entra à l'étude White & Buchanan, à Montréal. Il fut ensuite attaché au contentieux de la ville durant deux ans, avant de passer au contentieux du Pacifique Canadien en juillet 1922, à titre d'adjoint. Depuis, M. Prévost fut souvent chargé de causes importantes, particulièrement devant la Commission des chemins de fer, où il dut fréquemment représenter sa compagnie. Il aura désormais la direction des causes concernant le district de Québec, fonctions que remplissait depuis nombre d'années feu Rodolphe Paradis, décédé presque subitement au commencement de janvier dernier.

M. L.-G. Prévost fut créé conseil du roi en 1932. Il fait partie de plusieurs clubs et organisations sportives.

■ ■ ■

EDMONTON—*Une expédition française dans les Rocheuses*

Précédée par des gens qui établiront des dépôts de vivres dans les solitudes, partant de Fort St. John, C.-B., le premier avril, l'expédition Bedaux d'exploration des régions sub-arctiques canadiennes 1934 fera un vigoureux effort pour traverser une des rares grandes régions inexploitées en Amérique du nord.

Cette expédition aura comme base Edmonton, Alberta. Décrochant un cercle au nord-ouest à travers les régions inconnues des Rocheuses canadiennes et les chaînes Cassier et Siskine, elle essaiera d'atteindre Telegraph Creek sur le versant du Pacifique avant l'hiver.

Entreront dans cette entreprise 30 personnes, 60 chevaux, plusieurs embarcations, un avion amphibie, un poste de radio, cinq camions-chenilles. Cette expédition est financée par son chef, Charles-E. Bedaux, inventeur et chef de douze compagnies de génie industriel qui portent son nom tant en Amérique qu'à l'étranger.

M. Bedaux a déjà fait deux voyages d'exploration en Colombie-Britannique en 1926 et 1932. En 1929-30, il a accompli un exploit qui n'a pas été répété lorsqu'il a conduit une expédi-



M. L. G. PREVOST, C. R., qui succède à feu Rodolphe Paradis comme avocat en charge des affaires légales du district de Québec au Contentieux du Pacifique Canadien à Montréal.

tion en automobiles à travers 9,500 milles de déserts et de jungles de Monbassa sur l'océan indien à Cassablanca, Maroc, sur l'Atlantique.

M. Bedaux sera accompagné dans son expédition de 1934 par sa femme, exploratrice consommée et de M. et Mme Alberto Chiesa, de France, deux alpinistes et chasseurs de gros gibier. M. Chiesa cinématographiera cette expédition. Le personnel scientifique sera sous la direction de J. Bocock, de Saint-Albert, Alberta; il comprendra un géographe, un minéralogiste et un météo-

rologiste. Deux membres de ce personnel seront désignés par le gouvernement provincial.

La distance à parcourir est de 1,110 milles; l'expédition ira d'Edmonton à Fort St. John, 550 milles; à Bear Flat, Prophet River et Red Fern Lake, 175 milles; à Sifton Pass, 150 milles, Dease Lake, 175 milles et finalement Telegraph Creek, 60 milles.

(La Presse)

■ ■ ■

RIVIERE-DU-LOUP — *Un ordre nouveau?*

Nous allons très certainement vers un avenir de caractère inquiétant. Nous sommes encore au beau milieu de la transition entre deux ordres de choses; nous ne savons encore ce que nous réservent les années qui s'avancent; soyons assurés cependant que l'ère contemporaine est close dans l'histoire et que nous verrons surgir un ordre nouveau.

Trop de gens — nous parlons de ceux qui prennent la peine de réfléchir et d'observer les événements — se figurent encore que nous reverrons les années d'avant-guerre, les années où nous goûtions une certaine tranquillité. On pense que "ça se tassera", qu'il y aura une liquidation et que tout rentrera dans l'ordre.

Dans quel ordre ? . . .

Tout le long des années terribles de la Révolution française, il y eut hors de France des milliers d'émigrés qui ne se rendirent pas compte, eux non plus, qu'un monde disparaissait. Ils espéraient rentrer dans une société restaurée conformément à leurs goûts, à leurs façons de vivre, à leurs traditions. Rares étaient ceux qui, comme Talleyrand, — cynique personnage, si l'on veut, mais sans illusions, — avaient dit un adieu définitif à la "douceur de vivre". Les autres, selon le mot fameux n'avaient "rien appris et rien oublié."

Ne nous faisons pas des illusions d'émigrés. Sommes-nous si sûrs de la stabilité de notre société canadienne? Que nous réserve le "problème de l'Ouest"? Quel est l'avenir de la fédération canadienne? Au cas d'une sécession, que deviendrait notre Etat québécois?

N'importe. Supposons que rien ne change au pays. — Peut-on ignorer ce qui se passe dans le monde, et tout près de nous? Sait-on où va l'Union américaine, notre voisine? Elle fait une expérience, un essai de redressement. Personne ne voit encore si l'issue de cette expérience ne sera pas une catastrophe. Mais quelque chose change là-bas, outre frontière. Ne subissons-nous pas fatalement le contrecoup de ce changement? — Allons encore plus loin. Même au cas où notre continent ne subirait pas d'évolution politique ou sociale, croit-on vraiment que les idées en armes, comme dirait Léon Daudet, — appliquons ici cette parole aux forces déchaînées dans la moitié de l'Europe, fascismes, bolchévisme, et mêmes réformes urgentes en voie de s'opérer — croit-on vraiment que ces bouleversements, déjà accomplis ou inévitables, n'auraient pas leur répercussion dans le reste de l'univers, et chez nous particulièrement?

(Le Saint-Laurent, Rivière-du-Loup)



Une ferme danoise où la simplicité des mœurs et de la vie n'exclut pas un degré de civilisation qui ferait honneur à bien d'autres pays modernes.

L'Amoureuse Légende d'une Princesse

Chronique documentaire, par Louis Roland

C'EST une bien jolie légende danoise que je vous conterai aujourd'hui mais, auparavant, je veux vous donner quelques aperçus concernant ce pays beaucoup plus grand par sa civilisation que par son territoire.

Le Danemark a, comme tous les autres pays, suivi le courant moderne; la fièvre de notre époque lui a fait perdre un peu de sa belle sérénité d'autrefois ainsi que de ses mœurs patriarcales mais il ne faut pas encore remonter très loin dans le passé pour les retrouver. Il en reste même encore de beaux vestiges, surtout dans la Fionie.

Dans cette partie du pays, les maisons des paysans sont de trois sortes; les unes sont d'importantes fermes à quatre corps de bâtiments et l'on y trouve plusieurs chevaux et plusieurs vaches, elles sont la propriété des paysans aisés. D'autres ne se composent que d'un corps de bâtiment avec jardin; ce sont les demeures de paysans vivant un peu au jour le jour et qui ne possèdent qu'un cheval et qu'une seule vache. Le troisième genre de maisons ne comporte ni cour ni jardin et sont louées par des journaliers ou de pauvres artisans.

Les maisons des paysans riches sont fort bien meublées et l'on y admire surtout de magnifiques poêles sur le flanc desquels sont suspendus divers

accessoires parmi lesquels d'énormes pipes qui sont presque des meubles elles-mêmes.

Dans les plus pauvres maisons il y a néanmoins un peu de superflu sous forme de belles gravures encadrées, de coquets rideaux aux fenêtres et de pots de fleurs un peu partout. Les maisons les plus pauvres sont celles des pêcheurs sur la côte, mais on peut toutefois dire qu'il n'y a de misère nulle part. Il y a d'ailleurs une charmante et bien belle coutume: les propriétaires de vaches, qui sont dans une proportion d'à peu près cinquante pour cent fournissent les autres de lait; ils le donnent et ne le vendent pas, ce qui est un bel exemple donné aux avarés en particulier et au monde en général. Exemple hélas! bien perdu...

Le paysan danois se nourrit bien; est-ce cela qui lui vaut sa robuste santé ou bien cette santé qui lui permet d'absorber six bons repas par jour? On peut discuter là-dessus mais il faut tout de même admettre la réalité du fait.

A cinq heures du matin, le danois avale son premier repas: une soupe à la bière et du jambon frit. A dix heures c'est le deuxième: de longues tartines beurrées et du lard, avec accompagnement d'un pot de bière et d'un flacon d'eau-de-

vie. A midi le repas se compose d'une soupe au lait et d'un gâteau d'oeufs, après quoi une heure de sieste aide à la digestion. Après la sieste, il est tout naturel de prendre le café mais comme on l'accompagne encore de victuailles en quantité raisonnable, cela peut constituer sans équivoque un quatrième repas.

A cinq heures du soir, même menu qu'à dix heures du matin: de fortes beurrées avec du lard. Enfin à huit heures c'est le sixième et dernier repas de la journée composé d'une soupe au lait, de patates et de viande. Après quoi, le paysan danois estime avoir l'estomac aussi satisfait que la conscience et il va goûter un repos bien gagné.

Au Danemark, spécialement dans la Fionie, la civilisation est à un degré plus avancé que dans bien d'autres pays; on en voit une preuve avec l'instruction répandue jusque chez les plus pauvres; le plus modeste paysan a de bonnes notions d'agriculture, de géographie, d'histoire, de calcul et même de philosophie pratique.

C'est le pays où l'on a su honorer les héros, même légendaires, et l'on voit un peu partout de petites collines que le gazon recouvre et qui ont été élevées de main d'homme en l'honneur de ces héros...

Ce sont autant de sépultures qui contiennent, outre les cendres des disparus, des ustensiles ou des armes de pierre, de bronze ou de fer leur ayant appartenu. Plusieurs de ces collines funéraires remontent à une époque très ancienne et l'une d'elles que l'on voit encore aujourd'hui se rattache à la légende que je vais conter.

Ce tumulus est situé non loin du village de Taarup et l'histoire qui s'y rattache est fidèlement transmise de génération en génération; bien des gens qui la racontent ne sont pas éloignés d'y croire dans tous ses détails.

Elle date de plus de onze cents ans, époque à laquelle vivait dans le Danemark une princesse si belle que tous ceux qui la voyaient en tombaient amoureux. Vola, c'est ainsi qu'elle s'appelait, s'ennuyait dans la Fionie où était le château de son père, et elle décida d'aller en Westphalie pour voir sa tante Eva, femme de Wittekind, héros saxon de grande renommée.

Après de longues et pénibles journées de voyage elle arriva enfin au palais de Wittekind, demeure de son oncle. Elle y fut reçue avec magnificence mais elle s'aperçut bien vite qu'un des fils de Wittekind se montrait fort pressé auprès d'elle. Comme tous les autres, le jeune prince en était tombé amoureux, mais comme il était hardi et fort entreprenant, il ne se contenta pas d'admirer et d'aimer la jolie Vola en silence; il décida de l'épouser malgré tous les obstacles ou tous les rivaux qui pourraient surgir.

Un peu fière tout d'abord de l'amour qu'elle inspirait, Vola en fut bien vite effrayée, car Thormann — c'était le nom de son soupirant — était païen et passait pour fort violent. Elle eut donc peur du barbare car elle craignait d'être outragée par lui si elle prolongeait son séjour à Wittekind et refusait d'épouser l'ardent amoureux.

Elle résolut donc de s'échapper, mais comment faire? Prévenir de son départ c'était s'exposer fatalement à une poursuite; d'autre part, se sauver clandestinement était impossible. Jamais, seule et à pied, la jeune fille n'aurait pu rejoindre le château de son père, elle serait morte en route de fatigue et de faim! Elle invoqua la vierge Marie et la pria si bien qu'elle en obtint d'être changée en biche.

Sous la forme de ce gracieux et rapide animal elle avait désormais toutes les chances d'échapper à Thormann; elle pouvait en effet

défier à la course les chevaux les plus rapides en même temps qu'elle trouverait facilement à se nourrir pendant son voyage dans la forêt.

Le prince païen s'aperçut bien vite de sa disparition et tout d'abord il ne sut que faire, nul ne pouvait en effet le renseigner au sujet de la direction prise par la fugitive. Alors Thormann se souvint d'un vieux sorcier à qui il avait rendu quelques services et il alla lui demander conseil.

— Vola, lui dit le vieil homme, a été changée en biche par une puissance bien supérieure à la mienne, mais je vais mettre toute ma science en oeuvre pour t'aider à la rejoindre. Va me chercher le meilleur cheval qu'il y a dans les écuries de ton père et amène-le moi; je lui ferai prendre un breuvage qui lui donnera une vigueur extraordinaire, il sera ensuite infatigable et grâce à la rapidité de son allure tu pourras rejoindre celle que tu aimes.

Ainsi fut fait et, deux heures plus tard, Thormann s'enfonça dans la forêt, ivre de désir et bien décidé à ramener, comme une proie, la princesse en son château.

La biche pourtant le gagnait en vitesse, et Thormann qui s'en doutait invoqua mentalement la puissance du vieux sorcier. Aussitôt la forêt se changea en un désert de glace et de neige de nature à s'opposer à la course de la fugitive. Une hutte grossière qui apparut par enchantement dans ce désert de glace était le seul abri possible et quand Thormann y parvint il espérait bien y trouver celle qu'il poursuivait.

Son attente fut déçue, la biche avait continué sa course et la poursuite recommença, plus acharnée que jamais. Toutefois comme neige et glace étaient aussi défavorables au cavalier qu'à la biche légère, Thormann invoqua de nouveau le sorcier pour lui demander de remettre les choses en leur état primitif.

Il courut ainsi longtemps, pendant des heures qui lui semblèrent des siècles puis la nuit vint sans que la poursuite ne ralentît. Au petit jour Thormann sortit de l'immense forêt et vit au loin les eaux d'un grand lac. Une biche, haletante de fatigue, se reposait sur le bord de ce lac et Thormann ne douta pas que ce fût la princesse. Il poussa un rugissement de joie car il savait que, bien que le château de Vola ne fût plus très loin maintenant, le lac allait opposer un obstacle infranchissable à la pauvre biche exténuée de fatigue.

Il se trompait pourtant car, d'un effort suprême, la biche bondit dans l'eau et se mit à nager vigoureusement vers la rive opposée. Furieux, Thormann enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval qui hennit de douleur et reprit sa course folle, tout blanc d'écume et les naseaux fumants. La biche cependant le gagnait de vitesse et Thormann la vit aborder sur l'autre rivage puis disparaître dans la direction du château avant que lui-même eût franchi la moitié du lac.

Il n'abandonna pas la poursuite pour cela mais aborda à son tour et se rendit sans tarder à la forteresse

où venait de se réfugier la belle Vola. On l'y accueillit et il y fut à peine entré qu'il reconnut la princesse qui venait de reprendre sa forme humaine. Elle lui parut plus belle et plus désirable que jamais et ce fut une étrange révolution qui se fit dans ses pensées. Toute sa fureur tomba et il ne resta plus que l'amour, un amour puissant, sans bornes, mais où il n'y avait plus la moindre parcelle de violence.

Longtemps il parla de ses sentiments à la princesse et, sans doute, il fut éloquent, car celle-ci touchée d'une persévérance aussi grande, regarda un peu mieux Thormann et le trouva beau. L'amour avait fait naître l'amour.

Il y avait toutefois un obstacle. Vola était chrétienne et Thormann était païen mais, comme l'avait dit ce dernier, l'amour doit-il connaître les obstacles? Il avait prouvé le contraire jusqu'ici et, en bonne foi, il se devait de continuer. C'est ce qu'il fit en abandonnant le paganisme et en embrassant la religion de sa bien-aimée.

Thormann épousa Vola peu après et il vécut avec elle en Fionie où il se distingua toute sa vie par ses qualités. Vola connut le bonheur avec lui pendant de très longues années, puis un jour Thormann voulut renouveler une des prouesses de son jeune âge en domptant un cheval sauvage et il fit une chute mortelle.

On lui rendit les derniers honneurs près de Taarup où on lui éleva le tumulus que l'on voit encore aujourd'hui. Depuis onze siècles il repose là, dit la légende, et si l'on fouillait le sol, ajoutent les paysans danois qui la racontent, on y trouverait certainement le pesant bracelet d'or ciselé que la douce Vola mit à son bras, comme dernier signe d'amour, avant qu'on rejetât la terre sur lui.

Telle est cette vieille et poétique légende danoise qu'on se transmet là-bas de père en fils et qui, à mon avis, vaut beaucoup mieux que bien des sottises histoires de moeurs de notre époque.

Des tribus isolées d'Esquimaux, vivant sur les rives ouest de la baie d'Hudson, ont vu pour la première fois un aéroplane atterrir chez eux. Epouvantés à la vue de cet énorme oiseau inconnu, ils ont pensé que c'était un messenger céleste annonçant la fin du monde, et ils furent très surpris de ne pas voir le firmament s'ouvrir comme un rideau de théâtre, ainsi que l'enseignent leurs traditions.



Il n'y avait qu'une hutte grossière dans ce désert de neige et de glace.

La Maison d'Aujourd'hui

Le foyer moderne, lumineux, harmonieux, propre et animé de couleurs joyeuses, est une véritable oeuvre d'art.

Illustrations gracieusement fournies par la Dominion Oilcloth and Linoleum Company, Limited.

LA MAISON D'AUJOURD'HUI diffère tellement de celle d'autrefois que l'on ne peut réellement leur trouver des points de comparaison. Ce qui fait l'atmosphère d'une demeure, ce qui en fait un véritable foyer familial, c'est évidemment l'esprit qui l'anime, ce goût instinctif qui donne à un intérieur sa personnalité, son charme. Et voilà la raison de cette évolution collective de la décoration.

A l'époque, pas très éloignée, où la vie se déroulait avec une sage lenteur, les intérieurs n'étaient que teintes sobres, tentures épaisses, tables et fauteuils dissimulés sous de lourdes tapisseries.

Puis vinrent les véhicules rapides qui bouleversèrent l'existence. La vitesse grisa les esprits et les corps. Et aujourd'hui nous sommes si habitués à ce mouvement trépidant des êtres et des choses que nous ne concevons plus un foyer discret, "étouffant", où la lumière n'est acceptée qu'avec parcimonie. Il nous faut du soleil, beaucoup de soleil, des couleurs vives aux agencements les plus inattendus, et surtout une décoration intérieure qui n'exige pas un nettoyage long et minutieux.

C'est ainsi que les planchers, dans la plupart des demeures ont été recouverts de ces multiples carpettes imitant les tapis d'Orient ou les mosaïques de toiles minérales. Dessins géométriques ou fantaisistes, teintes unies ou artistiquement ras-

semblées, tout a servi à donner cette impression de gaieté et de lumière que nous estimons tant.

Et, autre caractère du modernisme, ces carpettes aussi artistiques que les oeuvres patiemment élaborées des artistes orientaux, peuvent maintenant se trouver dans les plus humbles foyers canadiens. Les méthodes de fabrication permettent une production rapide et économique que nos pères eux-mêmes n'auraient pu prévoir. "Mettre de la beauté sous tous les pas", telle est sans doute la devise de nos décorateurs modernes...

Le Rexoleum, par exemple, se vend aujourd'hui à si bon marché, qu'aucun autre couvre-plancher ne peut lui être comparé. Les patrons reproduisent pour la plupart des motifs géométriques ou classiques habilement choisis. Il suffit de recouvrir le Rexoleum d'une couche de laque Domolac, tous les trois mois environ, pour en conserver toute la fraîcheur et le coloris.

Pour les demeures plus riches, les parquets de tuiles Marboleum sont presque une nécessité. Les lignes en sont rigides mais grâce aux innombrables assemblages de couleurs que l'on peut en faire, les tuiles Marboleum demeurent un des moyens les plus sûrs d'embellir une pièce, de la rendre gaie et attrayante. Et il ne faut pas oublier que les tuiles donnent une impression de richesse, de solidité et de confort qu'aucun autre parquet ne peut procurer.

Dans les pièces où l'on reçoit la "visite", on recommande toutefois une carquette aux couleurs sobres. Le linoléum Jaspé, par exemple, est une carquette digne bien que tout à fait charmante. On peut trouver une grande variété de dessins pour la carquette Jaspé.

Et la cuisine? Jadis c'était un endroit quasi caché où seules la ménagère et la cuisinière osaient s'aventurer à travers un étalage de chaudrons noircis, un poêle aux lourdes arabesques, un évier à peu près indécrassable; quant au plancher, il vaudrait mieux ne pas en parler: c'était un assemblage de planches rugueuses que l'on recouvrait ici et là d'une "catalogne" dont le coloris disparaissait bientôt sous les inévitables taches de graisse...

Regardez maintenant les cuisines modernes. De la couleur, de la lumière dans tous les coins et recoins. La partie la plus apparente, le plancher, est faite entiè-



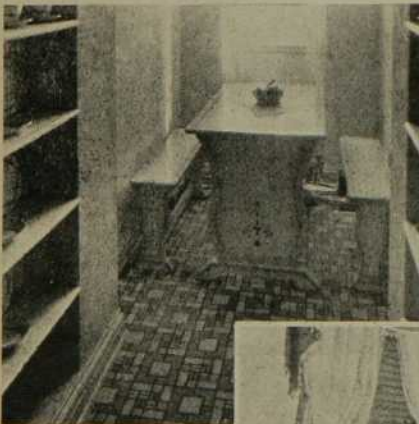
Le plancher de cette coquette salle à déjeuner est recouvert d'un magnifique parquetage Marboleum décoré, au centre, d'un médaillon.

rement d'une carquette lavable où le vert domine. Un coup de vadrouille et toutes les taches sont effacées comme par enchantement! Quant aux murs, ils sont recouverts en entier ou jusqu'à la mi-hauteur, de cette toile imperméable et lavable que l'on appelle la Sanitile. Cette toile imite à s'y méprendre les tuiles rectangulaires dont les anciens Romains recouvraient les murs intérieurs de l'atrium. Sur la table, la toile Brocade blanche, ornée d'une seule bande de couleur ou d'un motif fleuri.

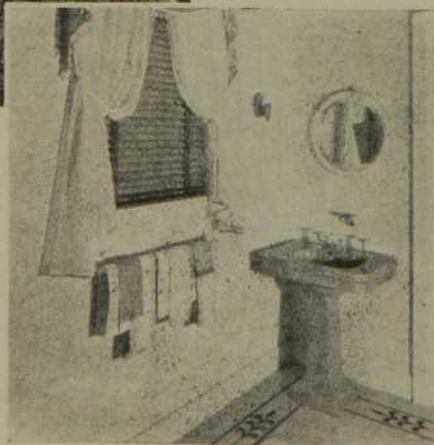
Et voici le refuge de l'intimité! le *cosy-corner* aux murs tapissés de Sanitile à rectangles bleu poudre. Les rideaux sont de toile cirée damassée aux couleurs contrastantes; et c'est une toile chocolat dite *Domoleather* qui sert de housses aux innombrables coussins, tabourets et fauteuils. Le linoléum du parquet est embossé, avec des motifs de fleurs stylisées bleues, rouges et vertes deux tons et une bordure bleu royal.

Dans la chambre de bain, tout doit être imperméable. Les murs seront revêtus de tuiles ou d'un ciré *Sanitile*; un carrelage de tuiles *Marboleum* constituera aussi un parquet idéal, d'un nettoyage facile. Ces tuiles *Marboleum* sont cimentées dans le plancher. Inutile d'insister sur la beauté et la commodité d'une telle chambre de bain.

L'entretien d'un linoléum exige très peu de soins. Toutefois, surtout dans les pièces constamment habitées, les couleurs des carpettes deviennent, après quelques mois d'usage, fanées et diffuses. Il devient alors indispensable de donner une bonne couche de laque *Domolac*. Instantanément, les couleurs semblent renaître. Les dessins se détachent aussi nets que si la carquette était neuve. Tout ceci est un peu merveilleux mais cependant à la portée de tout le monde.



Cette petite salle à déjeuner en forme d'alcove emprunte beaucoup de son charme et de sa couleur au Linoléum Dominion de deux couleurs qui en recouvre le plancher.



Rien de tel qu'un parquetage en Linoléum Dominion pour assurer à votre salle de bain une propreté immaculée et en faire en même temps une pièce attrayante et gaie.

Les Filles de Bronze

par XAVIER DE MONTEPIN

PREMIERE PARTIE

LA TRAGEDIE DE GUAYANILA

I

Le 6 avril 1853, un cyclone formidable s'abattait sur la mer des Antilles, de la pointe Sud de Saint-Domingue à l'île de la Trinité, dévastant cette contrée fertile et pittoresque qui forme l'archipel Colombien, entre les deux continents de l'Amérique. L'ouragan dura trois jours; des embarcations en grand nombre se perdirent corps et biens.

Parmi les navires éprouvés mais non détruits par la tempête se trouvait la *Dorade*, frégate française à vapeur, transportant à Cayenne un convoi de condamnés de droit commun, et qui après avoir touché à Saint-Domingue avait été poussée par le cyclone vers Porto-Rico. La *Dorade*, endommagée sérieusement, était venue réparer ses avaries dans la baie de Guayanila, sur la côte Sud de l'île de Porto-Rico, faisant partie, comme on le sait, des îles du Vent ou grandes Antilles. Les aubes de la machine ayant beaucoup souffert, le capitaine de la frégate ne pouvait songer à reprendre la mer avant cinq ou six jours. En conséquence, il avait fait jeter l'ancre à une lieue et demie du rivage et à une portée de canon d'un aviso français, immobilisé dans ces eaux depuis trois mois, et attendant qu'un ordre du ministère vint le tirer d'une inaction dont tout le monde, à son bord, ignorait le motif.

Cet aviso se nommait l'*Eclair*.

A bord de la *Dorade* les condamnés étaient au nombre de soixante-cinq. Soixante-cinq bandits, assassins ou voleurs de la pire espèce, dont on venait de purger la France. Pendant la tempête, la plupart de ces hommes—écume des prisons, cependant, terreur des bagnes—avaient été irréprochables. Soit esprit de conservation personnelle, soit émulation toute instinctive à la vue des travaux surhumains accomplis par l'équipage, ils s'étaient montrés, dans le péril, aussi courageux, aussi dévoués que les matelots, et le navire leur devait en partie son salut.

Quelques-uns avaient eu le grand honneur de voir consigner leurs noms sur le registre du bord, et d'être cités à l'ordre du jour ou publiquement sur le pont de la frégate. Le capitaine, faisant dans la limite de son droit une dérogation aux règlements, accordait à ceux-là une liberté relative et l'autorisation de descendre à la cantine. Ils devaient toucher en outre, chaque jour, double ration de vin jusqu'à leur débarquement. Ces privilèges étaient au nombre de cinq. L'un d'eux s'appelait Jean Renaud.

Jean Renaud avait été cité en première ligne à l'ordre du jour comme

ayant, au péril de sa vie, sauvé le capitaine que le mât de hune, brisé par la foudre, allait écraser en tombant. Deux jours après l'apaisement complet de la tempête, et tandis qu'on travaillait sans relâche à la réparation des avaries, le capitaine Sannois, installé près de son bureau sur le fauteuil à bascule de sa cabine, se fit apporter le dossier de Jean Renaud et se mit à l'étudier. Jean Renaud était en ce moment sur le pont, en compagnie d'un autre condamné; tous deux s'appuyaient aux bastingages, et de loin contemplaient la baie.

Les rampes verdoyantes de l'île, reposant sur des masses de rochers d'une blancheur crayeuse, attiraient les regards et surtout la pensée du premier des deux forçats. Au sommet de la colline, au milieu de splendeurs d'une végétation luxuriante, on devinait les corps de logis, les toitures et les vérandahs d'une vaste habitation.

— Ah! murmura le déporté dont les prunelles étincelèrent—si je pouvais arriver à cette île...—Ce n'est plus terre française... je serais libre!—Libre! —répéta-t-il au bout d'une seconde en poussant un soupir.

A cette minute précise, un matelot appela:

— Jean Renaud...—Eh! Jean Renaud...

Le condamné tressaillit et se retourna

— Présent...—dit-il— que me voulez-vous?

— Je viens vous chercher...

— Pour me conduire?

— Chez le capitaine, qui vous demande...

— Que me veut-il le capitaine?

— Je n'en sais rien...

— Allez, je vous suis.

Et le forçat, précédé par le matelot, se dirigea vers la partie du navire où se trouvaient les habitations des officiers.

Jean Renaud était un solide gaillard—ce que dans le langage populaire on appelle un *beau mâle*. Sa taille au-dessus de la moyenne, ses épaules arges, ses membres bien découplés et qui ne manquaient point

d'élégance, annonçaient une constitution exceptionnellement vigoureuse. Sa chevelure sombre, très épaisse, crépue comme celle des nègres et mêlée déjà de nombreux fils d'argent, couronnait une tête intelligente, aux traits fortement accusés.— De grands yeux noirs étincelants, un teint mat et brun, donnaient à son visage un cachet oriental, très accusé; et cependant il était Parisien, Parisien pur sang, originaire du faubourg Saint-Antoine. L'expression de ses lèvres un peu fortes, découvrant dans le sourire une double rangée de dents blanches, semblait habituellement railleuse. L'ensemble de sa physiologie n'offrait rien de sinistre.— L'observateur le plus perspicace n'aurait pu deviner, à première vue, qu'un bandit de la pire espèce se cachait sous cette apparence bien plus sympathique que répulsive.— Il pouvait avoir quarante-deux ans.

Le matelot qui lui servait de guide frappa doucement à la porte de la cabine.

— Ouvrez!—dit le capitaine.

— Mon commandant,—fit le matelot—voici le condamné Jean Renaud.

— Bien!... Qu'il entre, et laisse nous...

Le matelot s'effaça et, lorsque Jean Renaud eut franchi le seuil, referma la porte.

Le capitaine Sannois continuait à feuilleter les notes contenues dans une épaisse chemise de papier gris.

Le condamné avait fait deux pas en avant, et debout, le bonnet à la main, attendait en silence. Son attente dura quelques secondes. L'officier fronça les sourcils, son regard s'assombrissait; il ferma d'un mouvement brusque le dossier qu'il venait de compulsé, et se tourna vers le nouveau venu.

— Jean Renaud,—lui disait-il,—vous m'avez sauvé la vie...—Sans vous, j'étais infailliblement perdu... Le mât brisé par la tempête allait m'écraser dans sa chute.—Vous avez non-seulement conservé à son pays et à son équipage un officier français, mais un mari à sa femme, un père à ses enfants...— Cet

acte de courage et de dévouement mérite une récompense.

— Mon capitaine... — murmura Jean Renaud presque timidement.

— Oui, certes il le mérite—poursuivit M. Sannois—et je voudrais vous prouver ma reconnaissance mieux que par une citation à l'ordre du jour, et par quelques autres menues faveurs, malheureusement votre conduite antérieure paralyse d'une façon déplorable mes bonnes dispositions à votre égard...— Je viens d'étudier votre dossier... —Vous êtes un récidiviste signalé comme très dangereux.— Depuis l'âge de vingt ans vous avez passé la moitié de votre existence dans les prisons et dans les bagnes... — En face de ces notes écrasantes, que faire?... J'aurais voulu pouvoir demander votre grâce...— Hélas! vous m'en avez, vous même, ôté le droit.



“Vous le voyez, la consigne est impérieuse, il faut que je vous quitte.”

— Il est certain que je suis un che-napan — répliqua Jean Renaud dont tout l'aplomb était revenu — je ne mérite rien, je ne demande rien... — Sous une écorce de mauvais gueux il reste un peu de coeur, voilà tout... Vous étiez bon pour les transportés, mon capitaine... En vous sauvant, j'ai sauvé un brave homme... Ça suffit... C'est ma récompense...

— Non, morbleu! Ça ne suffit pas! — s'écria l'officier, — je prétends vous payer ma dette et je vous la payerai... Il le faut... Mais comment?... Vous constituez un danger permanent pour la société! Vous êtes en révolte ouverte contre elle... La police a peur de vous!!! et ce n'est point sans raison...

M. Sannois rouvrit le dossier.

— Quels états de service... — continua-t-il. — A peine majeur, vous subissez une condamnation de cinq ans pour complicité de manoeuvres abortives...

Jean Renaud baissa la tête. — Une faible rougeur colora ses joues brunes et il murmura d'une voix troublée:

— C'est vrai!... Ça été le point de départ... Ça m'a jeté dans l'ornière d'où je ne suis plus sorti... et cependant, de tous mes actes mauvais c'était peut-être le moins coupable ou du moins le plus inconscient... — Que voulez-vous?... j'étais amoureux de ma première maîtresse, amoureux à en perdre la tête, et je la perdais!... — Cette maîtresse, une sage femme de Paris, prêtait son aide, comme le font tant d'autres, à des filles séduites qui voulaient supprimer la preuve vivante de leurs faiblesses... J'ai été compromis dans une vilaine affaire... — J'ai défendu de mon mieux ma maîtresse, c'était naturel, n'est-ce pas... — On m'a condamné comme complice... Je l'étais sans doute, mais bien peu...

— Vous étiez clerc de notaire... intelligent... bien élevé... très instruit... — Vous connaissiez les lois et vous saviez où commençait le crime...

— Certes, je le savais!! aussi, mon capitaine, je ne songe guère à m'excuser... et pourtant je pourrais invoquer des excuses...

— Lesquelles?

— J'avais vingt ans... j'étais orphelin... sans guide, sans conseils, dominé par une passion qui me rendait incapable de tout raisonnement, de toute résistance... — Je perdais dans mon affolement la notion du bien et du mal... — Ma maîtresse n'avait qu'un mot à dire, un geste à faire... j'obéissais sans discuter...

— Soit, mais il vous était possible encore, même après une faute, sinon d'effacer le passé, du moins de le racheter par l'expiation, par le repentir, par une conduite exemplaire...

— C'est vrai... — balbutia Jean Renaud.

Au lieu de suivre cette voie — pour suivit le capitaine — vous vous évadiez au bout de deux ans, et, six mois plus tard, on vous arrêtait pour vol qualifié. Le premier crime vous laissait quelques droits à l'indulgence... Le second vous rangeait dans la catégorie des récidivistes, c'est-à-dire des endurcis, des incorrigibles... — Pré-

tendez-vous invoquer encore des circonstances atténuantes?

— Je mourais de faim... il fallait vivre...

— Il fallait ne pas vous évader et, votre temps fini, si vous aviez paru digne d'intérêt, l'administration aurait veillé sur vous... — Bref, on vous condamne à cinq ans de réclusion... — Une évasion nouvelle vous rend libre.

— Un nouveau crime, une troisième arrestation, vous valent vingt ans de travaux forcés, — vous endossez à Toulon la casaque des forçats, mais le bagne ne sait pas mieux vous garder que la prison... Une troisième évasion vous permet de mener en plein Paris une existence de travestissements, d'escroqueries, de rapines et de vols... — Vous prenez toutes les formes, vous changez chaque jour de visage et de nom, à la barbe de la police qui vous traque en vain!... — Quels crimes n'avez-vous pas commis, car à certains moments vous meniez train de prince et jetiez l'or par les fenêtres??...

Jean Renaud releva la tête.

— Je n'ai jamais assassiné — dit-il. — Il n'y a point de sang sur mes mains.

— On ne vous impute aucun meurtre, en effet — répliqua le capitaine — aussi vous avez la vie sauve, mais vous venez d'être condamné à perpétuité... Encore une fois, en face de cet épouvantable dossier, demander votre grâce serait folie...

— On vous la refuserait, mon capitaine, c'est certain et je crois qu'on a raison...

— Quoi qu'il en soit — reprit l'officier — Je compte, dès mon retour en France, solliciter pour vous une commutation de peine, et je ne désespère pas de l'obtenir dans un temps donné, si votre conduite est satisfaisante. — En attendant, je consignerai sur votre dossier l'acte héroïque auquel je dois mon salut... Je verrai le gouverneur en allant à Cayenne et je le prierai de vous employer dans les bureaux, afin que la captivité soit moins lourde pour vous...

II

Jean Renaud passa la manche de sa veste sur ses yeux que mouillait une larme.

— Vous êtes bon mon capitaine... — balbutia-t-il avec une émotion qui semblait réelle. — Je vous remercie de ce que vous avez l'intention de faire

pour moi et je vous jure que j'en suis reconnaissant...

— C'est entendu, — répliqua vivement l'officier, qui ne voulait pas risquer de s'attendrir lui-même — Regardez le résultat de ma requête comme certain. — Maintenant, autre chose: — possédez-vous quelques éléments de comptabilité?

— Oui, mon capitaine.

— Avez-vous une belle écriture?

— Je puis répondre affirmativement. A l'étude du notaire on me chargeait de toutes les expéditions qui demandaient des aptitudes calligraphiques spéciales.

— Tant mieux... Vous ferez votre affaire dans les bureaux, et quand le gouverneur sera consulté au sujet de la commutation de peine, il donnera sans le moindre doute un avis favorable... — D'ici à notre débarquement je vous laisserai toute liberté sur le navire, et je tâcherai de vous rendre la vie facile... — Si vous désirez quelque chose, dites-le-moi...

— Si j'osais, mon capitaine...

— Osez, puisque je vous le demande.

— Eh bien, je m'ennuie à bord... l'inaction complète me pèse horriblement et mes réflexions ne sont pas gaies...

— Je le comprends, mais que puis-je y faire?...

— Si vous aviez la bonté de me prêter quelques livres, les heures passeraient vite, je n'aurais plus le temps de penser.

— N'est-ce que cela?...

— Eh! mon capitaine, c'est beau-coup.

— Je mets ma bibliothèque à votre disposition... — Vous y prendrez vous-même les ouvrages qui vous conviendront.

— Me laissera-t-on entrer dans la cabine en votre absence?

— Je donnerai à ce sujet les ordres nécessaires... — Mais, j'y songe... il y a mieux que cela à faire... — Je vous offre un travail intéressant et bien rétribué... — J'ai des notes de voyage à mettre au net... — Voulez-vous vous charger de cette besogne?

— De grand coeur, mon capitaine, pourvu que ce soit sans rétribution...

— Quoi, vous n'accepteriez rien de moi?...

— Pardon, mon capitaine... du tabac ou des cigares tant qu'il vous plaira, mais pas d'argent...

— Bien... bien..., c'est entendu... — Nous arrangerons ça... — Je vais coor-

donner mes notes... Je vous ferai appeler dans une heure pour vous donner quelques instructions, et vous vous mettez à l'ouvrage...

— Où travaillerai-je, mon capitaine?

— Ici, à côté dans la bibliothèque... Personne ne vous y dérangera...

Une lueur insolite s'alluma dans les paupières du condamné, et s'éteignit presque aussitôt.

— Dans une heure... — répéta le commandant de la *Dorade*.

— Dans une heure, mon capitaine, et merci mille fois.

Puis Jean Renaud, le visage radieux, sortit de la cabine et remonta sur le pont.

— La bibliothèque m'est ouverte, — se disait-il, — et personne ne viendra m'y déranger! Allons, décidément la chance est avec moi!

Il gagna l'avant de la frégate, où plusieurs forçats se promenaient sous la surveillance de deux soldats de marine.

— Eh bien! — lui demanda Janillion, le condamné qui se trouvait en sa compagnie quand on était venu l'appeler, et qui n'avait pas quitté son poste près des bastingages. — Eh bien! camarade, le capitaine te faisait-il venir pour une chose de conséquence?

— Il y a des écritures à me confier... — répliqua Jean Renaud.

— Des écritures!... Excusez! Secrétaire du capitaine! Un poste de confiance! Te voilà rangé dans la catégorie des favoris!... T'es capable de devenir huissier à Cayenne, ou même notaire...

— Qui sait? dit Jean Renaud en riant. Dans tous les cas ce que je vais faire me distraira...

— Mes compliments, ma vieille! Je me recommande à ta protection, et si tu manges du poulet, garde-m'en une patte ou deux... C'est un morceau délicat que j'idolâtre...

Le condamné n'écoutait plus son interlocuteur, par la raison qu'en ce moment l'avis *Eclair* attirait toute son attention.

Une des chaloupes du bord venait d'être mise à la mer, et cette chaloupe montée par quatre matelots, par un quartier-maitre et par un officier de marine se dirigeait vers le fond de la baie, c'est-à-dire vers la côte de Guayana.

— Ah ça! — fit Jamillion — que regardes-tu donc là?

Jean Renaud étendit la main et montra l'embarcation filant sur la mer unie comme une glace.

— Je regarde ce canot... — murmura-t-il — et je me dis que les hommes qui le montent sont bigrement heureux... ils vont à terre! C'est si bon la terre!

Un matelot passait. Le déporté l'arrêta.

— Qu'est-ce que c'est que cette ile? — lui demanda-t-il.

— Porto Rico, une des Antilles, — répondit le matelot, — colonie espagnole. — On y récolte du tabac fameux et on y fabrique du sucre de première qualité, même que la mélasse est un régal à s'en lécher les doigts. Et le rhum! Quel rhum!... Il vaut la Jamaïque, parole d'honneur!...

— A quelle distance sommes-nous de la terre, ici? — reprit Jean Renaud.

— A une lieue et demie, à peu près.

— Ce qu'on voit en face de nous,

Les Quinze Gagnants des Mots Croisés

CONCOURS No 121 (7 avril)

Mme J. Blouin, 4397, Delaroche, Montréal, P.Q.
 Mme L. Pilon, 298, Avenue Outremont, Montréal, P.Q.
 Mme E. Cloutier, 188B, Ste-Catherine, Lachine, P.Q.
 Mlle Gabrielle Besner, a/s Besner & Charles, Valleyfield, P.Q.
 Mlle Eveline Mailhot, 37, rue Johnson, Thetford Mines, P.Q.
 Mlle Rose E. Vincent, 5161, Drolet, Montréal, P.Q.
 Mlle Maria LaBelle, 3687, Drolet, Montréal, P.Q.
 Mlle Noëlla Lapointe, La Malbaie, Comté Charlevoix, P.Q.
 Mlle Jeanne Collin, Montmagny, Boîte Postale 366, Rivière du Sud P.Q.
 Mlle Marie Dufault, 8, Avenue Turnbull, Québec, P.Q.
 M. Gérard Paradis, Saint-Raymond, Comté Portneuf, P.Q.
 M. Clément St-Cyr, L'Épiphanie, Comté l'Assomption, P.Q.
 M. Jean-Louis Gagnon, 2341, Sheppard, P.Q.
 M. Joseph Trudel, Casier Postal 3162, St-Basile, Comté Portneuf, P.Q.
 M. F. Antonin, 326, rue St-François, Québec, P.Q.

sur le plateau, au milieu des arbres, est-ce un village?

— Non, c'est l'habitation d'un planteur plus riche à lui tout seul qu'une douzaine de banquiers, à ce qu'il paraît. Le village est plus à l'Est dans les terres...

— Il se nomme?

— Guaynila... Et un peu plus agréable que Cayenne! Rapportez-vous en à moi!

Une heure s'était écoulée.

Un matelot vint pour la seconde fois chercher Jean Renaud qui se rendit auprès du capitaine. Ce dernier l'attendait dans la bibliothèque et lui dit, en lui montrant une liasse de feuilles détachées, placées sur une table à côté d'un registre aux pages blanches:

— Voici les notes...—Elle sont en ordre...— il n'y a qu'à les transcrire sur ces registres, journée par journée...

— Bien, capitaine...—Je commence à l'instant.

Et le condamné s'assit.

— Après le repas du soir, vous pourrez revenir travailler jusqu'à dix ou onze heures,—reprit le commandant de la *Dorade*...— J'ai donné l'ordre de vous accrocher un hamac dans la chambre des matelots...— Vous y serez plus à l'aise et surtout plus libre...—Vous voyez que j'ai confiance en vous...— Ne me faites pas, par quelque infraction à la discipline du bord, regretter la liberté peut-être trop grande que je prends sur moi de vous accorder...—Je crois à mon influence sur vous...—Je me figure que, si je pouvais vous garder toujours auprès de moi, je vous ramènerais au bien malgré les souillures du passé...

Le condamné poussa un long soupir.

— Revenir au bien!...—répéta-t-il—ah! mon capitaine, si j'avais vécu jadis auprès de gens qui vous ressemblent, je n'aurais jamais failli!...

Le commandant de la frégate reprit, après un silence:

— Ett, surtout, pas de tentative d'évasion, hein?...

Jean Renaud tressaillit et ses joues pâlirent, mais il dompta aussitôt son trouble.

— Une évasion, mon capitaine?—répondit-il.—En pleine mer, ce serait difficile!!

— Pas pour un bon nageur...— Nous ne sommes qu'à une lieue et demie de la terre...

Le condamné secoua la tête.

— Vous parlez d'un bon nageur, mon capitaine—fit-il—et je n'ai point de peine à vous croire... Mais n'y eût-il d'ici à la côte qu'une lieue, qu'une demi-lieue, que cinquante brasses même, ce serait encore trop pour moi... Je ne sais pas nager...—D'ailleurs cette manie d'évasion m'a bien passé...—A quoi ça sert-il de prendre la clef des champs?—On vous rattrape toujours... c'est fatal...— Quand j'étais jeune et plus près de l'aris, c'était bon...—Mais si loin, non, là, vrai, ça ne me tente guère... s'il se présentait aujourd'hui une occasion, une vraie, je crois presque, foi de Jean Renaud, que je n'en profiterais pas...

— Et vous agiriez sagement!—répliqua l'officier.— Cela prouve que vous devenez raisonnable.— C'est un peu tard, mais mieux vaut tard que jamais!...— Je vous quitte...— Travaillez, et bon courage!...

Le commandant de la *Dorade* sortit de la bibliothèque, laissant son protégé en face des notes de voyage et du registre sur lequel il devait les transcrire.

Quand l'officier eut refermé la porte derrière lui, Jean Renaud attendit quelques secondes dans un état d'immobilité complète et l'oreille au guet; mais aussitôt que le bruit des pas eut cessé de se faire entendre il se leva, les prunelles étincelantes, le visage rayonnant d'une joie farouche, il s'élança vers le hublot par où la chambre prenait jour, et il jeta au dehors un rapide coup d'oeil.

Ce hublot, ou fenêtre étroite, de forme arrondie, était percé à l'arrière de la frégate et surplombait la mer de douze pieds environ.

— Oui... oui... j'avais raison,— murmura le déporté avec un sourire— la chance me revient et mon étoile brille encore!...— Après-demain soir on lèvera l'ancre—il fera nuit... tout me sera facile puisque je suis le maître de travailler ici jusqu'à dix ou onze heures.—Une lieue et demie de mer à la nage, qu'est-ce que c'est?... Je faisais mieux que cela jadis, et je n'ai rien perdu de ma vigueur passée!

Jean Renaud respira longuement, comme un homme dont les épaules sont déchargées d'un poids écrasant, puis il reprit:

— Vous parliez tout à l'heure de votre dette de reconnaissance, capitaine Sannois...—La voilà payée!— Vous me deviez la vie... Vous me donnez le moyen d'être libre...— Nous sommes quittes!...—Porto Rico, terre espagnole, m'offre un asile sûr, et j'y vivrai tranquille en attendant qu'un navire anglais me conduise à Douvres d'où je passerai sans peine en France!... Et là que de comptes à régler!

Ayant ainsi monologué, Jean Renaud reprit sa place et se mit au travail.

III

Nous laisserons le forçat transcrire de sa plus belle écriture les notes de voyage du capitaine Sannois, et nous rejoindrons le canot que nous avons vu se séparer de l'avisol'Eclair et se diriger vers les plages sablonneuses de la baie de Guaynila.

Ce canot, nous le savons, était monté par quatre matelots et un quartier-maître.

Un officier tenait la barre.

Cet officier — un beau garçon de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, aux cheveux blonds, à l'oeil expressif, au sourire plein de franchise—se nommait Armand Dorsay.

Après avoir fait ses études maritimes au vaisseau école de Brest, il avait reçu à vingt-deux ans sa commission d'enseigne à bord de l'Eclair.

Il était aimé de ses chefs et adoré de tout l'équipage.

Nous avons dit que depuis trois mois l'avisol stationnait en vue des côtes de Porto Rico.

Les officiers profitaient de leurs loisirs pour descendre souvent à terre.

Ils s'étaient fait des amis de plusieurs Français fixés dans l'île, où les uns possédaient de vastes propriétés, et où les autres s'occupaient de commerce et d'industrie.

Le canot de l'Eclair allait renouveler la provision d'eau dans une petite rivière nommée la Guaynila, dont l'embouchure se trouve presque au

Du Repos aux Poumons Malades



"J'ai été chanceux, je vous assure! Grâce au traitement qu'on donne aujourd'hui, j'ai quitté le sanatorium des mois plus tôt que je ne pensais. Je recommence à travailler lundi."

IL S'EST FAIT de bien grands progrès, au cours des vingt dernières années, dans la réduction de la mortalité par tuberculose. Ceci est dû en grande partie à l'éducation populaire, ainsi qu'au développement et à l'emploi des méthodes modernes de traitement.

Cependant, malgré les progrès réalisés, la tuberculose a tué, l'an dernier, plus de 77.000 personnes, au Canada et aux Etats-Unis. Elle est, aujourd'hui, la principale cause de décès entre quinze et quarante-cinq ans. Il y a espoir d'une amélioration nouvelle, si l'on se rend mieux compte de la nécessité d'un diagnostic précoce et si l'on fait un usage plus grand des ressources modernes.

Il est souvent difficile de diagnostiquer la tuberculose à ses débuts quand les symptômes ordinaires — amaigrissement, manque d'appétit, indigestion, fatigue et toux opiniâtre — n'y sont pas. Dans bien des cas, la tuberculose ne peut être dépistée qu'au moyen des rayons X ou de l'écran radioscopique. Plus le diagnostic est établi de bonne heu-

re, meilleure chance on a de guérir en suivant le traitement approprié. Des quatre facteurs qui entrent dans le traitement moderne — repos, soleil, grand air et bonne alimentation — le repos est le principal. La science médicale a découvert plusieurs moyens d'aider la Nature, quand il y a lieu, par des méthodes artificielles pour soulager un poumon attaqué. La méthode employée dépend des cas.

Le traitement par pneumothorax (compression du poumon), avec d'autres méthodes analogues, concentre le repos où il fera le plus de bien — sur le poumon malade. Soulagé du mouvement continu et de l'irritation provenant de la respiration ou de la toux, le poumon au repos pourra guérir plus rapidement.

La plupart des cas de tuberculose peuvent être enrayés, si l'on y voit promptement et si les quatre articles du traitement, — soleil, grand air, bonne alimentation et REPOS — sont fidèlement et continuellement observés sous la surveillance du médecin.

METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

FREDERICK H. ECKER,
PRÉSIDENT



BUREAU CHEF
CANADIEN,
OTTAWA

AU SERVICE DU CANADA DEPUIS 1872

centre de la plage, au-dessous de l'habitation dont nous avons parlé;— en conséquence il transportait une demi-douzaine de barriques vides.

Les matelots manoeuvraient leurs avirons avec une régularité irréprochable, mais sans se presser.

L'enseigne regarda sa montre et fit un geste d'impatience.

— Allons, mes enfants,— s'écria-t-il,—souquez dur! Vous vous reposez à terre!

L'effet de ces quelques paroles fut immédiat.

Les corps se penchèrent en avant, les mouvements des bras devinrent énergiques et rapides; bref, le canot —(qui marchait déjà d'un fort joli train)— fila littéralement comme une flèche sur la mer tranquille, laissant derrière lui un léger sillon d'écume.

Cette vitesse instantanée calma l'impatience du jeune officier, qui jeta un nouveau regard sur son chronomètre,—une superbe montre marine,—et sourit en constatant qu'il ne lui faudrait plus désormais que quelques minutes pour accoster la plage.

On devine que la *corvée* qu'il commandait n'était pas le seul but de son excursion à terre.

Depuis deux mois le jeune homme se voyait accueillir dans la famille d'un riche planteur d'origine française, Richard Bernier, père de trois filles et possesseur de la vaste habitation qui dominait la baie.

Or, Armand Darsay aimait Cora, l'aînée des filles du planteur; il l'aimait de toutes les forces d'un premier amour, éperdument, jusqu'au délire et jusqu'à la folie;—il l'aimait d'autant plus, qu'étant d'un naturel timide et réservé, il concentrait en lui-même les flammes qui brûlaient son coeur, et s'efforçait de les cacher à tous les regards, même à ceux de la jeune fille, ce à quoi il ne réussissait que très imparfaitement.

Armand, ce jour-là, était de service.

Il disposait d'un laps de quatre heures pour aller à terre, faire remplir et charger les barriques et revenir à l'avis, et il se promettait, pendant que ses matelots s'acquitteraient de leur besogne, de monter à l'habitation de Richard Bernier, où sans doute il verrait Cora, son adorable Cora.

Enfin la distance fut franchie. Les galets de la grève grincèrent sous la quille ferrée. à l'embouchure de la petite rivière. On amarra solidement l'embarcation à un quartier de roche, et le lieutenant sauta à terre.

— Alain,—dit-il au quartier-maître—je vais là-haut...

Tout en partant, il désignait de la main la maison du planton, puis il continua:

— Vous avez deux heures à vous pour remplir les barriques... — Une fois le chargement fait, laissez un homme en surveillance, et venez me

On ne peut attendre de la santé d'un enfant sujet aux vers parce que les vers détruisent la santé en créant des désordres internes qui retardent le développement et causent de la faiblesse sérieuse. Miller's Worm Powders expulsent les vers et sont si bienfaisantes dans leur action que les organismes des petits malades sont rendus à la santé complète, tous les maladies et dangers de l'infection par les vers disparaissent et une croissance satisfaisante est assurée.

rejoindre à l'habitation avec les trois autres.

— Bien, mon officier, et nous ne flânerons pas, je vous le promets...—Il y a toujours là-haut, pour les marins de l'*Eclair*, une jolie goutte de tafia et un fin cigare...— Brave homme, monsieur Richard Bernier, bien brave homme! ami du matelot!

Armand sourit, escalada l'éboulement d'une falaise en miniature et s'élança dans un petit chemin en zig-zags, bordée d'orangers, de cotonniers et de citronniers, grimpant sur les flancs de la colline et conduisant à l'habitation d'une façon beaucoup plus directe et beaucoup plus ardue que la route carrossable.

Porto-Rico est la principale des îles des Antilles, et la mieux située de toutes; son sol est admirablement fertile et son climat particulièrement salubre.

Elle se compose de douze districts. C'est dans celui de Guayanila que se trouvaient les propriétés de Richard Bernier, réputé depuis longtemps le

Richard Bernier acheta des terres presque incultes, commença par des défrichements intelligents, et, grâce à d'heureuses innovations agricoles, grâce surtout aux nouveaux procédés mécaniques qu'il introduisit dans ses sucreries, il se constitua rapidement une exploitation sans égale, et sa fortune atteignit des proportions au sujet desquelles nous serons bientôt édifiés.

Au moment où nous allons la présenter à nos lecteurs, il avait soixante-cinq ans, et depuis quarante ans il habitait l'île. Sa demeure, construite sur le plateau de la colline et dominant la mer, offrait à l'intérieur, non pas un luxe princier, qui n'était point dans les goûts du planteur riche, mais du moins toutes les recherches du confortable le mieux compris. Le parc, à peu près sans limites, descendait jusqu'à la baie. A droite et à gauche de l'habitation proprement dite s'élevaient des magasins ou plutôt des docks où s'entassaient les boucauts de sucre, les balles de tabac

une entrave. Plus tard, vers sa quarante-cinquième année, le besoin d'une affection qui ne fût pas purement sensuelle se faisant sentir, il se serait marié sans doute pour se créer une famille, mais, précisément, à cette époque, il s'éprit d'une jeune mulâtresse d'une grande beauté qui s'occupait aux travaux intérieurs de l'habitation, et elle devint sa favorite déclarée.

Cette mulâtresse s'appelait Noëmi. C'était une bonne et douce créature, pleine de tendresse et de dévouement, mais sans énergie, sans volonté, sans ambition, et n'ayant pas même la pensée de faire une tentative pour devenir la femme légitime du planteur. Il est d'ailleurs plus que probable qu'une tentative de ce genre n'aurait point abouti, le mariage d'un Européen avec une fille de sang mêlé, une esclave, paraissant inadmissible à Richard Bernier comme à tous les planteurs, et ne pouvant manquer de soulever contre lui dans l'île un *tolle* général. Nous devons ajouter qu'il éprouvait pour sa compagne une profonde affection, qu'il l'entourait des plus grands égards, et qu'elle était bien véritablement la reine de la maison.

De sa liaison avec Noëmi, le planteur avait eu trois filles: Cora, Carmen et Mari.

Une gouvernante anglaise, à demeure au logis pendant plusieurs années, et des professeurs de toute sorte appelés de la ville prochaine, avaient donné aux trois jeunes filles une éducation sérieuse et brillante à la fois. Mesdemoiselles Bernier—on les nommait ainsi par habitude et par courtoisie—parlaient trois ou quatre langues; elles étaient bonnes musiciennes, dansaient avec une grâce exquise et peignaient agréablement l'aquarelle.

Nous prions nos lecteurs de nous accompagner dans la salle à manger de l'habitation où le repas de midi réunissait la famille du planteur. Cette salle à manger était une pièce immense, tendue de nattes chinoises aux couleurs éclatantes. Aux quatre angles, au milieu de massifs de fleurs tropicales, une nappe d'eau pure jaillissait des fontaines et retombait avec un doux murmure dans des vasques de porcelaine du Japon. Cinq fenêtres, hautes et larges, s'ouvraient sur le parc, dominant la baie de Guayanila, et plus loin la haute mer.

Autour de la table, sept personnes étaient assises;— Richard Bernier, Noëmi et ses trois filles, le docteur Jocelyn, mulâtre de vingt-huit à trente ans, médecin de l'habitation, et M. Sigismond Leroy, notaire à Porto-Rico.

Le docteur Jocelyn avait fait ses études à Paris.— Chirurgien expérimenté, toxicologiste de premier ordre, il aimait passionnément sa profession—son front large, son visage aux traits corrects, ses grands yeux aux regards fermes et limpides, exprimaient l'intelligence et la loyauté.

Le notaire Sigismond Leroy était un Français, un Normand, d'une soixantaine d'années, amené par le hasard à Porto-Rico où il s'était plu et où il avait acheté une étude. Très lié au Havre jadis avec Richard Bernier, et prodigieusement heureux de le retrouver si loin de leur patrie commune, il s'occupait des affaires de son vieux camarade et le voyait le

(Suite à la page 20)

MIDI

+

*L'écho de l'angélus paraît défilocher
Le bleu cri de l'azur qui tombe du clocher.
Midi! l'heure déjà pèse à l'âme de ses roses.
De ses ventouses d'or, la chaleur colle aux choses,
S'affraîchit au miroir éclaté du ruisseau,
Veut sécher le gosier des tout petits oiseaux
Engorgés de chansons. Un rayon se libère
Et, sur le gazon nain, couche sa face claire.
En nappe de torpeur, sans ordre, le troupeau
Rêvasse de l'été qui revêt le coteau.
Les feuillages ont soif; la stridente bestiole
Tisse au rouet du jour. Des ailes, des cris volent,
Fuient le coquelicot qu'ils ont cru poignarder,
Tant son calice au loin semble de sang fardé.
L'air torride du ciel fait couler les résines
Et s'acharner à tout les guêpes assassines.
L'homme éponge un front lourd, mais sur ses doigts
S'accroche le soleil du midi lumineux. [rugueux,*

Extrait de *Chaque heure a son visage*
Les Editions du Totem, Montréal, 1934.

MEDJE VEZINA

plus riche planteur de l'île, et dont la fortune colossale grandissait encore chaque jour par la culture de la canne à sucre, la récolte du café et du coton. L'élevage du bétail sur une échelle immense, etc., etc.

Les domaines du planteur s'étendaient à plusieurs lieues autour de Guayanila. On citait ses sucreries comme les mieux installées des Antilles, et son bétail comme le plus beau qui sortit de l'île.

Nous avons dit que Richard Bernier était d'origine française. Il appartenait à une famille du Havre. Dès sa jeunesse, les côtes tout à la fois pratiques et pittoresques des grandes exploitations d'outre-mer l'avaient prodigieusement séduit. Aussitôt après la mort de sa mère, il quitta le Havre et alla s'établir à Porto-Rico. Son patrimoine, à cette époque, atteignait à peu près le chiffre d'un million. Il se promettait de décupler au moins ce chiffre.

et de coton, les barils de rhum. Plus loin, se trouvaient les sucreries, les raffineries, vastes comme des villages et les étalles grandes comme des villes. Plus loin encore s'élevaient les cases symétriquement rangées, formant la cité des esclaves, entourée d'arbres séculaires et des admirables végétations des tropiques.

Richard Bernier occupait sur ses domaines cinq cents ouvriers libres et près de six mille esclaves.

Entièrement absorbé par ses immenses affaires pendant sa première jeunesse, Richard Bernier ne s'était pas donné le temps d'aimer, dans la grande et belle acception du mot. Les planteurs, personne ne l'ignorait, trouvaient autour d'eux un véritable sérail de belles esclaves, et le plus souvent leurs amours n'étaient que des caprices. Le colon français s'accommoda le mieux du monde à cette existence de sultan qui laissait son coeur libre et son indépendance intacte, constituant une distraction et jamais



Une grande nouveauté pour votre garde-robes. Un sac imperméable fait d'un matériel transparent tel que la cellophane. Il est ainsi très utile lorsque vous voulez choisir à la hâte une robe mise à l'abri des mites et de la poussière. C'est donc une invention fort pratique.



On cherche sans cesse à améliorer les bas de soie, ce cauchemar de toutes les femmes. Le bas, aussi fragile que la vertu, est la partie la plus délicate de la toilette féminine. Que de petits drames il a causés! Mais on peut acheter aujourd'hui des bas presque "indémaillable".



Voilà du nouveau qui plaira sûrement à toutes les femmes. On vend maintenant une chaussure dont le support encercle presque entièrement le coup de pied. Le soulier découvert devient ainsi une sorte de gaine qui assure la stabilité et repose durant la marche.

LES DERNIERES NOUVEAUTES

Service hebdomadaire
exclusif au "Samedi"



Il y a mille et un moyens d'éviter les petits inconvénients du travail domestique. Voici par exemple un appareil qui sert à ouvrir les pots de confitures de différentes grandeurs, les bouteilles. Le dessin montre combien cet instrument est simple et pratique.



Les sous-bras ont en général l'inconvénient de ne pouvoir être lavés avec la robe. Cependant un manufacturier américain a découvert un sous-bras que l'on peut coudre de façon permanente à l'intérieur de la robe. On peut donc le laver et le repasser aisément.



Ce printemps, nous verrons plusieurs modèles de chapeaux originaux. Les chapeaux avec voilette surtout seront en vogue. Celui de gauche est un bérêt de paille fine orné de fleurs et d'une voilette sur le front. L'autre est un chapeau jacobin avec ruban de velours noir.

plus souvent possible. Ses jours de visite à l'habitation de Guayanila étaient pour lui des jours de fête.

IV

A l'époque où commence notre récit, Cora venait d'atteindre sa vingtième année. Carmen avait dix-huit ans, et Marie un peu plus de seize.

Cora passait, non sans raison, pour un merveille de beauté. Sa chevelure d'un ton fauve, épaisse, soyeuse, et naturellement ondulée, se tordait en une lourde masse au sommet de la tête et s'ébouriffait en mèches folles sur un front un peu bas, mais d'une coupe exquise. Des yeux de velours et de flamme, de ceux qui font penser aux périls de l'Orient, des yeux magiques, des yeux immenses — trop grands peut-être pour le visage auquel ils appartenaient — rayonnaient et flamboyèrent sous des sourcils d'un noir bleuâtre qui semblaient tracés au pinceau. Une double palissade de longs cils atténuait un peu l'éclat des prunelles, et le noyait pour ainsi dire dans une ombre transparente. Le nez, de forme légèrement aquiline, avec ces narines passionnées et mobiles qui palpitent et qui se gonflent dans l'amour et dans la colère. Les lèvres, un peu épaisses et d'un rouge de corail, formaient une opposition violente et charmante avec la pâleur mate d'un teint qui n'était ni celui d'une Européenne ni celui d'une créole. Ce teint, d'une nuance presque indéfinissable, donnait à la physionomie tout entière un cachet d'étrangeté saisissant. L'épiderme velouté offrait en plein jour un ton de bronze clair, mais devenait aux lumières d'une blancheur faiblement dorée. La coupe élégante et la ciselure fine du menton rappelaient la pureté de ces marbres que l'antiquité nous a transmis et que l'art contemporain ne saurait égaler ou du moins dépasser. Cora était grande, svelte comme les nymphes de Jean Goujon, gracieuse en ses moindres mouvements. Ses mains patriciennes, ses pieds étroits et cambrés, complétaient un vivant chef d'œuvre.

La beauté de Carmen et de Marie ne le cédait en rien à celle de leur sœur aînée, mais ne s'imposait point à l'admiration d'une manière aussi impérieuse. Le visage des deux jeunes filles offrait ce ton de bronze pâle que nous avons signalé chez Cora.

Celle-ci occupait à table la gauche de son père. Noëmi se trouvait à droite. Le notaire Sigismond Leroy était placé entre Carmen et Marie, en face du docteur voisin de Noëmi.

— Ainsi, mon vieux camarade — disait Richard Bernier au notaire — c'est absolument décidé, tu vas en France?

Sigismond Leroy poussa un soupir et répondit:

— Hélas! il le faut bien... — J'ai reculé tant que j'ai pu, mais impossible de ne pas sauter. Ma sœur et moi nous avons à recueillir l'héritage assez

considérable d'un parent éloigné, mort à Paris. Il faut surveiller une liquidation compliquée et ma sœur m'écrit que mon absence compromet ses intérêts. Donc je pars, mais j'ai presque envie, parole d'honneur, de maudire l'héritage qui nécessite un déplacement si fâcheux...

— Combien de temps durera ton absence? — reprit le planteur.

— Trois mois, au moins... Quatre ou cinq au plus.

— Ah! monsieur Leroy, que vous êtes heureux! — fit Cora.

— Heureux de voyager, mademoiselle?

— Heureux d'aller en France. — Un pays que je ne connais pas et que je brûle de connaître! Songez-y donc, je suis Française par mon père.

— Paris l'attire comme un miroir attire les alouettes sur nos plateaux de Normandie! — s'écria Richard Bernier en riant. Est-ce vrai, Cora?

— C'est vrai, père. Je rêve souvent de voir Paris.

— Eh bien, mais — dit Sigismond Leroy — il me semble, mademoiselle, que c'est un rêve facile à réaliser...

— Pas déjà tant! — répliqua le maître du logis. — Te figures-tu qu'à mon âge je vais quitter mes chères plantations pour satisfaire un caprice de jeune fille? — Je suis convaincu que Cora éprouverait plus d'une déception là-bas... — N'est-il pas vrai, docteur Jocelyn? — Vous avez fait vos études à Paris; croyez-vous que la grande cité vaille les ombrages de notre île?

— Il y a du pour et du contre, monsieur Bernier, — répondit le médecin mulâtre, — Paris est la reine du monde, disent les Français, et ils n'ont

pas tort; mais si j'admire cette capitale incontestée des sciences, des lettres et des arts, cette ville rayonnante, source de toute lumière, combien son pâle soleil, son ciel gris, ses rues boueuses et les arbres chétifs de ses parcs étroits, me semblent inférieurs à l'astre flamboyant, à la coupole d'azur, aux horizons immenses et aux splendides végétations de nos contrées...

— Et combien vous avez raison, docteur! — fit le colon en frappant ses mains l'une dans l'autre. — Es-tu convaincue, Cora?

La jeune fille secoua la tête. Richard Bernier n'insista point pour modifier sa manière de voir et reprit en s'adressant à Sigismond Leroy.

— Et à qui laisseras-tu la direction de l'étude pendant ton voyage?

— A mon maître-clerc, naturellement. — Diego Silva est un jeune Espagnol fort instruit et plein de mérite; il est au courant de mes affaires, il plait aux clients et, selon toute apparence, sera mon successeur, car je lui donnerai le temps nécessaire pour payer ma charge. — Tu le connais, d'ailleurs...

— Je l'ai vu deux ou trois fois et je trouve, comme toi, que c'est un charmant garçon. — As-tu pensé à ce que je t'ai demandé?

— Tout est prêt. — Nous en causons après déjeuner.

En ce moment un domestique nègre, en livrée de fantaisie, franchit le seuil de la salle à manger et s'arrêta près de la porte, attendant une question.

— Qu'y a-t-il, Robinson? — lui demanda Richard Bernier.

— Maître — répondit le nègre — le commandeur des noirs, le señor Mercuzza, vient d'arriver à l'habitation et désire vous parler...

— Qu'il entre.

— Entrez señor... — dit Robinson en se retournant, puis il s'effaça pour laisser passer le nouveau venu.

Le señor Mercuzza était un homme de quarante ans environ, long, maigre et sec comme le sont souvent les Espagnols. Jamais visage ne fut plus sinistre que le sien. Un nez de dimensions surprenantes, arqué comme le bec d'un vautour, coupait en deux sa figure osseuse, aux pommettes saillantes recouvertes d'une peau bistrée et parcheminée. Les prunelles grises de ses yeux bridés ne regardaient jamais en face. Sa bouche aux lèvres minces semblait fendue par un coup de couteau. L'ensemble de sa physiognomie exprimait à la fois la bassesse, l'hypocrisie et la cruauté lâche.

Mercuzza portait un costume complet de toile blanche, et tenait à la main son chapeau de paille aux larges bords.

— Vous avez voulu me voir sans retard — lui dit Richard Bernier — avez-vous à m'apprendre quelque chose d'important?

— Señor — répliqua l'Espagnol — le contre-maître Jupiter n'étant point venu occuper son poste au moulin à sucre numéro 8, je me suis mis à sa recherche et je l'ai trouvé couché dans sa case qu'il n'a pas quitté ce matin...

Au moment de l'entrée du commandeur Cora avait tressailli, son front s'était plissé, en même temps qu'une expression de dégoût se peignait sur ses traits charmants. Quand elle entendit Mercuzza prononcer le nom du nègre, un éclair jaillit de ses yeux.

Jupiter est un courageux travailleur — interrompit-elle d'une voix sèche — s'il n'a point quitté sa case, c'est qu'il est malade...

— Il l'affirme — reprit le commandeur — mais je n'en crois rien.

— Etes-vous apte, par hasard à juger cette question, monsieur? — répliqua Cora d'un ton souverainement dédaigneux. — Au docteur Jocelyn seul appartient le droit de parler comme vous le faites — il ira voir Jupiter et lui donnera les soins que son état réclame sans doute.

Le señor Mercuzza voyant qu'aucun regard n'était fixé sur lui, haussa irrévérencieusement les épaules, et répondit:

— Eh! señorita, ces esclaves sont tous les mêmes, paresseux et voleurs! Une demi-douzaine de bons coups de fouet guérirait celui-là beaucoup mieux et beaucoup plus vite que les drogues du docteur Jocelyn...

Le commandeur n'avait point achevé, que la jeune fille était debout, pâle de colère.

— Le fouet! — répéta-t-elle d'une voix sourde d'abord, qui sifflait en passant entre ses dents serrées, mais qui peu à peu s'éleva et devint éclatante — le fouet! toujours le fouet! — Vous êtes sans mémoire, ce me semble, monsieur Mercuzza! — En vérité, vous oubliez trop que si vous commandez aux nègres, vous obéissez à mon père, et que mon père a horreur de toute violence et de toute injustice! — Il faut vous habituer, monsieur, quoi qu'il puisse vous en coûter d'ailleurs, à ne plus regarder les esclaves



— Je lis que le prix de la vie va beaucoup augmenter le mois prochain.

— Dites-moi, Roger, si vous voulez rompre nos fiançailles, vous seriez mieux de me le dire franchement.

GUERIT L'ASTHME A PEU DE FRAIS. — Des milliers de dollars ont été dépensés en vain à des remèdes pour l'asthme et rarement, si même une fois, sans aucun soulagement. Le remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg en dépit de son affirmation de bienfaisance, coûte si peu qu'il est à la portée de tous. C'est le remède national pour l'asthme, bien éloigné de la classe des préparations douteuses ou expérimentales. Votre marchand peut vous le fournir.

comme des chiens!— Souvenez-vous que la France et l'Angleterre ont donné au monde le grand exemple de l'affranchissement des noirs.— Si l'esclavage existe encore dans les colonies espagnoles, l'acte qui doit y mettre un terme ne se fera plus attendre, soyez-en sûr!— Jetez donc au feu votre fouet, avec l'attirail des supplices d'un temps de barbarie! N'avisiez point des esclaves qui seront bientôt libres, et au lieu de les abaisser au niveau de la brute, élevez-les en leur apprenant qu'ils sont des hommes!

Le senior Mercuzza allait répondre. Richard ne lui en laissa pas le temps:

— Ma fille s'exprime avec une vivacité peut-être excessive, commandeur—dit-il—mais, en principe, elle a raison... — Je n'admets de punitions corporelles que pour réprimer des faits très graves, par conséquent très rares, et encore, si des cas de ce genre se présentent, je prétends être consulté avant l'application de la peine.— Ne vous occupez plus de Jupiter... — Le docteur Jocelyn ira le visiter dans l'après-midi.

Mercuzza s'inclina silencieusement en dévorant sa rage. Cora reprit:

— Mon père, je vous demande d'enlever Jupiter aux travaux de la sucrerie... il peut nous être plus utile ailleurs...

— Où donc?

— Autrefois il était quartier-maitre de nos embarcations de transport et de plaisance... — Il est hardi, intelligent, il sait bien son métier de matelot et de pilote... — rétablissez-le dans son premier emploi...

— Mais—fit observer le planteur— n'est-ce pas Cuchillo qui, maintenant, occupe le poste dont tu parles?

— Oui, mon père, mais Cuchillo est un Espagnol libre qui doit quitter l'habitation dans huit jours.

— Alors c'est entendu, Jupiter prendra sa place puisque tu le désires... — Vous aurez soin, commandeur, que la volonté de ma fille soit exécutée...

— Bien, senior—dit Mercuzza.

— Et n'oubliez plus—reprit ironiquement Cora— que si votre charge vous met dans la main le manche du fouet, mon père en supprime les lanières!

— Je m'en souviendrai, seniorita, j'ai bonne mémoire... je n'oublie jamais rien... — répliqua le commandeur en jetant à son interlocutrice un regard chargé de haine, puis il s'inclina jusqu'à terre, tourna sur ses talons et sortit de la salle à manger.

V

— Eh bien, mon vieux camarade, dit Richard Bernier au notaire avec un sourire, en désignant Cora qui venait de se rasseoir. Crois-tu que la chère enfant soit de taille à me remplacer, si je venais à disparaître?

— Certes, je le crois! répliqua Sigismond, mademoiselle est une maitresse femme et je lui fais complètement de son énergie! Elle a traité selon ses mérites ce commandeur qui me paraît brutal...

— Plus que brutal, monsieur Leroy, s'écria la jeune fille, il est méchant comme un démon et cruel autant qu'un tigre... — s'il était maître absolu dans la plantation il ferait périr nos esclaves sous le fouet.

— Vous le détestez cordialement, mademoiselle?

— Je l'exècre et je le méprise.

— Vous vous ferez de lui un ennemi

— Il l'est déjà, mais que m'importe et qu'ai-je à craindre? D'ailleurs son engagement avec mon père finit dans peu de mois, et j'espère bien qu'avant son départ nous trouverons un honnête homme pour le remplacer.

— Je l'espère aussi — dit Richard Bernier—mais ce ne sera pas facile. Le métier de commandeur est pénible. Il faut braver de grandes fatigues et savoir se montrer sévère.

— Soit! j'admets qu'on soit sévère, mais avant tout il faut être juste, et le commandeur Mercuzza, pour satisfaire ses instincts farouches et mal-faisants, traite les innocents comme des coupables.

— Nous lui donnerons un successeur, et c'est toi-même qui le choisiras.

— Merci, père...

Le nègre Robinson entra de nouveau. Il portait plusieurs lettres sur un grand plat d'email cloisonné.

— Le courrier vient d'arriver, maître,—fit-il. Voici les dépêches.

— Mène le courrier à l'office et qu'on lui serve à déjeuner... — commanda Richard Bernier, en jetant un coup d'oeil distrait sur les enveloppes.

L'une d'elles attira son attention.

— Une lettre de France... —dit-il— le timbre du Havre... tu permets?...

— Pardieu! je crois bien! répliqua Sigismond Leroy.

Le planteur déchira vivement l'enveloppe, déplia la feuille qu'elle contenait, lut les quelques lignes tracées sur cette feuille et fronça le sourcil.

— Une mauvaise nouvelle? demanda le notaire, à qui ce jeu de physionomie n'avait point échappé.

— L'annonce d'une visite que je ne désirais pas. Martial Dereyne me prévient qu'il arrivera prochainement à Porto-Rico.

— Martial Dereyne, l'armateur du Havre, votre neveu? s'écria Cora.

— Ton cousin, oui, mon enfant. Il m'écrit que d'importantes affaires l'appellent à Saint-Domingue, et que de Saint-Domingue il viendra me demander l'hospitalité pendant quelques jours à Guayanilla...

Tout en disant ce qui précède, le planteur jetait un rapide coup d'oeil à son ami, Sigismond Leroy. Ce dernier répondit par un signe de tête qui signifiait clairement:

— J'ai compris...

Cora reprit en souriant:

— Eh bien, moi, père, je suis enchantée de cette visite. Un parent, un Français, qui nous parlera de la France... de Paris, peut-être... — Que de bonnes heures nous passerons à l'écouter!

Et comme le front de Richard Bernier restait sombre, elle ajouta:

— Mais pourquoi donc paraissiez-vous soucieux? Est-ce que mon cousin Martial Dereyne dont vous ne dites jamais rien, n'est pas un gentleman aimable?

— Il l'est même beaucoup, au contraire...

— Eh bien, alors?...

— Il l'est même beaucoup trop! — poursuivit le planteur. J'ai toujours été, je suis encore un homme de travail, et mon neveu a la réputation d'être surtout un homme de plaisir, ce qu'on appelle en France un viveur,

or les viveurs sont presque toujours fort charmants, mais fort dangereux.

— Il est riche?

— Il l'était du moins.

— Jeune?

— De caractère et de goûts, oui, mais il a cinquante ans passés, qu'il porte de façon très gaillarde, à ce que m'ont écrit mes correspondants... — marié de bonne heure il est resté veuf avec deux fils et une fille. J'ai vu Martial Dereyne il y a six ans, lors de mon dernier voyage en France. L'impression qu'il a produite sur moi n'était point favorable...

— Père—demanda Carmen — que lui reprochiez-vous?...

— Ses allures qui ne sont pas celles de son âge; son égoïsme qui lui fait rapporter tout à lui seul; ses goûts de luxe extravagants, sa négligence indifférente à l'endroit de ses enfants; son insouciance de ses affaires. Il habitait Paris plus souvent que le Havre, et je trouvais en lui l'échantillon complet des habitudes brillantes et des mœurs corrompues de la grande ville. Peut-être s'est-il modifié depuis lors, et je le souhaite sans l'espérer. Vous le verrez d'ailleurs, vous le jugerez, et je me trompe fort si vous êtes beaucoup plus indulgentes que je ne le suis moi-même...

Richard Bernier s'interrompit en regardant la porte qui venait de s'ouvrir, et son visage s'illumina.

— Entrez, lieutenant! s'écria-t-il. Entrez et soyez le bienvenu! Vous auriez dû arriver plus tôt. Vous auriez déjeuné avec nous.

Les joues brunes de Cora s'étaient colorées d'un rose vif, et ses grands yeux noirs étincelaient.

Armand Dorsay salua les convives assis autour de la table et répondit:

— Je suis de service aujourd'hui, monsieur Bernier... Je viens chercher de l'eau dans la rivière Guayana et j'ai mis à profit une heure de liberté pour monter à l'habitation présenter mes respects à ces dames et vous serrer la main...

Et l'enseigne, tout en lançant sur Cora un regard furtif, serrait affectueusement la main du planteur.

— C'est une bonne pensée dont nous vous savons un gré infini, répliqua ce dernier, puis il ajouta: — Du moins vous nous resterez à dîner?

— Impossible, hélas!

— Pourquoi?

— Il faut que je ramène à bord de l'Eclair mon canot et mes hommes.

— Etes-vous de service demain?

— Non...

— Alors, on vous verra?

— Je l'espère.

— Vous viendrez déjeuner et dîner?

— Si vous voulez bien me le permettre.

— Non-seulement, je vous le permets, mais je vous le demande formellement?... N'êtes-vous pas l'ami de la maison?...

— Comment vous remercier? murmura le jeune officier...

— En ne me remerciant pas.—Sur ce, je vous laisse auprès de ces dames et j'emmène mon vieux camarade Sigismond Leroy. Nous avons à causer d'affaires sérieuses. Cora, mon enfant, fais prévenir Mendès, l'employé chargé de la correspondance, de se tenir prêt et de m'apporter,

Comment Se Maintenir EN FORME

Quand les fonctions régulières de vos organes se perturbent, que vous vous sentez épuisé et "migraineux", la mesure sage qui s'impose est de prendre le Sel Andrews pour le Foie plusieurs jours consécutifs jusqu'à ce que le rythme normal de votre système soit complètement rétabli. Andrews fournira à la nature l'aide qu'elle requiert dans l'accomplissement de ce travail pour vous, en stimulant les fonctions épuratrices internes. Puis, quand tout sera redevenu normal, suivez les Règles Andrews de Santé.

Mangez modérément. Prenez abondamment de sommeil, d'air frais et d'exercice et buvez un verre du tonifiant et effervescent Sel Andrews pour le Foie une ou deux fois par semaine. Vous en serez amplement récompensé par une bonne santé constante. Procurez-vous Andrews chez votre pharmacien. En boîtes de 35¢ et de 60¢—Nouvelle grosse bouteille, 75¢. Agents exclusifs: John A. Huston Co., Ltd., Toronto.

AIGRIS CONTRE LE MONDE ENTIER? —

CELA DEPEND DU FOIE

Stimulez la Bile de votre Foie

— Pas besoin de Calomel

Maintes gens qui se sentent aigris contre le monde entier, indolents et dans un état de débilement général commettent l'erreur de prendre des sels, huiles, eaux minérales, bonbons ou gomme à mâcher laxatifs ou céréales qui font simplement mouvoir les intestins et ignorent le foie.

Ce dont vous avez besoin, c'est de stimuler la bile de votre foie. Commencez à faire déverser par votre foie ses deux livres quotidiennes de liquide biliaire dans vos intestins. Faites recouvrer à votre estomac et à vos intestins leur action normale.

Les Carter's Little Liver Pills (Petites Pilules Carter pour le Foie) vous remettront bientôt. Purement végétales. Inoffensives. Sûres. Rapides. Demandez-les par leur nom. Refusez les succédanés. 25¢ chez tous les pharmaciens.

AGENTS DEMANDES

pour vendre des cravates de soie pour nous. Nous vous vendrons à un prix qui vous permet de faire 100% de commission. Ecrivez-nous aujourd'hui pour échantillons et renseignements. Ontario Neckwear Co., Dépt. 515, Toronto & Ontario.

VOICI UN MOYEN RAPIDE D'ARRÊTER UN RHUME



Prenez 2 tablettes d'Aspirine

Buvez un plein verre d'eau. Répétez 2 heures plus tard.

Si vous avez mal à la gorge, écrasez et faites dissoudre 3 tablettes d'Aspirine dans un demi-verre d'eau et gargarisez-vous suivant le mode d'emploi indiqué dans la boîte.

Soulagement presque instantané

C'est en suivant cette méthode toute simple que les médecins du monde entier traitent maintenant les rhumes.

Il est admis que c'est le moyen **LE PLUS RAPIDE** et le plus sûr de faire disparaître un rhume. En effet, il élimine un rhume ordinaire aussi rapidement que vous l'attrapez.

Informez-vous auprès de votre médecin. Et voyez à ce qu'on vous donne des tablettes d'Aspirine. Aspirin, en français Aspirine, est la marque de fabrique de la Bayer Company, Limited, et le nom Bayer est gravé en croix sur chaque tablette. Elles se dissolvent

presque instantanément et agissent presque instantanément. Pour le gargarisme, les tablettes d'Aspirine se dissolvent si bien qu'il n'en reste aucune particule irritante. Achetez une boîte de 12 tablettes ou une bouteille de 24 ou de 100, dans n'importe quelle pharmacie.



LES TABLETTES ASPIRINE SONT FABRIQUÉES AU CANADA

N'AFECTE PAS LE COEUR

avant le départ du courrier, les lettres que je dois signer.

— Oui, père.

Richard Bernier serra de nouveau la main d'Armand Dorsay et quitta la salle à manger pour passer avec le notaire dans son cabinet.

Le repas était fini. Noëmi et ses filles se levèrent de table. Le lieutenant offrit son bras à la mère de son idole, et la conduisit dans le jardin où il l'installa sur un siège rustique, à l'ombre d'un groupe de palétuviers formant une voûte de verdure au milieu des massifs de fleurs aux nuances éclatantes et aux parfums pénétrants, entourant l'habitation.

Les jeunes filles s'assirent à leur tour. Armand seul demeura debout.

Au bout d'une ou deux secondes de silence Cora lui désigna une place à côté d'elle, et lui dit en souriant :

— Venez vous mettre là, et dites-moi pourquoi, pendant deux mortels jours, vous avez paru nous oublier de façon complète.

L'enseigne obéit avec empressement mais avec trouble...

Si près de Cora ! Son cœur sautait dans sa poitrine, comme en cage un oiseau captif.

Il répliqua d'une voix que l'émotion rendait tremblante :

— Eh ! mademoiselle, je pensais sans cesse à cette maison où l'on me fait l'honneur et la joie de me rece-

voir en ami, mais les nécessités du service, bien mal d'accord avec mes désirs, me commandaient de rester en mer.

— Trois jours de service ! — fit la jeune fille d'un air incrédule.

— Hélas ! oui, mademoiselle, et cet esclavage relatif ne m'empêchait pas de suivre de loin, grâce à ma bonne lunette marine, votre promenade sur les mornes.

— Il a réponse à tout, ma soeur ! dit Carmen en riant — je crois qu'il faut lui pardonner.

— Soit — répliqua Cora — nous pardonnerons donc, mais à une condition.

— Laquelle ? demanda vivement l'enseigne.

— C'est que vous n'ayez point oublié de nous apporter les épreuves des photographies pour lesquelles nous avons posé, l'autre semaine, devant votre objectif.

Armand triomphant s'écria :

— J'y ai pensé, mademoiselle, et les voici !

En même temps il tirait de sa poche un paquet de portraits-cartes, enveloppés de papier de soie.

— Oh ! montrez ! dit Cora. Montrez vite !

Le lieutenant déchira l'enveloppe et présenta les épreuves à la jeune fille qui les saisit et les étala dans sa main comme un paquet de cartes à jouer.

Carmen et Marie s'étaient levées et s'appuyaient à droite et à gauche sur les épaules de Cora. Rien ne se pouvait imaginer de plus ravissant que ce groupe.

— Merveilleux ! s'écria Carmen, et d'une ressemblance ! Tiens, regarde, mère, on croirait nous voir sourire et nous entendre parler.

Noëmi admira. Marie — la plus jeune des trois soeurs — reprit, avec une naïveté tout enfantine :

— Oui, oui, elles sont charmantes, mais M. Armand avait pris l'engagement formel de nous apporter sa photographie en même temps que les nôtres, et je ne la vois pas, sa photographie. — Je sais pourtant, de source certaine, que Cora la désire...

— Est-ce vrai, mademoiselle ? demanda vivement l'officier.

La jeune fille devint pourpre.

— Mais sans doute — répondit-elle en s'efforçant de triompher de son embarras — M. Dorsay est notre ami, et à ce titre son portrait doit prendre place dans celui de nos albums où nous n'admettons que des amis.

Cette réponse devait sembler banale, mais l'accent corrigeait la froideur des paroles.

— Demain j'apporterai la meilleure épreuve... — balbutia l'enseigne ivre de joie.

En ce moment Alain, le quartier-maître, parut au détour d'une allée, accompagné de trois matelots.

— Mon officier — dit-il en s'approchant et en faisant le salut militaire — nous sommes parés, les barriques sont dans le canot, il ne vous reste qu'à embarquer.

— Nous partirons dans un quart-d'heure, fit Armand.

— Mettez à profit ce quart-d'heure, mon ami ! s'écria Cora ; la chaleur vous accable. Allez à l'office où Robinson vous fera rafraîchir.

— On connaît le chemin, mam'selle ! répliqua le quartier-maître. On sait que c'est ici la maison de braves gens bien doux au petit monde ! C'est bon de boire quand on a soif, et ça nous semblera d'autant meilleur que nous boirons à votre santé, et d'un fameux cœur, allez, mam'selle !

VI

Cora, ses soeurs, et Armand lui-même, sourirent de la galanterie naïve mais profondément convaincue du quartier-maître. Ce dernier reprit :

— Faut vous dire, mam'selle, que nous avons un camarade resté de garde auprès du canot, et qu'il aurait un fier chagrin de ne pas lamper comme nous une petite goutte en votre honneur.

— Eh bien ! vous lui porterez sa part — fit Cora en riant.

— Merci, mam'selle.

Et le quartier-maître radieux gagna l'habitation avec ses trois hommes.

Cora reprit, en s'adressant à l'enseigne :

— Il est bien convenu, n'est-ce pas, monsieur Armand, que vous arriverez demain pour l'heure du déjeuner ?

— Je n'aurai garde d'y manquer, répliqua vivement l'officier, à moins... Il s'interrompit.

— A moins ? répéta la jeune fille.

— A moins d'un obstacle imprévu...

— Peut-il s'en présenter un ?

— Mon Dieu, mademoiselle, dans le métier de marin tout est possible.

— De quelle nature serait l'obstacle dont vous parlez ? S'il était question de service, ne pourriez-vous obtenir une permission de votre capitaine ?...

— Sans doute, s'il était question de service. Mais à certains ordres on doit une obéissance passive, absolue, immédiate.

— De quel ordre parlez-vous ? demanda Cora presque tremblante.

— D'un ordre de départ, par exemple... — murmura l'enseigne. Il ne s'agit, bien entendu, que d'une supposition...

L'aînée des trois soeurs devint pâle comme une morte et chancela sur son siège rustique.

— Mon Dieu, qu'as-tu donc ? s'écria Carmen en s'élançant vers elle et en lui passant un bras autour de la taille pour la soutenir.

La quasi-défaillance de Cora ne dura qu'une seconde, et la jeune fille répondit en se raidissant contre son émotion :

— Ce n'est rien, ma chérie... la chaleur... un malaise passager... — Tu le vois, c'est passé déjà !

— Passé complètement ?

— Oui...

— Bien vrai ?

— Je te l'affirme...

Puis Cora reprit, d'une voix encore mal affermie :

— Enfin, monsieur Dorsay, si un ordre de départ vous arrivait à l'improviste, pourriez-vous obtenir de votre capitaine une heure pour venir nous faire vos adieux ?

— Je le crois fermement, mademoiselle... Je puis même dire que j'en ai la certitude.

— Et vous ne partirez pas sans nous voir ?

— Ah ! je vous le jure ! s'écria l'enseigne.

— Merci, monsieur Armand... j'y compte.

Et Cora eut un pâle sourire, en appuyant sa main sur son cœur pour en comprimer les battements.

Le quartier-maître Alain venait de reparaitre avec ses hommes. L'un d'eux portait, sous son bras gauche, une grosse bouteille clissée. Cette bouteille renfermait la part du matelot de garde auprès de la chaloupe.

Le lieutenant se leva et balbutia :

— Vous le voyez, la consigne est impérieuse... il faut que je vous quitte.

Il prit congé de Noëmi, déposa un baiser timide sur la main de Cora, puis sur celles de Carmen et de Marie, et prit le chemin de la baie en disant :

— A demain !

Il ajouta tout bas :

— Il me semble qu'elle m'aime... Est-ce une illusion ?

Cora se demandait en même temps :

— M'aime-t-il autant que je l'aime ?

En quittant la salle à manger, où il laissait Armand en compagnie de Noëmi et des jeunes filles, Richard Bernier s'était enferrmé dans son cabinet avec son vieil ami le notaire Sigismond Leroy. Ses premières paroles furent celles-ci :

— C'est un charmant garçon que M. Dorsay. — Du jour où je l'ai vu pour la première fois, je l'ai jugé... âme droite et loyale... cœur bien placé... nature d'élite... — C'est ton avis, n'est-ce pas ?

— Sans doute... — répondit le notaire. — Il m'a semblé comprendre, — poursuivit-il — que ce jeune homme venait souvent à l'habitation.

— Le plus souvent qu'il peut...

Les vers causent du dommage et ôtent aux enfants le sommeil qui est leur grand reconstituant. Mother Graves' Worm Exterminator nettoiera l'estomac et les intestins et restaurera la santé.

toutes les fois qu'il est libre. J'ai grand plaisir à le voir...

— Et ses fréquentes visites ne te causent aucune inquiétude?

— De l'inquiétude? à quel propos?

— Tu ne devines pas?

— Non, ma foi... pas du tout...

— Je vais donc mettre les points sur les i. M. Dorsay a vingt-quatre ou vingt-cinq ans, et tes trois filles sont bien jolies. Comprends-tu?

Richard Bernier se mit à rire:

— Je comprends que tu le supposes amoureux de Cora, de Carmen ou de Marie...

— Ce serait au moins vraisemblable, conviens-en...

— C'est invraisemblable, soit, mais ce n'est pas vrai...

— Tu le crois?

— J'en suis sûr. Armand Dorsay, dans les conditions d'instabilité où il se trouve, a trop de bon sens pour se mettre l'amour en tête. Il songe à son service et se préoccupe de son avancement beaucoup plus que des jolies personnes placées sur son chemin par le hasard. C'est d'ailleurs un loyal garçon. Je répondrais de son honneur comme du mien. S'il aimait une de mes filles il me le dirait avec franchise en me demandant sa main.

— La lui accorderais-tu?

— Je n'y ai jamais pensé, mais, au fait, pourquoi pas? Je le crois sans fortune, il est vrai, et moi je suis énormément riche. Ce ne serait point là un obstacle... Au contraire. Si Armand Dorsay était épris de Cora ou d'une de ses sœurs, j'aurais la conviction que son amour est sincère et ne masque point un honteux calcul, pareil à celui qui conduit ici Martial Dereyne.

— Diable, tu es dur pour ton neveu!

— Je ne suis que juste.

— Que supposes-tu donc?

— Je vais te le dire: Dereyne est riche... il l'était du moins... mais ses ressources n'ont jamais été au niveau de ses prodigalités, ce qui, fatalement et dans un temps donné, doit amener sa ruine, si elle n'est pas encore venue. On m'a écrit, il y a quelques mois, qu'il cherchait un acquéreur pour sa maison du Havre, maison admirablement posée jadis et dont il aurait doublé facilement la valeur et les bénéfices s'il n'avait passé à Paris la plus grande partie de son temps, menant la vie à grandes guides et semant l'argent à pleines mains. Ou je me trompe fort, ou la gêne commence à se manifester. (Je parle d'une gêne relative bien entendu!) Dereyne connaît ma position. Personne n'ignore au Havre combien mes affaires ont prospéré; il me sait déjà vieux; il me suppose usé par le travail; il me croit sans autres héritiers que lui; il guigne sournoisement l'heure de ma mort et il vient à Guayanila dans l'unique but de tirer de moi une bonne somme en avancement d'hoirie, et de s'assurer que dans un prochain avenir il touchera le reste de mes millions.

— Ce serait odieux! s'écria Sigismond Leroy.

— Parfaitement odieux, j'en conviens, mais tout naturel, étant donné le caractère de monsieur mon neveu. Va! je connais bien le personnage. Il ne vient ici, je te le répète, que pour savoir combien il me reste de temps à vivre...

— Il doit savoir que tu as trois filles...

— Peut-être... Mais dans ce cas il sait aussi que ces filles sont les enfants de l'esclave Noëmi.

— Ce qui ne les empêchera pas d'être bel et bien tes héritières quand tu les auras reconnues et affranchies. Et, à ce propos, quelle impardonnable imprudence était la tienne! Tu adores tes enfants, tu respectes leur mère; eh bien, si tu étais mort subitement, la mère et les filles étaient esclaves, et ta fortune entière allait à ton neveu! Qu'en dis-tu?

— Je dis que tu me donnes le frisson.

— Heureusement j'étais là... J'ai gourmandé ton insouciance... je t'ai mis l'épée dans les reins, et un bon testament en faveur de Noëmi, de Cora, de Carmen et de Marie, testament dont mon étude sera dépositaire, anéantira pour jamais les cupides espérances de monsieur ton neveu.

— Tu as jeté les bases de cet acte?

— Oui, et je les apporte. Nous allons les examiner ensemble.

— Tu écriras ensuite et je signerai.

— Non pas! s'écria le notaire — non pas! Le testament doit être olographe, c'est-à-dire écrit entièrement de ta main. C'est la plus simple et la plus inattaquable de toutes les formes.

— Soit... tu dicteras et je tiendrai la plume...

— As-tu des feuilles de papier timbré?

— Certainement non... j'ignorais que ce fût indispensable...

— Ce n'est pas indispensable, mais c'est correct... Ne t'inquiète point, d'ailleurs... je dois en avoir dans mon portefeuille... si j'en manquais cela m'étonnerait fort...

Sigismond Leroy explora les flancs d'une vaste serviette de maroquin noir à son chiffre, déposée par lui sur le bureau de son hôte en arrivant.

— Voilà notre affaire! s'écria-t-il en tirant des feuilles timbrées à l'écusson du royaume d'Espagne. — Je vais te lire le projet d'acte testamentaire...

— Ne faudrait-il pas nous occuper d'abord des actes d'affranchissement et de reconnaissance? demanda Richard Bernier.

— Inutile... Le testament renfermera tout. — Les lois espagnoles nous autorisent à agir ainsi, cela simplifie. Ecoute maintenant, et pèse chaque mot. Tu feras ensuite tes observations s'il y a lieu.

Sigismond Leroy mit son pince-nez, prit un papier couvert d'écriture et lut à haute voix:

"Aujourd'hui, sain de corps et d'esprit, mais ne voulant pas me laisser surprendre par la mort dont l'heure est toujours incertaine, je recommande mon âme à Dieu, je le prie de m'accueillir en sa miséricorde, et par ce testament olographe, moi, Paul-Emile-Richard Bernier, sujet français, né à Ingouville, aujourd'hui propriétaire à Guayanila, dans l'île de Porto-Rico, colonie espagnole des Antilles.

"Premièrement: Je déclare reconnaître comme mes filles naturelles Cora, Carmen et Marie, mes filles naturelles reconnues.

"Troisièmement: J'institue mes légataires universelles, à partage égal de mes biens, meubles et immeubles, titres de rentes et créances à recou-

ET VOUS, GRAND-PÈRE, DE QUOI VOUS SERVIEZ-VOUS POUR NETTOYER VOS CHAUSSURES QUAND VOUS ÉTIEZ PETIT?...

DU "NUGGET", MON ENFANT!... ET C'EST AINSI QUE J'AI CONSERVÉ MES CHAUSSURES RELUISANTES ET DURABLES TOUTE MA VIE. —

ENJOLIVE L'APPARENCE ET PROLONGE LA DURÉE DES CHAUSSURES GRANDES OU PETITES

POLI À CHAUSSURES **NUGGET**

vrer, le tout estimé par moi à cinquante millions, facilement réalisables, mes trois filles naturelles reconnues, Cora, Carmen et Marie, à la charge par elles de servir une pension annuelle de trois cent mille francs à Noëmi, leur mère, que je déclare affranchir par le présent acte comme ses filles.

"Fait et signé à Guayanila, le huit avril mil huit cent cinquante-trois."

Sigismond Leroy ôta son pince-nez et dit:

— Tu vois que c'est simple et complet. Ça te convient-il ainsi?

VII

Richard Bernier répondit à la question de son vieil ami:

— Ça me convient admirablement.

— Aucune observation à faire? reprit Sigismond.

— Aucune.

— Il est certain qu'on ne peut rien retrancher, mais on pourrait peut-être ajouter quelque chose...

— Quoi donc?

— Mais, par exemple, un legs d'un ou deux millions en faveur de ton neveu Martial Dereyne.

Le planteur bondit.

— Jamais de la vie! s'écria-t-il. Ni un million, ni cent mille francs, ni cent sous!

— Parfait! dit le notaire en riant. En ne lui laissant rien, il aura juste ce qu'il mérite. Prends une de ces feuilles de papier timbré et mets-toi là. Je vais dicter. Aie soin d'éviter les ratures, il faudrait recommencer tout. A propos, qui nommes-tu ton exécuteur testamentaire?

— Toi, pardieu! et je vais le consigner dans l'acte.

Au bout de dix minutes, le testament olographe était écrit, signé et relu.

— Faut-il le mettre sous enveloppe? demanda Richard Bernier.

— Sans le moindre doute.

— C'est fait.

— Maintenant, trace sur l'enveloppe ces mots: Pour être ouvert après

ma mort. Ecris mon adresse; contre-signe dans l'un des angles et ferme à la cire avec ton cachet. C'est au mieux! Nous sommes en règle, et tu dois te sentir soulagé d'un grand poids?

— Ah! certes, oui! répliqua le planteur. Un devoir accompli, cela rend l'âme contente. Me voilà tranquille désormais sur le sort de ceux que j'aime.

Richard Bernier tendit l'enveloppe au notaire qui la serra dans une case particulière de son portefeuille et reprit:

— Maintenant, une explication.

— A quel propos?

— Je connais le chiffre général de ta fortune, mais j'ai besoin d'avoir des renseignements précis sur la manière dont elle se compose...

— C'est bien simple... j'ai vingt-deux millions, espèces et titres de rentes, chez M'diana et Ribeira, les premiers banquiers de Porto-Rico.

— Maison sûre.

— Trois millions chez toi. Maison plus sûre encore.

— Pas plus, répondit Sigismond avec un sourire, mais autant.

— Enfin, mes propriétés de Guayanila, mon filon d'or, mes plantations de cafiers, de cannes à sucre, de tabac, mes esclaves, mes usines, et cent mille têtes de bétail, j'estime tout cela vingt-cinq millions.

— Quel est le chiffre de tes revenus annuels?

— Cinq millions, plutôt plus que moins.

— C'est une fort agréable aisance! Je vais prendre note de tout cela, et je placerai cette note dans ma caisse à côté de ton testament.

— Je m'en rapporte à toi, et je suis sûr que ta prudence ne sera jamais en défaut. Quand comptes-tu partir?

— Demain matin j'irai à San German m'embarquer pour Cuba où j'ai quelques affaires à régler. De là je ferai voile pour le Havre comme on disait au temps où la vapeur n'existait pas encore.

PAS SI BÊTE

LA P'TITE AMIE
EST UN FIASCO AU TENNIS
NOM D'UN CHIEN, PETITE-FRAPPE LA
BALLE DANS L'PLEIN D'LA RAQUETTE
ET NON AVEC LE BORD
OUI, GEORGES



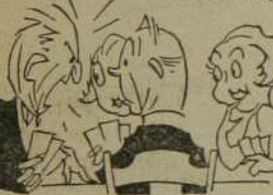
UN VRAI POIDS MORT À LA DANSE

OUCH ! MES PIEDS SONT
D'ÊTRE BIEN GRANDS
MAIS ILS NE PEUVENT
PORTER QU'UNE PERSONNE
OH, DIS,
EXCUSE-MOI !



ET IMPOSSIBLE COMME
PARTENAIRE AU BRIDGE

EH ! LA QUELLE IDÉE
OH ! T'PRENDS
D'COUPER MON AS ?
C'ÉTAIT TON AS ?
OH, J'SAVAIS PAS



MAIS QUAND IL S'AGIT DE
PATISSERIE C'EST UNE AUTRE HISTOIRE

M-M-M CETTE TARTE
AU COCO EST
DELICIEUSE, CHERIE,
QUAND IL S'AGIT
D'TARTER, T'ES VRAIMENT
PAS SI BÊTE
QUEL BONHEUR,
ÇA M'FAIT
PLAISIR
QU'AIMES-ÇA



Avec le Coco Baker, il
est facile de faire les tartes
et les gâteaux dont tous les
hommes se régaleront. Les
3 variétés Baker sont tou-
jours délicieusement fraî-
ches. En paquets, en
boîtes ou à la livre.

A4F-34M

**BAKER'S
COCONUT**

En ce moment, on frappa discrète-
ment à l'huis du cabinet.

— Entrez, dit le planteur.

La porte s'ouvrit et sur le seuil
parut une jeune fille très belle et lé-
gèrement bronzée que Sigismond La-
croix regarda avec un étonnement
voisin de la stupeur.

— Qu'y a-t-il, Dolorès ? demanda
M. Bernier.

— Monsieur Richard, répondit la
jeune fille, le courrier est prêt à par-
tir et souhaiterait vous voir.

— Dis-lui que j'y vais, mon en-
fant.

— Bien, monsieur Richard.

Dolorès sortit. A peine avait-elle
refermé la porte que le notaire s'écria :

— Quelle est cette jeune fille ?

— Une orpheline, enfant d'un plan-
teur espagnol dont les entreprises
n'ont pas réussi, et qui est mort de
chagrin, il y a quelques mois.

— As-tu remarqué comme elle res-
semblait à Cora ?

— Oui, sans doute... c'est son por-
trait vivant... si elles s'habillaient de
même, l'illusion serait presque com-
plète.

— Comment expliques-tu cette res-
semblance prodigieuse ?

— De la façon la plus naturelle :
Judith, la mère de Dolorès, était la
sœur de Noëmi.

— Par conséquent, Dolorès est cou-
sine de tes filles ?

— Naturellement. A ce titre je de-
vais m'intéresser à elle. Je la recueil-
lis après la mort de son père, et elle
vit au milieu de nous sur un pied d'é-
galité complète. Si tu ne l'as pas vue
ce matin au déjeuner, c'est qu'elle
avait quitté l'habitation de bonne heu-
re pour aller visiter des malades à
l'une des extrémités de mon domaine.
Dolorès et Cora sont les véritables
sœurs de charité de la colonie.

— Tu parais l'apprécier beaucoup.

— Oui ! beaucoup... elle est douce
et bonne... c'est un cœur d'or.

— Pourquoi donc, s'il en est ainsi,
l'as-tu oubliée dans ton testament ?

— Parce qu'il était inutile d'y in-
scrire son nom. Cora, Carmen et Ma-
rie l'aiment tendrement et leur appui
ne lui manquera jamais.

— Est-elle affranchie ?

— Non... à quoi bon ? Elle ne se
sait même pas esclave et ne s'inquié-
terait guère, d'ailleurs, d'une simple
formalité. Viens, le courrier m'at-
tend.

Les deux hommes quittèrent le ca-
binet et se rendirent dans un bureau
affecté à la correspondance.

Les questions adressées par le cour-
rier au planteur et les explications de
ce dernier ne prirent que quelques
minutes, et les dépêches partirent pour
Guayanila d'où le service postal ré-
gulier les dirigeait sur Porto-Rico.

Sigismond Leroy admirait l'ordre
admirable qui régnait dans les dépen-
dances de l'habitation et l'incessante
activité déployée de toutes parts.

Une dizaine d'employés libres s'oc-
cupaient sans relâche à la tenue des
livres. Aux sucreries, les moulins
tournaient jour et nuit sous l'effort
des pompes à vapeur, innovation in-
telligente remplaçant le lourd travail
des boeufs. Dans les étables, les élè-
ves magnifiques, prêts à être expédiés
vers toutes les contrées de l'Europe,
foulaient la litière épaisse et soigneu-
sement entretenue. Une provende
abondante et saine remplissait les

mangeoires et les râteliers. Les ma-
gasins regorgeaient de balles de co-
ton, des boucauts de tabac, de café et
de sucre, et de barils de rhum et de
tafia. De tous côtés se croisaient de
pesants chariots, attelés de quatre che-
vaux et chargés de cannes à sucre et
de céréales. La foule des serveurs
libres et des nègres esclaves allait et
venait sans confusion, travaillant et
chantant à la fois. Tous paraissaient
heureux et l'étaient en effet. Dans
la campagne, aussi loin que pouvait
s'étendre le regard, on apercevait des
champs cultivés, les uns dépouillés
déjà, les autres encore couverts d'une
plantureuse végétation.

Sigismond Leroy pensait :

— L'homme peut tout ce qu'il veut
quand il prend pour devise ces mots :
Travail et Liberté.

Aussitôt après le repas du soir il
fallut se séparer et le notaire, empor-
tant sa précieuse serviette de cha-
grin noir, reprit à cheval le chemin de
Porto-Rico, d'où il devait partir le
lendemain, au point du jour.

Quittons, nous aussi, l'habitation de
Guayanila et regagna la *Dorade*,
capitaine Sannois.

On ne se coucha pas cette nuit-là à
bord de la frégate. Les ouvriers mé-
caniciens, éperonnés par la promesse
d'une haute paye séduisante, firent
preuve d'un infatigable zèle. Le com-
mandant les encourageait en parta-
geant leur veille.

Jusqu'au lever de l'aube on vit le
point lumineux de son cigare aller et
venir du gaillard d'avant au gaillard
d'arrière.

Quand parut le jour, les transpor-
tés à qui leur conduite pendant la
tempête avait valu des privilèges, pa-
rurent sur le pont.

Jean Renaud était du nombre. Il
salua respectueusement le capitaine.

Ce dernier lui fit signe de s'appro-
cher et lui dit :

— J'ai vu de la lumière dans la
bibliothèque longtemps après dix
heures...

— Oui, mon commandant... répliqua
le forçat.

— Pourquoi ?

— Je trouvais à mon travail un in-
térêt très vif... Je ne m'apercevais pas
que le temps passait.

— Ce travail vous intéresse ? fit en
souriant M. Sannois, flatté dans son
amour-propre d'auteur. Eh bien ! c'est
une chose excellente ! Tant qu'il du-
rera, vous ne vous ennuierez plus.

Le chef mécanicien passait, noir de
limaille de fer et de suie. Le capitai-
ne l'appela.

— Manuel, lui demanda-t-il, où en
sommes-nous ?

— Tout marche, mon commandant.
Vers onze heures du matin nous au-
rons fini dans l'entrepont. Il ne res-
tera plus qu'à reboulonner la petite
chaudière et à mettre une pièce à la
cheminée.

— Enfin, quand aurez-vous terminé
complètement ? A quelle heure sera-t-
il possible de lever l'ancre ?

— A la tombée de la nuit, pour
sûr, et, s'il y avait du retard, il n'y
en aurait guère.

— Bref, vous serez prêt entre huit
et neuf heures du soir ?

— Pour ça, mon capitaine, j'en ré-
ponds.

M. Sannois se frotta les mains.

— Enfin, nous allons appareiller !
murmura-t-il. C'est heureux ! Me

suis-je fait du mauvais sang depuis
cinq mortels jours !

Jean Renaud avait entendu. Il bais-
sa la tête pour cacher la flamme qui
s'allumait sous ses paupières et il se
dit :

— C'est pour ce soir !

Le chef mécanicien continua sa
route et le capitaine, fatigué de la nuit
blanche passée sur le pont du navire,
prit le chemin de sa cabine.

Tout à coup une rauque clameur
sembla tomber du ciel. Le matelot en
vigie criait de son poste aérien :

— Une voile à nous, par tribord...

M. Sannois s'arrêta aussitôt et tous
les regards se portèrent dans la direc-
tion indiquée.

Le navire signalé par la vigie émer-
geait comme un point noir dans les
brumes lumineuses aux extrêmes con-
fins de l'horizon. A ce moment précis
un petit nuage blanc couronna le
point noir, et, une seconde après, la
brise de mer apportait jusqu'à la *Do-
rade* le bruit d'une détonation loin-
taine.

Le capitaine était prestement mon-
té sur la dunette d'où, à l'aide de la
jumelle marine dont il ne se séparait
jamais, il examina le bâtiment qui
s'avancait à toute vapeur vers la baie
et grossissait à vue d'oeil.

— Pavillon français ! dit-il ; et il
commanda : Hissez le pavillon de
poupe, et appuyez-le d'un coup de ca-
non !

VIII

L'officier de quart avait précisé
l'ordre, qui fut aussitôt exécuté. Le
pavillon monta majestueusement et
déroula dans le ciel pur les couleurs
de la France.

En même temps la *Dorade* trem-
blait dans sa membrure comme un fié-
vreux de la campagne de Rome. Une
des caronades de l'avant venait d'ap-
puyer le pavillon.

A ces deux détonations se suivant
de si près en succéda une troisième.
Elle partait de l'*Eclair* qui, de même
que la frégate hissait à son mât le
pavillon national.

Officiers, matelots, soldats de ma-
rine et transportés, tout le monde
était monté sur le pont et suivait du
regard le navire dont on commençait
à distinguer la forme et la grandeur.

— C'est un brick — dit le capitaine —
et ce n'est point à nous qu'il en
veut, mais à l'*Eclair*. Il me paraît un
marcheur de premier ordre. Peut-être
se chargera-t-il de porter une dépêche
à Saint Domingue. Lieutenant Ger-
faut, le canot major à la mer. Nous
allons à l'avis.

Sur les navires de l'Etat, la façon
rapide dont les ordres s'accomplis-
sent tient du prodige.

Un coup de sifflet strident donna
le signal.

Dix hommes bondirent sur les
bancs du canot major ; dix autres
s'élancèrent aux palans ; l'embarca-
tion descendit, toucha la mer et vint
s'amarrer à tribord. Cinq minutes
après, le canot filait comme une
mouette sous l'effort de vingt bras
vigoureux.

Le brick venait de stopper à vingt
brasses de l'avis. Une embarcation
vivement mise à flot conduisit un of-
ficier vers l'*Eclair*, dont l'état-major
attendait avec une curiosité fébrile ce
messager inattendu.

Jean Renaud, pendant une minute, avait suivi des yeux la manoeuvre du brick, mais comme il n'attachait aucune importance à cette arrivée et que son esprit était ailleurs il quitta le pont, descendit à la bibliothèque et s'assit devant la table chargée de papiers.

— Ce soir ! murmura-t-il de nouveau. C'est pour ce soir ! le capitaine est pressé de partir. Rien ne le retardera. La *Dorade* et mes compagnons prendront la route de Cayenne. Je prendrai, moi, le chemin de la liberté. Arriverai-je ? J'ai contre moi plus d'une chance, mais que m'importe ? *Le tout pour le tout !* C'est ma devise, et mieux vaut la mort que Cayenne !

Puis il secoua la tête, sans doute afin de chasser les idées sombres qui venaient l'assaillir, et il se mit à la besogne.

Ce qui se passait en ce moment sur l'avis *l'Eclair* était d'une importance capitale pour l'un des principaux personnages de notre récit, nous le saurons bientôt, mais il nous faut d'abord retourner à l'habitation où les travaux du matin suivaient leur cours habituel.

Le commandeur Mercuzza, debout dès la pointe du jour, avait déjà visité les ateliers, s'assurant que chacun se trouvait à son poste. Cet homme faisait consciencieusement son service, non par intérêt pour le maître qu'il détestait, mais dans l'espérance de prendre en défaut quelque esclave et d'obtenir qu'une sévère punition fût infligée au délinquant. Le senior commandeur aimait le mal pour le mal. Les coups de fouet appliqués sur les épaules d'un nègre lui causaient un plaisir extrême. Les grincements de dents provoqués par lui l'enchantaient, et le bruit des sanglots produisait à ses oreilles l'effet d'une musique délicieuse.

Comme il se rendait à une sucrerie située à une demi lieue de l'habitation principale il vit de loin un cavalier, monté sur un assez beau cheval d'origine andalouse et se dirigeant de son côté. Un sourire d'une expression singulière entr'ouvrit les lèvres minces de Mercuzza.

Le cavalier maintenait sa monture au petit pas et, tout en fumant un cigare de la Havane, il regardait les terres admirablement cultivées dont la valeur augmentait chaque jour, et qui toutes, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, appartenaient à Richard Bernier.

Cet homme portait le costume de toile habituel dans les colonies tropicales, mais il le portait avec une certaine recherche et non sans quelque prétention à l'élégance. Son visage anguleux et cuivré offrait le type espagnol et n'avait rien de remarquable ni en beau, ni en laid. Sa physiologie cependant n'était point insignifiante. Elle exprimait la morgue, l'astuce et la cupidité.

Lorsque les deux personnages ne furent plus qu'à cinq pas l'un de l'autre, Mercuzza ôta son large chapeau de paille, s'inclina profondément devant le cavalier, et dit :

— Salut au senior Reymundez, syndic des noirs.

Le nouveau venu répliqua, mais sans se découvrir, et avec un léger signe de la main :

— Senior Mercuzza, je vous salue le bonjour. Vous voilà dans l'exer-

cice de vos fonctions et toujours le fouet à la main. C'est bien cela ! C'est bien !

— Le fouet à la main, répliqua le commandeur avec amertume. Autant vaudrait tenir une tige de mimosa ! Ah ! la main est solide, et le manche aussi, mais la volonté du maître en immobilise les lanières !

— Toujours faible, donc, le senior Richard Bernier ?

— Toujours, et plus que jamais.

— Alors, je n'aurai aucune plainte à recevoir à l'habitation ?

— Aucune... — répondit Mercuzza en haussant les épaules. Ici on traite les paresseux et les insoumis avec de la racine de guimauve et des rations de tafila !

Le syndic des noirs haussa les épaules à son tour.

— Mauvais principes, senior Mercuzza ! dit-il, — déplorables principes !

— Oui, certes, et qui tôt ou tard amèneront un tel amollissement dans les moeurs des esclaves que la colonie manquera de bras pour le travail.

— Sans compter — poursuivit le syndic — que cela nous enlève de bien beaux bénéfices !

— Hélas ! murmura le commandeur, puis il ajouta : Irez-vous quand même à l'habitation ?

— C'est mon projet ; y trouverai-je le maître ?

— Oui, en compagnie de ses trois filles auxquelles il me faut obéir, et qui ne sont, après tout, que des esclaves ! Mon sang d'Espagnol et d'hidalgo bout dans mes veines à cette pensée !

— Esclaves, dites-vous ? répéta le syndic des noirs. En êtes-vous bien sûr ?

— Oui, pardieu ! j'en suis sûr !

— Le senior Bernier ne peut ignorer cependant que ses filles, nées d'une esclave, sont esclaves elles-mêmes. Comment ne les a-t-il point affranchies ?

— Il a jugé sans doute que c'était inutile, n'ayant pas l'intention d'en faire des coupeuses de cannes à sucre, des vanneuses de cacao ou des cigarières.

— Certes, répliqua le syndic, tout est bien ainsi pour le moment, mais il y a l'avenir...

— L'avenir est long ! M. Bernier est vigoureux comme un jeune homme. Il vivra cent ans, et ça lui donnera le temps de mettre ses affaires en ordre.

— Bah ! fit le syndic des noirs avec philosophie — la vigueur physique ne signifie rien. On ne sait ni qui vit ni qui meurt.

Puis, sans transition, il demanda : — Le commandeur cyclone a-t-il produit ici beaucoup de dégâts ?

— Non, très peu. Quelques caféières ont souffert, mais d'une façon très insignifiante.

— Comment est-ce possible ?

— Nous sommes protégés par les mornes de l'Est.

— Ce senior Richard Bernier a véritablement un insolent bonheur. Sa fortune est colossale.

— Je l'évalue à trente millions, dit le commandeur.

— Et moi à un chiffre beaucoup plus élevé. Et ce millionnaire, ce Crésus, permet tout à ses nègres et les sèvre de coups de fouet, ce qui m'empêche de dresser des procès-verbaux et m'enlève le plus clair des



Qui veut du linge plus blanc ... sans dur labeur ?

RINSO rend le linge blanc comme neige, sûrement, aisément, sans frottage ni bouillage.

Tasse pour tasse, Rinso produit le double du savonnage des savons légers et inconsistants, même dans l'eau la plus dure. Point besoin de savon en pain ou en flocons. Inutile d'adoucir l'eau.

Essayez Rinso pour la vaisselle, il est merveilleux. Achetez le GROS paquet.

UN PRODUIT DE LEVER BROTHERS LIMITED



Des millions emploient Rinso en cuve, laveuse et plat à vaisselle

BUVEZ

LA BIÈRE

Dow

OLD STOCK

PRIME PAR LA FORCE ET PAR LA QUALITÉ

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville et Province

Sauvez cette blouse!

elle peut encore
faire une autre saison



RARES sont les femmes qui, de nos jours, peuvent se payer le luxe de renoncer à une blouse ou à une robe simplement parce que la couleur en est défraîchie. Des milliers de femmes averties font durer leurs vieilles choses — grâce aux Teintures Diamond! Elles sauront vous dire qu'elles n'ont jamais eu d'aussi jolies toilettes. Les Teintures Diamond donnent une couleur d'une richesse qu'on n'attend que de tissus neufs. C'est que les Teintures Diamond contiennent une plus grande proportion de colorant de la meilleure aniline. Ces teintures donnent une couleur unie et sans la moindre imperfection. Une couleur absolument nouvelle! Pour couleurs sombres durables, en faisant bouillir, n'utilisez que les Teintures Diamond. Pour nuances légères, sans faire bouillir, utilisez les nouvelles Teintes Diamond. Dans toutes les pharmacies. 15c.

Teintures Diamond

FABRIQUEES AU CANADA
Meilleures — plus riches en anilines pures



"Veux-tu lire un beau roman d'amour?... Eh bien! ma chère, procure-toi au plus vite LA REVUE POPULAIRE d'avril. Tu ne le regretteras certainement pas!..."

La Revue Populaire

D'AVRIL

reproduit un
Roman d'amour complet
absolument merveilleux!

Le Collier Brisé

Par Concordia MERREL

COUPON D'ABONNEMENT
LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

POIRIER, BESSETTE CIE, Ltée., Prop.
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

profits de ma charge! C'est positivement odieux!

— Que voulez-vous? il fait de la philanthropie! s'écria Mercuzza d'un ton moqueur.

— Je vais voir cela, et lui parler sérieusement, car il est impossible que les choses continuent à se passer ainsi.

— Vous n'obtiendrez rien.

— Qui sait? Au revoir, señor commandeur.

— Señor syndic, au revoir. Tâchez de réussir... mon bras s'engourdit dans l'inaction.

Tout en prononçant ces derniers mots Mercuzza fit siffler son fouet dont la dure lanière coupa net une branche d'arbuste grosse comme un tuyau de pipe.

— Bah! le poignet est encore solide! répliqua le syndic en riant.

Puis les deux hommes se saluèrent et se remirent en route dans des directions différentes, l'un poussant vers l'habitation et l'autre gagnant la campagne.

Dans les colonies espagnoles où l'esclavage existait encore, le personnage officiel appelé *Syndic des Noirs* jouissait d'une incontestable importance. C'était une sorte de juge de paix chargé de recevoir les plaintes des esclaves qui avaient été punis ou fouettés par ordre de leurs maîtres, et qui trouvaient les coups trop nombreux ou le châtement hors de proportion avec la faute.

Le syndic statuait sur la plainte, conciliait les choses s'il le jugeait convenable, ou condamnait à une amende plus ou moins forte le maître dont les sévérités lui semblaient excessives. Ces fonctions avaient été instituées dans le but de donner un semblant de satisfaction aux esclaves qui, voyant de tous côtés leurs frères redevenus libres, menaçaient de ruiner les colonies espagnoles en se révoltant ou en s'évadant.

Somme toute le résultat pouvait être bon en coupant court à d'effroyables injustices, à de hideuses cruautés, mais les syndics des noirs, choisis parmi des gens d'une moralité plus que douteuse, ne voyaient généralement dans leur charge qu'un moyen de s'enrichir. Moyennant la remise d'un pot de vin, dont le chiffre variait selon les circonstances, ils se rangeaient du côté du maître contre l'esclave, si bien fondée que fût d'ailleurs la plainte de ce dernier.

On comprend que le syndic des noirs de Guayanilla se déclarât lésé dans ses intérêts par la mansuétude de Richard Bernier, qui n'admettait point sur ses domaines l'usage du fouet comme moyen de répression. Une telle conduite semblait au fonctionnaire indécise et inacceptable.

Le planteur se trouvait avec ses filles dans son cabinet de travail, et s'apprêtait à sortir pour son inspection du matin quand on vint lui annoncer que le syndic mettait pied à terre.

— Cet homme, ici! s'écria M. Bernier. Que peut-il me vouloir?

— Sans doute, murmura Carmen, un esclave aura porté plainte contre vous.

— C'est invraisemblable! répondit Cora. Traités comme ils le sont à l'habitation, de quoi les nègres se plaindraient-ils?

— Tout est possible, reprit le planteur. Peut-être Mercuzza a-t-il trouvé

bon de commettre quelque iniquité que nous ignorons.

— Peut-être, en effet.

— Dans une minute, d'ailleurs, nous saurons à quoi nous en tenir. Robinson, fais entrer le syndic des noirs.

— Oui, maître.

Un instant après Robinson introduisit le personnage que nous connaissons, et qui s'inclina devant le planteur et les jeunes filles, avec une humilité de commande et une déférence hypocrite.

IX

Richard Bernier rendit froidement son salut au nouveau venu et fit signe à Robinson de lui avancer un siège. Le syndic des noirs s'assit, un peu embarrassé malgré son impudence ordinaire, et attendit une question.

— Monsieur, lui demanda le maître du logis, à quel motif dois-je attribuer l'honneur tout à fait inespéré de votre visite?

— Je vous suis envoyé par le gouverneur de l'île, señor, et ma mission est assez délicate... — répondit le syndic.

— Quelque nègre a-t-il porté plainte contre mon père? s'écria Cora.

— Non, mademoiselle, M. Bernier fait profession d'une trop grande indulgence pour que jamais une plainte s'élève contre lui. C'est un autre sujet qui m'amène.

— Expliquez-vous, monsieur, reprit le planteur, et veuillez aller droit au but. Je me disposais à sortir et suis un peu pressé.

Le syndic s'inclina.

— Je n'aurai garde d'abuser de vos moments, répliqua-t-il, et je vous promets d'être bref. Tout le monde sait avec quelle bienveillance vous traitez les employés de votre habitation, et personne n'ignore que votre mansuétude à l'égard de vos esclaves est sans bornes. On vous cite comme un philanthrope mettant généreusement en pratique les plus belles théories humanitaires. L'administration de vos domaines est irréprochable, et M. le gouverneur se plaît à reconnaître que vous augmentez dans de sérieuses proportions les richesses de notre île...

Le syndic s'interrompit.

— Eh! bien, monsieur? fit Richard Bernier, que ces coups d'encensoir en pleine figure mettaient à la gêne.

— Eh! bien, señor, toute médaille a son revers.

— Voyons le revers de celle-ci.

— J'y arrive: Si vous étiez le seul grand propriétaire de la colonie, les observations que je vais avoir l'honneur de mettre sous vos yeux n'auraient pas lieu de se produire et je ne me permettrais point de les formuler, mais l'île de Porto-Rico possède cent planteurs qui ont ldes esclaves, et de très nombreux, puisqu'ils atteignent le chiffre de soixante-dix mille.

— Je sais cela, monsieur, mais je ne suppose pas que vous soyez venu me parler de mes confrères.

— C'est ce qui vous trompe, monsieur, reprit vivement le syndic des noirs. Ces planteurs, beaucoup moins débonnaires que vous pour leurs nègres, prétendent, et non sans raison, que l'excès de votre bonté cause un notable préjudice à leurs intérêts.

Richard Bernier haussa les épaules, en disant:

— C'est absurde!

— C'est inouï! appuya Cora. En quoi, s'il vous plaît, la manière d'agir de mon père peut-elle nuire aux intérêts des planteurs? En quoi sa conduite les regarde-t-elle?

— L'exemple est pernicieux, señorita. Les nègres des autres habitations savent que l'honorable señor Bernier est un père pour ses esclaves, qu'il leur épargne les longues fatigues et les travaux trop durs, qu'il les fait soigner au moindre malaise par un médecin spécial, qu'une infirmerie modèle les reçoit si ce malaise prend quelque gravité, qu'il les garde inactifs quand ils sont devenus incapables de rendre des services, et qu'il va même jusqu'à leur donner en toute propriété un morceau de terre et une case pour y finir leurs jours.

Cora se leva brusquement.

— C'est de l'humanité, cela, monsieur! s'écria-t-elle. Mon père assure la paix et l'aisance à la vieillesse de bons serviteurs. N'est-ce pas naturel et juste, et qui donc oserait l'en blâmer?

— Personne assurément, señorita... personne, en théorie. Mais la réalité s'impose. Les esclaves moins bien traités, moins favorisés par leurs maîtres, murmurent, se plaignent, se révoltent, et n'ont plus qu'une idée, celle de fuir, pour se réfugier dans les colonies libres de la France et de l'Angleterre.

— En vérité! fit la jeune fille avec un sourire dédaigneux.

— En vérité, oui, señorita.

— Eh bien, monsieur, poursuivit Cora, il me semble que le remède est à côté du mal.

— Comment cela?

— Oh! c'est bien simple! Que les planteurs imitent mon père, et leurs esclaves imiteront les nôtres! ils aimeront le maître au lieu de le haïr! ils s'attacheront à la plantation au lieu de chercher à fuir! ils seront dociles et bons travailleurs, sachant qu'une petite part du fruit de leur travail doit leur revenir un jour! Qui ne comprendrait cela et quel homme est-ce donc que le gouverneur de Porto-Rico, s'il vous a donné l'ordre de venir engager mon père à faire mourir ses esclaves sous le fouet et sous le bâton!

Le syndic des noirs attacha sur son interlocutrice un regard d'une expression indéfinissable, puis il se contraignit à sourire et répliqua:

— Le señor gouverneur serait bien douloureusement surpris, je vous l'affirme, de voir ainsi interpréter sa pensée! Il est ennemi de toute injustice, et jamais homme ne fut moins cruel. Il souhaiterait seulement — et cela dans l'intérêt général — que le señor Richard Bernier fut plus sévère avec ses nègres.

— Eh! répliqua violemment Cora, la sévérité, lorsqu'elle est inutile, change de nom et s'appelle cruauté, Monsieur!

(A suivre)

Les noms propres des personnages de nos feuilletons, nouvelles, contes et histoires sont fictifs et imaginaires. Si une personne retrouve son propre nom dans ces œuvres d'imagination c'est pure coïncidence.

L'Enfant du Fantôme

Par Jacques BRIENNE

No 18

(Suite)

XIV

HERSART DE MONTLEHON

Elle avait aimé Claude le marin, Claude l'humble pêcheur.

Elle avait aimé un garçon, sans nom et sans fortune.

Et, joie dont elle appréciait mieux à cette heure, tout le prix, elle avait été aimée par lui, passionnément, exclusivement.

Elle avait possédé sans partager son cœur et ses pensées.

Mais ce garçon, ce Claude, n'existait plus.

Elle trouverait, demain, à sa place un comte de Montléhon.

Pensez donc, un comte de Montléhon!

Ah! elle oserait à peine lui parler maintenant.

Pauvre Anne-Marie!

Et le plus malheureux c'est qu'elle éprouvait des remords.

— Je devrais me réjouir de son bonheur, songeait la pauvre, et je pleure, et je me lamente; je ne pense qu'à moi! C'est indigne, c'est affreux!

La soirée s'acheva péniblement chez les Kerthomaz.

Claude, tout entier aux caresses de sa mère, ne revint pas.

Pouvait-il la quitter en ce moment?

Ils avaient tant de choses à se dire.

Il y avait si longtemps que Valentine attendait cette heure bénie!

Silvère et Anne-Marie le comprenaient bien, mais ils n'en souffraient pas moins.

Quand l'heure de se recoucher fut venue et qu'il se vit seul, dans cette chambre que Claude avait toujours partagée avec lui, Silvère à son tour pleura.

Et si quelqu'un avait écouté, il aurait entendu ses lèvres murmurer :

— L'ingrat! moi qui l'ai tant aimé! moi qui aurais donné mon sang pour lui!

A ces reproches se mêlaient d'amers regrets et des lamentations sans fin sur sa propre destinée.

Geneviève avait dû lui raconter l'histoire de la femme à qui Hésius avait remis le jeune Montléhon, et qui avait livré les deux enfants à l'Assistance publique en les déclarant jumeaux.

— Mais cette femme, c'est ma mère, s'était écrié Silvère.

— Oui, c'est ta mère, mon enfant!

— Et qu'est-elle devenue?

Geneviève n'eut pas la force de répondre, de proférer l'affreux mensonge.

Ce fut Yann qui déclara, croyant lui-même au mensonge que Geneviève lui avait rapporté :

— Elle est morte depuis longtemps.

— Ah! elle est morte! fit Silvère en portant une main à son cœur.

— Oui, mon pauvre enfant.

— Comment le savez-vous?

— Ce sont les Malestroix qui l'ont appris récemment.

Peu à peu, Silvère oublia Claude pour ne penser qu'à sa mère, à cette mère que la misère avait obligée à abandonner son enfant.

Il s'attendrit sur sa destinée.

Il pleura sur elle.

— Ma mère! ma mère! pleurerait-il dans la nuit.

Un désir ardent de connaître cette mère, d'avoir tout au moins quelques détails sur sa vie et sur sa mort s'empara de lui.

Et dès le matin il voulut interroger à ce sujet madame Malestroix qui, d'après Yann, avait fait une enquête sur elle.

Il se rendit donc sans tarder chez le peintre.

Il n'était pas fâché aussi de voir Claude, cet ingrat qui oubliait si vite son frère de misère.

Mais quand il arriva Claude était déjà parti.

Il s'était rendu au château pour avoir, avec le marquis, l'entrevue que nos lecteurs connaissent déjà.

Valentine accueillit Silvère avec une bonté, une bienveillance et une effusion qui auraient ravi le jeune homme s'il avait eu l'esprit plus libre.

Mais il était trop préoccupé pour s'apercevoir de quoi que ce soit.

— Où est Claude? demanda-t-il brusquement.

— Il est au château. Mais il ne tardera pas à revenir. Et dès son retour il ira vous prendre, vous, Anne-Marie, Yann et Geneviève, pour vous amener ici. Nous déjeunerons en famille.

— Car, ai-je besoin de vous le dire, mon enfant? vous restez le frère de Claude comme par le passé. Claude l'a déclaré formellement hier.

— Ah! il l'a dit?

— Oui, et moi je ne veux pas faire de différence entre vous. Comprenez-vous, mon enfant?

Silvère comprit que la créole faisait allusion à ses intentions généreuses qui devaient lui permettre d'épouser Suzanne.

Mais en ce moment un autre sentiment l'absorbait.

Il se contenta de répondre :

— On verra.

Puis aussitôt il aborda la question qui le torturait :

— Vous avez dit à Geneviève Kerthomaz que vous aviez fait une enquête et que vous aviez appris que la femme qui nous abandonna était morte.

— Oui, elle est morte.

— Il y a longtemps?

— Très longtemps.

— Et où est-elle morte?

Valentine hésita à répondre.

Elle pressentait qu'elle allait s'engager dans une voie dangereuse, et que, d'un mensonge à l'autre, elle finirait par se couper et par laisser deviner qu'elle mentait.

Silvère se trompa sur le motif de cette hésitation.

— Cette femme, c'était ma mère, insista-t-il avec un accent douloureux. Vous comprenez donc quels motifs puissants m'incitent à me renseigner. Je tiens à vérifier moi-même vos renseignements, car si vous vous étiez trompée, par hasard, si ma mère vivait!

Un éclair passa dans les yeux du jeune homme.

— Elle est morte, je vous le jure! affirma un peu trop catégoriquement Valentine.

— Comment l'avez-vous appris?

— On nous l'a dit.

— Qui, on?

La créole hésita encore.

Et, si troublé qu'il fût lui-même, Silvère ne put s'empêcher de remplacer le trouble de Valentine. Immédiatement il eut un soupçon.

Il s'écria :

— Je le vois! je le sens!...

— Vous ne voulez pas me dire la vérité!

— Pourquoi ne vous dirai-je pas la vérité? protesta la mère de Claude.

Mais la protestation fut molle et d'un accent si peu convaincant, que Silvère n'eut plus aucun doute.

Valentine mentait.

Et Geneviève aussi avait menti, en rapportant cette histoire, qu'elle savait fautive.

Il eut immédiatement l'intuition que sa mère vivait.

Il en eut bientôt la certitude.

Mais puisque sa mère vivait, pourquoi la disait-on morte?

— Oh, je vous en supplé, madame! vous qui venez d'éprouver le grand bonheur de retrouver votre fils, soyez bonne pour l'enfant qui



"Embrassez-moi, mon enfant, et soyez le bienvenu".

MATURITE-MATERNITE AGE MOYEN

Une femme a besoin, à ces trois époques critiques, d'un remède sur lequel elle peut compter. C'est pourquoi il y en a tant qui prennent le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. 98 sur 100 disent: "Il m'a soulagée". Il vous soulagera aussi.

Le COMPOSE VEGETAL de LYDIA E. PINKHAM

"IL N'EST POINT DE
BONHEUR SANS NUAGE"

... mais le
Gin de
Kuyper
fait briller
le soleil à
travers les
nuages.



"CETTE
REELLE
SAVEUR
DE HOL-
LANDE"

1⁰⁰ la bouteille de 10 onces

2⁵⁰ la bouteille de 26 onces

3⁵⁰ la bouteille de 40 onces

GIN DEPUIS PLUS DE 100 ANS
EN VENTE AU CANADA
de KUYPER

Distillé et embouteillé au Canada sous la
surveillance directe de

JOHN de KUYPER & SON, DISTILLATEURS
Rotterdam, Hollande.—Maison fondée en 1635.

Mal de barbe et Porrigo trouvent dans
le Liniment Egyptien Douglas un soula-
gement rapide et sûr. Ce liniment est
susceptible de soulager les cas les plus
enracinés.

PAULINE, vous pouvez aviver votre
teint, stimuler votre appétit, vous sou-
lager de vos faiblesses, étourdisse-
ments, fatigue au moindre effort,
maux de reins, périodes douloureuses
ou irrégulières ou tout autre trouble
interne spécial à la femme en prenant
les **PILULES ROUGES**, le remède par
excellence des femmes depuis 40 ans.

LE BAUME PERSAN. — L'article de
toilette le plus attrayant. Odorant et
rafraichissant comme une douce brise
d'été. D'emploi agréable. Crée des teints
d'une grâce insurpassable. Rend la peau
douce comme du velours. Adoucit et
chasse toutes les irritations causées par
la température. Adoucit et blanchit les
mains. Toutes les femmes soucieuses de
leur charme et de leur distinction em-
ploient cet article de toilette pour leurs
mains et leur figure.

voudrait retrouver sa mère ! Dites-
moi toute la vérité.

Valentine fut profondément re-
muée par l'accent douloureux du
jeune homme.

Depuis un instant d'ailleurs elle se
demandait si Geneviève réussirait à
se sauver dans ce dédale de menson-
ges où elle voulait obstinément s'en-
fermer.

Que répondre à Silvere ?

Que lui dire lorsqu'il demanderait
le nom de sa mère, la date, le lieu,
les circonstances de sa mort ?

Comment lui ferait-on croire qu'on
ignorait tout ce qui le concernait,
alors qu'on était si bien au courant
de tout ce qui concernait Claude ?

Comment lui ferait-on croire qu'on
ne savait qu'une chose sur sa mère :
c'est qu'elle était morte ?

En une seconde elle comprit l'im-
possibilité absolue de ce système et
son absurdité. La nécessité de tout
dire lui apparut.

Quel mal y avait-il d'ailleurs à ra-
conter la vérité à Silvere ?

Son affection, son amour pour Ge-
neviève n'en seraient en rien dimi-
nués, bien au contraire.

Et ce n'est certes pas lui qui trahi-
rait le secret du passé.

En moins de temps qu'il n'en faut
pour l'écrire, les avantages et les in-
convénients de cette révélation lui
apparurent clairement, et elle se dé-
cida à tout dire.

— Vous l'avez deviné, mon enfant,
commença-t-elle, nous vous avons ca-
ché jusqu'ici la vérité.

— Pourquoi ?

— Parce que cette vérité comporte
quelques côtés pénibles non pour
vous, non pour votre mère, qui fut
une victime de la destinée, mais pour
d'autres personnes que vous aimez
aussi.

"Mais vous êtes, je le sais, un gar-
çon sérieux, que la vie a formé à sa
rude école.

"Vous saurez comprendre, vous
sauriez vous taire.

— Oh ! oui, madame...

— J'ai confiance en vous, et je crois
que je puis prendre sur moi de vous
confier un redoutable secret.

— Oh ! parlez, madame ! Comme
vous le dites, je saurai taire ce qu'il
faudra taire, je saurai comprendre à
demi-mot, et, s'il le faut, je saurai
me contenter de pleurer.

— Non, mon enfant, il ne faudra
pas pleurer. Il faudra vous réjouir,
au contraire, car c'est une grande
joie que je vais vous donner.

— Je vous écoute, madame, et je
vous remercie à l'avance de votre
bonté.

— Il y a plus de vingt ans, com-
mença Valentine, vivaient seules, au
village de Montléhon, deux femmes,
la mère, déjà vieille et impotente, la
fille, jeune et belle comme un jour de
printemps.

"La misère les guettait. Le père
était mort en laissant des dettes.

"Mais la jeune fille était fiancée à
un marin qui achevait au loin son
service militaire, et dont elle atten-
dait impatiemment le retour.

"C'était un fier et beau garçon, ar-
dent et généreux, bon comme le pain,
le plus souvent doux comme agneau,
quelquefois cependant violent, et em-
porté vis à vis des gens qu'il n'ai-
mait pas.

Valentine raconta l'histoire si triste

et si douloureuse de mère Le Quel-
lec, de Geneviève, de Pierre Guidel
et de Yann.

Elle ne les nomma pas.

Ce n'était pas nécessaire.

Elle disait: "la mère", "la fille",
"le fiancé", "le pêcheur".

Et cela suffisait.

Elle dit avec des mots touchants la
scène si pathétique du retour du pros-
crit. Sa rencontre avec Geneviève
dans la chaumière abandonnée. Le
mal auquel était sujette la jeune fille,
et qui la laissa sans défense en pré-
sence du fiancé qu'elle aimait et qui
pour la revoir avait bravé la mort.

Elle dit le réveil, le lendemain, dans
la solitude de la chaumière, le pros-
crit ayant dû partir avant l'aube.

Elle dit l'incertitude de la jeune
femme, qui se demandait si elle n'a-
vait pas été victime d'un songe, d'un
terrible cauchemar, jusqu'au jour où
elle sentit vivre en elle l'enfant, gage
d'amour et de peine, source durable
de chagrins et d'espoirs.

Le jeune homme regardait Valen-
tine. Il écoutait en silence, contenant
avec effort l'émotion de son cœur.

Mais peu à peu ses yeux vacillè-
rent, se brouillèrent de larmes, et les
sanglots éclatèrent enfin quand il com-
prit qu'il était lui-même cet enfant,
quand il connut les conseils de mère
Le Quellec, la vieille grand-mère que
les récits de Yann lui avaient appris
à vénérer.

— C'est assez, dit-il, lorsque Va-
lentine raconta les détails de l'aban-
don, les mnaces d'Hésius, le martyre
de la mère.

Mais il reprit bientôt:

— Plutôt, non, continuez, madame,
pour que je sache mieux tout ce que
je dois à ma mère, toute la tendresse
dont je devrai payer à l'avenir, les
maux qu'elle a soufferts pour moi.

La créole acheva son récit.

— Et maintenant, conclut-elle, vous
savez tout, mon enfant.

"Vous avez deviné, sans que j'aie
prononcé son nom, qui est votre mère.

"Vous savez quel est l'homme, bon
entre tous, victime d'un outrage in-
volontaire, dont le repos, la tran-
quillité dépendaient de notre discrétion.

"Imitez notre silence et faites à l'a-
venir comme si vous ne saviez rien.

— Vous pouvez compter sur moi.

"Je saurai dompter l'émotion de mon
cœur.

"Je saurai cacher, s'il le faut, la
vivacité de mon affection pour ma
mère !

"Quant à vous, madame, je ne sais
comment vous remercier.

— Embrassez-moi, mon enfant, et
sachez que je vous aime tendrement.

"Longtemps j'ai cru que vous étiez
mon fils.

"Maintenant, vous restez le frère
de Claude. Vous serez mon second
enfant.

— Et moi je vous chérirai avec
tout le respect dont je suis capable.
Je m'efforcerai d'être digne de votre
estime et votre affection.

Silvere quitta Valentine.

Mais il était trop ému, et il ne se
sentait pas encore assez maître de
lui pour oser rentrer, pour oser af-
ronter le regard de Geneviève, après
ce qu'il venait d'apprendre.

Il se dirigea donc vers la campa-
gne, désirant réfléchir dans la solitu-
de à tout ce que Valentine lui avait
appris.

Il marcha longtemps, et peu à peu,
l'inquiétude et l'émotion qu'avaient sou-
levés les paroles de la créole se dissi-
pèrent pour faire place à une joie
sans mélange.

Il n'en voulait plus à Claude, il ne
le traitait plus d'ingrat.

Il conservait pour lui les sentiments
qu'il avait toujours eus.

Claude épouserait Anne-Marie, et
ce mariage créerait entre eux un lien
véritable qui remplacerait le lien
factice qui venait de se rompre.

Anne-Marie ! la chère enfant !

Avec quel attendrissement il pensait
à elle !

— Ma sœur ! disait-il, en trouvant
à ce mot une douceur inconcevable.

Puis il pensa à son père, le pros-
crit, qui était mort, sans doute, déjà
depuis bien longtemps.

Il se le représentait tel qu'il avait
dû être.

Marin insoucieux, brave, loyal,
mais prompt à la colère, qui dans un
moment d'égarement avait commis un
crime irréparable.

— J'irai demain à Montléhon, se
dit-il, visiter le porche de l'église où
se trouve la plaque qui rappelle son
souvenir.

Il marcha plus d'une heure.

Il était déjà loin de Saint-Gildas,
lorsque le son d'une cloche, apporté
jusqu'à lui par le vent du rivage, le
fit songer au foyer où sa mère, — sa
mère ! l'attendait.

Il rebroussa chemin pour rentrer.

Et dès lors, ce fut l'image de Ge-
neviève, l'image de sa mère, qui l'ac-
compagna le long du sentier.

Il la vit jeune et fière, telle que
Valentine l'avait dépeinte à ses yeux
éblouis, se dévouant pour sauver
mère Le Quellec.

Il la vit, telle qu'elle lui était appa-
rue, le jour où elle était venue les
chercher à Vannes, chez l'abbé Gloa-
nec.

Il la vit dans mille circonstances de
son adolescence où elle s'était mon-
trée si bonne, si affectueuse, si dé-
vouée !

— Ah, mère chérie, murmurait-il,
ce que je vais t'aimer maintenant
pour te payer de tes peines !

Et lorsqu'il rentra à la maison, et
qu'il l'aperçut, lorsqu'il vit qu'elle
était seule en train de vaquer aux
soins du ménage, il se jeta dans ses
bras.

Il l'embrassa follement.

— Mère, mère, je t'aime ! dit-il
tout bas, mais avec un accent où vi-
braient toute l'intensité de sa tendresse !

La pauvre femme crut défaillir.

Elle s'abandonna dans les bras de
l'enfant qui la serrait à l'étouffer.

Et ses lèvres exhalèrent enfin, tout
doucement, si doucement que person-
ne, sauf Silvere, n'aurait pu l'enten-
dre, les paroles si longtemps conte-
nues :

— Mon fils ! mon fils !

Elle venait de comprendre qu'il
savait tout.

Elle ne se demandait pas comment
il savait.

Mais de penser qu'enfin le voile
était déchiré, elle se sentait inondée
d'une joie divine, récompense long-
temps attendue, toujours désirée, et
enfin accordée à sa vaillance et à ses
efforts dans la voie douloureuse que
la destinée lui avait réservée !

(Fin au prochain No)



"Dites-moi qui vous a ligoté de la sorte".

L'Homme du Coffre

par Nigel WORTH

No 3

(Suite)

V

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

L'action se passe en Angleterre.

Au cours d'une promenade de pêche, un nommé Quin est appelé par M. Metters, qui a assommé puis enfermé dans un grand coffre un cambrioleur qui s'était introduit dans sa maison. Mais au moment où Quin allait ligoter l'individu, celui-ci, qui simulait l'évanouissement, s'enfuit et rejoint des complices qui l'attendaient.

Grâce aux papiers trouvés dans le paletot de l'inconnu, Metters apprend que l'homme du coffre appartient au groupe de contrebandiers qu'il recherche. En effet, Metters est un policier secret. Il confie à Quin la mission d'aller à Guernesey où se cache Lecatteau, l'homme du coffre. Quin prend le nom de Lambert.

Quin alias Lambert constate que Lecatteau travaille sous les ordres d'un hôtelier nommé Chabelle. Mais le propriétaire du "Chat Noir" découvre l'identité du détective amateur. Et Lambert n'a que le temps de fuir.

A L'HOTEL DU "CHAT NOIR"

Ce détail ne me gênait guère, ne possédant moi-même que cinq pieds onze pouces dans mes chaussettes. Je constatai avec surprise que les cloisons, au lieu d'être en briques, étaient en vieux chêne solide. J'en demandai la raison à Pierre. Il me répondit que la maison de construction ancienne, n'avait eu d'abord qu'un étage, et que, quand on la suréleva, on jugea prudent de ne pas faire l'étage supérieur trop lourd et de ne donner qu'un demi-pouce d'épaisseur aux cloisons. J'insinuai que la maison devait craquer par les nuits de tempête.

Pierre ne me démentit pas.

Une fois seul, je fis un brin de toilette et rangeai mes quelques effets dans la commode et le placard. Je les disposai de manière à juger d'un coup d'oeil si on y avait fouillé. M. Chabelle me semblait être un brave homme; je ne voulais toutefois lui accorder ma confiance qu'en connaissance de cause.

Un coup discret frappé à la porte interrompit mes

réflexions, et quand j'eus dit: "Entrez", un frais et gentil minois fit son apparition.

— Qui êtes-vous? demandai-je.

— C'est moi, Marie, la nièce de M. Chabelle. Il ne vous manque rien?

Pas précisément... Ah! si... et je m'informai de l'heure des repas. Déjeuner à midi; dîner à sept heures, me dit la jeune fille. Me porterait-elle mon petit déjeuner dans ma chambre, comme aux autres messieurs?

Oui, cette idée me parut excellente.

Marie jasant volontiers. Je fus bientôt renseigné sur plusieurs points. Pierre et elle faisaient les chambres. Madame Pichon était la cuisinière, une veuve dont le mari était mort en mer voilà six ans. M. Chabelle était célibataire. Elle apprit avec plaisir que moi aussi j'étais garçon; les hommes mariés avaient plus d'ordre, elle préférait cependant les clients célibataires. Son oncle était gentil avec elle, mais très sévère. Elle habitait chez lui depuis près de huit ans. La nuance de mes chaussettes lui plaisait. Celles de M. Mitchell étaient très chic, mais lui, c'est un vrai artiste.

SOUFFRIT DEUX ANS MIEUX EN UN JOUR

Le cas de F. Polsson, de Pittscairn, a quelque chose de miraculeux. Frank était malade depuis six longs mois et ne travaillait pas depuis deux ans à cause de sa maladie. Père de six enfants, il a aujourd'hui 41 ans. Sa maladie affectait toute sa famille, dont il était le soutien. Jusqu'à sa maladie, Frank travaillait dans les mines de la Virginie. Son frère le recueillit ensuite à Pittscairn, lui et sa famille. Il était sur le point de mourir quand une voisine découvrit qu'il souffrait du ver solitaire, dont elle avait elle-même souffert déjà. Les médecins et spécialistes consultés par Frank l'avaient traité pour le cœur et les reins, le foie ou autres maladies. Il prit donc un bon remède contre le ver solitaire pour s'apercevoir, le jour même, que tous ses maux avaient disparu. Deux semaines plus tard, il avait engraisé de 31 livres et, dans une semaine ou deux, il se remettra au travail.

Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants sont soignés pour toutes sortes de maladies alors qu'ils sont en réalité dans les griffes de ce monstre, le ver solitaire. Le passage fragmenté de ce parasite en est le symptôme. Il révèle encore sa présence par les signes suivants : perte d'appétit avec des accès de gourmandise de temps à autre, langue chargée, gastralgie, douleur dans le dos et aux jambes, étourdissements, maux de tête, faiblesses et cernes livides autour des yeux. L'estomac est lourd et gonflé, avec la sensation que quelque chose rampe de l'estomac aux intestins, et se dirige même vers la gorge. Le patient a le teint jaune, il maigrit, a mauvaise haleine, crache constamment, devient paresseux et perd toute ambition. Ces monstres qui atteignent quelquefois plus de 50 pieds causent des crises d'épilepsie. Le ver peut suffoquer sa victime quand il passe dans la trachée-artère. Débarrassez-vous-en avant qu'il mine votre santé. Envoyez \$5.50 pour le traitement Laxtan, si vous voulez être délivré de cet horrible parasite. Laxtan est inoffensif, même si vous n'avez pas de ver.

Vendu seulement par le US Laboratory, 4356 USL Bldg. Box 2066, Hollywood, Calif. Ne se vend pas dans les pharmacies. Indiquez âge et sexe. Laxtan est préparé spécialement pour vous et ne s'envoie pas C.O.D. L'argent doit accompagner la commande. Ajoutez 25c pour l'assurance du colis. Garanti. (Découpez ceci et mettez-le de côté. Vous saurez le trouver un jour. Montrez-le à quelque ami malade qui vous en sera peut-être reconnaissant à jamais.)

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE

Toutes les femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Engraissera rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement
Confidentielle.

Les jours de bureau sont :

Jeu et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
Montréal, Canada.

— Tiens! fit-elle, j'ai oublié de cou-
dre un bouton au manteau de mon
oncle.

Elle fila en vitesse.

Marie était bavarde et je résolus
de rester dans ses petits papiers.

Mes rangements terminés, je des-
cendis.

M. Chabelle et Pierre avaient dis-
paru. Je pris mon chapeau et flânai à
travers la ville pendant plus d'une
heure. M. Metters aurait pu m'indi-
quer un séjour moins agréable pour
chasser son gibier sauvage. Ravi, je
rentraï à l'auberge.

Avant de remonter à ma chambre,
je crus bon de visiter le rez-de-chaus-
sée. Une odeur de fricot me révéla
l'emplacement de la cuisine. Une por-
te, à gauche du bureau de Pierre,
donnait sur une autre pièce, proba-
blement le fumoir officiel. Une autre
porte près d'un canapé ouvrait sans
doute sur la salle à manger. Pour m'en
assurer, je risquai un coup d'oeil.

Le dos à la porte, une jeune fille,
vêtue d'une courte jupe blanche, se
tenait là, debout. Je ne voyais pas son
visage, mais j'admirais à loisir
de jolies chevilles et une masse de che-
veux noirs. Ce qu'elle était en train
de faire me stupéfia : elle versait de
l'encre noire dans une bouteille aux
trois quarts remplie de vin rouge!

VI

SUR LA BONNE PISTE

Elle se détournait brusquement et
m'aperçut. Elle me fixa de ses yeux
étonnés et éclata d'un long rire argen-
tin.

— J'ignore qui vous êtes, dit-elle,
mais promettez-moi de ne pas me
trahir.

Je remarquai son visage espiègle et
hâlé par le soleil, ses yeux noirs et
son sourire ensorceleur.

— Veuillez me pardonner mon indis-
crétion, mais vous m'avez telle-
ment intrigué que j'en suis resté cloué
sur place! Pourrais-je savoir à qui
est destiné ce breuvage? Je vous pro-
mets de n'en rien dire à personne.

— A M. Parker, dit-elle. Le con-
naissiez-vous?

— Je ne l'ai pas encore vu. S'il est
à l'hôtel, j'espère faire bientôt sa con-
naissance. Voulez-vous me permettre
de me présenter. Je suis M. Lambert.
Je viens d'arriver. Et...

— Mon oncle est un redoutable cha-
peron, soupira-t-elle. Il n'admet que
les présentations en bonne et due
forme. Comme il n'est pas ici, il ne
m'en voudra pas si je vous dis qu'il
s'appelle le professeur Bristowe et
moi Lucy Edwards.

Je la remerciai d'un sourire.

— Veuillez excuser ma curiosité,
dis-je, mais me ferez-vous croire que
le monsieur en question aime l'encre?

— M. Parker?... Oh! il ne s'aperce-
vra même pas qu'il y a quelque chose
d'anormal dans son vin.

— Vraiment, miss Edwards? Quel
genre d'homme est-ce donc pour ne
pas se rendre compte qu'on a versé
un encrier dans son bourgogne?

Elle hocha la tête.

— Il est de ces gens qui confon-
dent un torchon avec une serviette.
Pendant toute une semaine il n'a ces-
sé d'importuner mon oncle en lui don-
nant des leçons sur les vins et les vi-
gnobles, aussi je veux voir s'il sait

distinguer le vin pur du vin mêlé
d'encre. Je suis une gentille pupille.
M. Lambert, et je ne veux pas qu'on
tracasse ainsi mon oncle.

— Puis-je vous être utile? deman-
dai-je plein d'espoir. Nous pourrions
lui jouer d'autres farces, par exem-
ple mettre son lit en portefeuille?...

— Vous êtes très gentille, dit-elle
en souriant. Si la plaisanterie de ce
soir réussit, nous n'aurons pas à re-
courir à des tours aussi pendables.
Maintenant je me sauve, Monsieur
Lambert, et vais mettre un peu d'or-
dre dans ma toilette. Je dois être hor-
rible à voir, je sors du bain. Sur-
tout gardez bien votre sérieux quand
vous verrez M. Parker boire son vin,
n'est-ce pas?

Une demi-heure après, au dîner, je
fis la connaissance des autres clients
de l'hôtel. Parmi eux se trouvait un
homme à l'aspect jovial, nommé Mit-
chell, artiste de profession; un au-
tre, à la tête chauve et à l'air matois,
qu'on appelait Brocklebank, qui, je
l'appris pas la suite, était un avocat
en vacances et, enfin, M. Parker. Ce-
lui-ci était un poseur; il avait le
menton fuyant; ses longs cheveux
noirs étaient soigneusement pomma-
dés et brossés; il portait une courte
moustache et un monocle. Le mal
inouï qu'il prenait pour assujettir ce
dernier ornement me fit penser qu'il
n'en avait pas l'habitude. Dans l'en-
semble, il paraissait inoffensif, mais
plutôt agaçant.

Le professeur Bristowe, l'oncle de
la jeune fille était un homme d'âge
moyen, plutôt mince, la moustache
gris-fer, et qui parlait avec emphase;
c'était le type parfait du pédant.
Quant au physique, il ne ressemblait
guère à sa nièce.

Le père Chabelle—je vis qu'il ai-
mait qu'on l'appelât ainsi—présidait à
nos repas, avec Miss Edwards à sa
droite, à la place d'honneur. Il était
l'animateur de la petite tablée. C'é-
tait, en effet, un homme de ressources;
il avait un stock inépuisable de bla-
gues à raconter et il possédait un
sens très aigu de la plaisanterie. Ses
yeux noirs pétillaient et la manière
cocasse dont il soulignait un bon mot,

en se tapotant le bout du nez de son
index gros comme un saucisson, dé-
chainait irrésistiblement les rires.

Il déploya ses talents à la fin du
repas quand Mi's Edwards lui eut
conté, après quelques hésitations,
l'histoire de la bouteille de vin de M.
Parker. Comme ce pauvre type avait
déjà avalé la plus grande partie du
contenu de sa bouteille sans sourcil-
ler, il écouta placidement le sermon
comique dont il fournissait le sujet.
Quoique cet incident soit en dehors
de notre sujet, je dois dire que la
conférence du père Chabelle sur l'art
de distinguer entre le vin et l'encre, est
trop drôle pour être rapportée dans
toute sa saveur. Toujours est-il que
quand il eut terminé, nous mourions
tous de rire.

Le lendemain matin, à huit heures,
vive et gaie, Marie entra dans ma
chambre, m'apportant le café et le
petit pain. Avais-je bien dormi? Elle
se réjouissait d'apprendre que oui,
sans en être surprise,—à Guernesey
on dormait toujours bien. Elle espé-
rait que je ne ferais pas la sieste
comme M. Brocklebank. Ciel! com-
me il ronfle! Si je continuais à tenir
ainsi mon bol, je renverserais le café
sur la couverture. Quelle magnifique
journée! Elle désirait un aussi beau
temps pour son mariage. Oh, non...
il n'y avait encore rien de décidé; la
question de dot retardait cet heureux
événement. Elle travaillerait et éco-
nomiserait davantage... Que j'étais
généreux! Voilà plus d'argent qu'el-
le n'en mettrait de côté en trois mois!
Elle allait bien vite le ramasser sous
clé.

Tout en m'habillant, je combinai
l'emploi de ma journée. Un vif désir
me poussait à inviter Miss Edwards
à une promenade en bateau à voile;
je le réprimai aussitôt; j'étais à Guer-
nesey pour découvrir Lecatteau. Où
le chercher, sinon sur les quais, l'en-
droit le plus fréquenté de la ville?
Rassemblant mes pinces et ma pa-
lette, je descendis. Miss Edwards,
pimpante, se trouvait dans le vestibule.
J'allais succomber à ma première
tentation, quand elle m'apprit qu'elle
accompagnait son oncle dans une

LE CALCUL DU LAITIER



— Combien vous rapportent-elles de gallons de lait par jour, vos vaches?
— Soixante gallons.
— Et combien en vendez-vous?
— Cent gallons!...

promenade à la baie de Cobo et ne reviendrait que le soir. J'acceptai toutefois avec empressement l'offre de me joindre à un petit groupe, pour faire une excursion au Moulin Huet lundi après-midi.

L'oeil aux aguets, je passai toute cette journée de chaleur accablante sur le quai, maniant le pinceau de mon mieux.

Pas de Lecatteau à l'horizon. Je ne récoltai qu'un coup de soleil à la figure. Rentrant à l'hôtel à l'heure du dîner, Mitchell et le père Chabelle raillèrent sans pitié le résultat de mon travail. Le père Chabelle insista pour soumettre ma peinture à l'examen du public, à la moquerie vint s'ajouter l'insulte. L'hôtelier mit aux voix la question de savoir si l'on pouvait me confier la restauration de l'enseigne du *Chat Noir*. D'un commun accord, tous répondirent: non.

Le jour suivant qui était un dimanche, je fis une découverte. A plusieurs reprises j'avais essayé de déchiffrer le message trouvé dans la poche de Lecatteau, jusqu'ici sans résultat; il me manquait un fil pour guider mes conjectures. Ce matin-là, une idée me vint. D'après le récit de M. Metters, je savais que Lecatteau, avant sa tentative de cambriolage, avait rôdé dans les environs pendant plusieurs jours. Je n'avais pas remarqué ce fait qui me frappa soudain. Lecatteau attendait des renseignements avant d'opérer. Donc — et voici la déduction qui comme un éclair jaillit dans ma pensée — la lettre en question se référait à un jour ou une date.

Je me précipitai sur mon carnet de notes pour vérifier le jour de ma première rencontre avec M. Metters. C'était le jeudi 31 juillet. Si mon raisonnement était juste, je devais retrouver dans l'écriture conventionnelle les mots "jeudi" ou "trente-et-un". Il me restait donc à repérer soit un groupe de cinq lettres différentes, soit un groupe dans lequel la première, la cinquième et la huitième fussent répétées et où, entre la cinquième et la huitième, il y eût deux fois la même lettre. Un coup d'oeil sur le papier me révéla que j'étais sur le bon che-

min. Presque au début se trouvait cette série de lettres:

UTLTULLUIT

Sans perdre une seconde je m'assis à ma table et m'absorbai dans ce déchiffrement en prenant comme directive que U équivalait à T, T à R, etc.

La voie était déblayée. Procédant ensuite par comparaison et par élimination, en moins d'une demi-heure, je lus cette phrase:

ESSAYEZ LE TRENTE ET UN IL SERA ABSENT DE DEUX A SIX AINSI QUE SES DOMESTIQUES.

Stimulé par ce premier succès, je m'acharnai à découvrir la "clef" de cette écriture. A onze heures, je posai mon crayon et contemplai avec satisfaction les mots alignés:

DEUX LUNDI VINGT-HUIT JUILLET

Lundi vingt-huit juillet était la date d'envoi de ce message. Il était clair que les lettres dont se composaient: a) le mot "deux", b) le jour de la semaine et c) la date où le billet était écrit formaient l'alphabet employé. Quel ingénieux système! Mais que diable signifiait le mot "deux"? C'était une ombre au tableau.

J'écrivis à M. Metters pour lui faire part de ma trouvaille et je descendis. M. Brockeblank flânait dans le vestibule; tous les autres étaient déjà sortis. Il me proposa un petit tour et j'acceptai. Je sus trop tard qu'il baptisait du nom de "petit tour" une marche de quinze kilomètres sous la canicule.

Quand nous rentrâmes à six heures j'étais fourbu, et aussitôt après dîner je gagnai mon lit. Non sans avoir passé une dizaine de minutes en la compagnie de Miss Edwards pour discuter les préparatifs de notre excursion du lendemain.

J'appris avec plaisir que Mitchell avait l'intention de peindre et que le professeur Bristowe se proposait d'emporter un marteau et de se livrer à ses études géologiques. Devant ces

manifestations d'habileté, je choisis l'humble fonction d'allumer le feu et de préparer le thé.

Neuf heures d'un sommeil écrasant furent la récompense de mes fatigues et le lendemain matin, je m'éveillai frais et dispos, ne ressentant qu'une légère écorchure au talon droit. Le temps s'annonçait superbe et, tout en procédant à ma toilette, je pensais avec bonne humeur au programme de la journée. Avant déjeuner, je m'évertuais à trouver Lecatteau; ensuite, je passerais l'après-midi de façon plus plaisante, sans pour cela déroger à mon devoir; je pouvais, en effet, rencontrer tout aussi bien mon homme au Moulin Huet que dans tout autre coin de la ville.

Un coup bien connu à la porte, et Marie entra, apportant mon petit déjeuner.

— Bonjour, Marie! On est gaie ce matin?

Non. Marie n'est pas gaie. Elle était triste, très triste. Ce n'était pas son humeur habituelle, et je lui en demandai la raison. Cette fois elle se montra presque timide. Elle me déclara qu'elle avait attendu son fiancé la veille. Il était venu, mais il était allé dans la chambre de M. Chabelle pour discuter affaires avec son oncle. Après avoir veillé très tard, elle avait dû se coucher sans l'avoir vu. Ah, ces affaires! Que de temps perdu! Il avait promis de revenir jeudi et, cette fois, il serait peut-être moins occupé, mais Jean avait toujours un tas d'affaires en train.

— Jean! m'écriai-je, réussissant à peine à dissimuler ma curiosité. C'est le nom de votre fiancé?

C'est son prénom.

— Et son nom de famille?

Toutes mes espérances se trouveraient dépassées. Son nom, c'était... Lecatteau.

VII

LUCY

L'après-midi de ce même jour, le coeur léger, je grimpai dans la voiture près de Mitchell et vis-à-vis du professeur. Rien ne pouvait troubler ma sérénité, pas plus le sans-gêne de Mitchell effrontément installé à la place que je convoitais, que l'humeur dyspeptique de l'oncle de Lucy.

Lecatteau devait revenir parler au père Chabelle le jeudi soir. Cette certitude m'autorisait à employer ces trois jours entiers à ma guise, et je formais de mirifiques projets. J'avais pitié du professeur et j'espérais qu'il ne tarderait pas à se remettre. Quant à Mitchell, un garçon si pressé de s'asseoir dans une voiture qu'il s'y précipitait sans penser aux deux oeufs crus enfouis dans chacune de ses poches — il était à plaindre plutôt qu'à blâmer.

Tout comme moi, Mitchell fume la pipe, et tôt ou tard, il fourrera ses mains dans ses poches à la recherche de son tabac.

Nous descendîmes de voiture après une demi-heure. Ma jovialité avait ramené le professeur Bristowe à un état d'esprit plus sociable; il venait même de lancer un bon mot un peu ressassé, mais très amusant, et il se disposait à prononcer un petit dis-

Homme de 266 liv. qui maigrit

PERD 56 LIVRES ET SE PORTE MIEUX

Une femme écrit ce qui suit au sujet de son mari: "Il commençait à prendre des Sels Kruschen contre le rhumatisme. Il pesait alors 266 livres. Il ne tarda pas à maigrir, et aujourd'hui, il pèse seulement 210 livres et se porte beaucoup mieux. Chaque matin, il prenait une demi-cuillerée à thé de Kruschen dans une tasse d'eau chaude. Quand les gens lui demandent ce qu'il a fait pour diminuer ainsi son poids, il répond toujours qu'il doit ce bienfait aux Sels Kruschen." — Mme E. S.

Des milliers d'hommes et de femmes souffrant d'embonpoint trouvent que pour maigrir il vaut mieux prendre Kruschen que des remèdes. La "petite dose quotidienne" de Kruschen assure le bon fonctionnement des organes et crée une sensation d'entrain et de vigueur qui fait de vous une nouvelle personne. Vous avez l'impression de déborder d'énergie et, graduellement, la graisse superflue disparaît.



a toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos soeurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco par la maille, sur réception du prix.

Agents

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

PHARMACIES MODELES GOYER

250, rue Sainte-Catherine Est, Montréal.

NE SOUFFREZ PLUS!

Le

Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleur dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de vingt-quatre pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation:

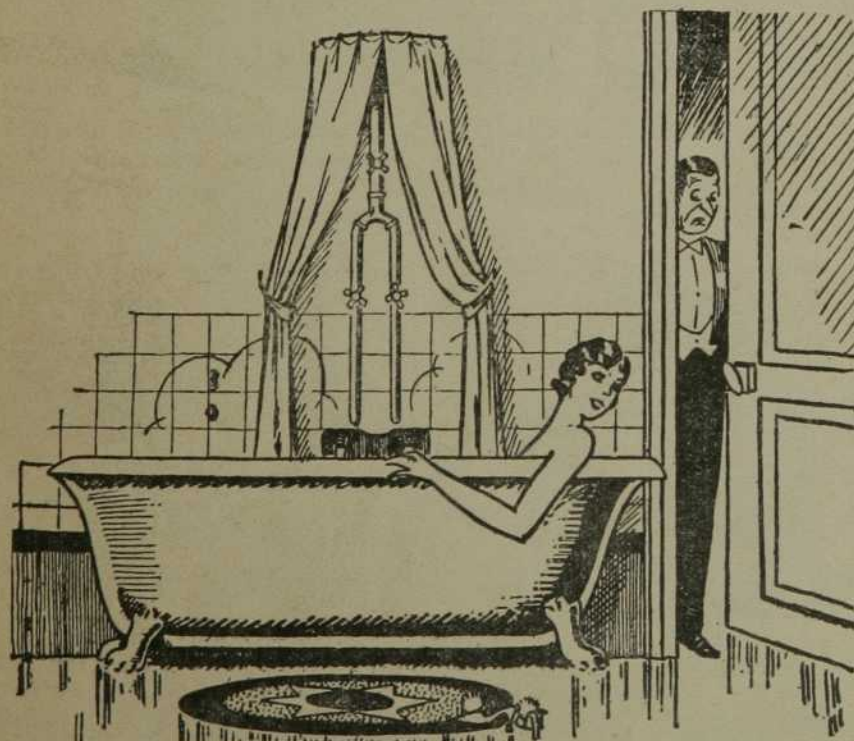
Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard

MONTREAL, CANADA



— Nous allons être en retard: êtes-vous bientôt prête, ma chérie?

— Tout de suite!... Mes bas, ma robe et mon chapeau, et je suis à vous...

(Suite à la page 33)

L'AVENTURE DE PAUL

EPISODE NUMERO 4



1—Après les émotions de cette nuit, Paul était heureux d'avoir enfin trouvé un endroit pour se reposer et refaire ses forces.



2—Mais il n'eût pas été si rassuré s'il avait regardé la figure sournoise de la vieille femme qui l'avait accueilli. Elle souriait méchamment.



3—Tout à coup Paul sentit une brûlure à la gorge. Et il comprit que le liquide qu'il avait pris contenait une drogue. Il tomba évanoui.



4—A l'instant, la porte s'ouvrit et deux hommes parurent suivis du mystérieux Chinois qui semblait être le chef des trafiquants de drogues.



5—Sur l'ordre du Chinois, les deux hommes s'emparèrent de Paul toujours évanoui et le transportèrent dans une sorte de cachot.



6—Pendant plusieurs heures, Paul resta ainsi étendu sans mouvement sur le parquet. Il subissait l'effet d'une drogue très puissante.



7—Puis il commença peu à peu à bouger. Dès qu'il ouvrit les yeux, il constata qu'il était prisonnier et il tenta alors de se lever.



8—Mais il était encore si faible qu'il chancela et dut s'appuyer à la table. Ce mouvement renversa la lampe. L'huile s'en répandit et prit feu.



9—Alimenté par le bois sec de la table, le feu prit aussitôt des proportions dangereuses. Paul était menacé d'asphyxie dans cette pièce étroite.



10—Il tenta, mais en vain, d'ébranler les barreaux de fer qui obstruait la fenêtre. Il vit les complices qui se sauvaient en courant.



11—Alors Paul crut avoir trouvé un moyen de salut. Au moyen de la chaise qui se trouvait dans la pièce il essaya d'enfoncer le plafond.



12—Après bien des efforts rendus plus difficiles par la fumée qui l'étonnait, le jeune homme réussit enfin à grimper sur le toit.



13—Mais là sa situation était encore bien dangereuse. Il n'avait pas d'échelle pour descendre jusqu'à terre et personne ne pouvait l'aider.



14—Il se laissa alors glisser le long de la gouttière. Le tuyau, rongé par la rouille, menaçait à chaque instant de se briser.



15—Quand il atteignit enfin la terre ferme, il était temps car les flammes avaient envahi la vieille maison qui commençait déjà à crouler.



16—Pendant quelques instants, le fugitif chercha à retrouver sa route. Il commençait à faire jour quand il aperçut un vieux voilier échoué.

(La suite de cette intéressante histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine)

cours sur les beautés géologiques de l'île.

Nous en fûmes dispensés grâce à Mitchell qui, ainsi que je l'avais prévu, fourra bravement les mains dans ses poches en quête de sa pipe, et nous procura une salubre diversion.

Munis de la bouilloire et du panier à provisions, nous nous dirigeâmes vers la grève. Le professeur, en murmurant quelques mots savants terminés en "ité", sortit un marteau et un ciseau semblables à ceux d'un ouvrier et partit à grandes enjambées vers un groupe de rochers. Il disparut bientôt, poursuivi par les cris de sa nièce lui recommandant d'être de retour à quatre heures pour le thé.

Avec un peu d'astuce et de flatteries, nous encourageâmes Mitchell à prendre ses pinceaux. Je crois qu'il aurait volontiers prétexté la mauveuse lumière; mais j'insistai avec fermeté et comme les nerfs du pauvre garçon étaient déjà affaiblis, il s'éloigna sans trop protester, décidé à peindre un petit souvenir pour Miss Edwards.

Pendant vingt minutes nous ramassâmes des morceaux de bois échoués sur le sable et préparâmes le feu. Je m'aperçus bien vite que Lucy n'était pas novice à ce petit travail; la bouilloire pleine d'eau, soutenue par une sorte de trépied fait de branches croisées, fut suspendue sans tarder au-dessus de la flamme.

Ces préparatifs terminés, nous nous assîmes à l'abri d'un rocher.

— D'où êtes-vous, Miss Edwards ? questionnai-je.

— Notre maison est à Salborough. Je devrais dire celle de mon oncle Charles, car moi je n'en possède pas.

— Je le regrette pour vous. Et vous vivez tous les deux seuls ?

— Non, oncle Georges vit avec nous. A dire vrai, ce n'est qu'un cousin éloigné de l'oncle Charles; il a plus de quarante ans et c'est par déférence pour son âge que ma soeur et moi l'appelons oncle.

— Votre soeur ? Je ne savais pas que vous en aviez une.

— Oh si, dit-elle joyeusement. Je ne suis pas seule à donner du souci à oncle Charles. Joyce est un vrai garçon manqué. Pour le moment elle est en France et mon oncle respire plus à l'aise.

— Elle est sans doute plus jeune que vous ?

— Mon Dieu, oui. Elle n'a que dix-neuf ans, répondit-elle avec malice. A mon tour de vous mettre sur la sellette, M. Lambert. Je meurs d'envie de vous poser une question.

— Allez-y. Questionnez-moi tant que vous le désirez, ajoutai-je imprudemment.

Les yeux de Miss Edwards brillèrent d'espièglerie.

— Quel est votre vrai nom, Monsieur... Lambert ?

Tout effaré, je regardai mon interlocutrice qui partit d'un éclat de rire, mais il y avait de la bonté dans son regard.

— Pauvre monsieur Lambert, dit-elle. Cette question est-elle désobligeante ?

— Elle était surtout inattendue. Avant d'y répondre, Miss Edwards, puis-je vous demander pourquoi vous me l'avez posée ?

— Hier soir à dîner, pendant que vous causiez avec M. Brockebank, mon oncle vous a adressé la parole

par deux fois en vous appelant par votre nom et vous n'y avez prêté aucune attention.

— Je m'explique sa froideur au commencement de la promenade.

— Et, continua-t-elle, en montant vous coucher, vous avez laissé votre mouchoir près de moi. C'est assez drôle, M. Lambert, il est marqué "J. Quin".

— Quand je retournerai chez moi, ce que j'en raconterai à Page! Je lui avais pourtant recommandé de ne pas me fourrer de linge marqué.

— Ainsi vous avouez, dit-elle, piquée au jeu.

— Que je m'appelle Quin ? Oui. Mais pour l'amour de Dieu, Miss Edwards, ne me trahissez pas.

— Tranquillisez-vous. Dites-moi, M. Quin, pourquoi avez-vous changé de nom ? J'adore les histoires mystérieuses.

Son joli visage éveillé m'ensorcela et je décidai de la prendre comme confidente. Depuis trois jours, je souhaitais parler à quelqu'un de ce qui me préoccupait. Lucy serait une précieuse alliée.

— Savez-vous garder un secret ? demandai-je pour la taquiner.

Elle jura ses grands dieux qu'elle en était capable.

— Eh bien, Miss Edwards, si vous aimez les romans policiers à bon marché, ce que je vais vous raconter vous charmera.

Sans plus réfléchir, je lui fis un récit rapide et sincère des événements passés depuis le jour où j'étais allé pêcher dans le Meavy.

Quand j'eus fini, elle respira profondément.

— C'est tout simplement merveilleux. Pour tout l'or du monde je n'aurais voulu manquer cette histoire. Voulez-vous me rendre tout à fait heureuse ? Promettez-moi...

— Quoi ?

— De me prendre pour associée. J'hésitai.

— Vous n'avez donc pas confiance en moi, M. Quin ? fit-elle d'un ton de reproche.

— Si, répondis-je en éclatant de rire. Jusqu'ici tout a marché comme sur des roulettes, mais la chance peut se tourner contre moi. M. Metters m'a laissé entendre que j'aurais affaire à des gens qui ne reculeraient devant rien pour se débarrasser de quiconque voudrait s'ingérer dans leurs combinaisons, et je ne veux pas que vous courriez le moindre danger par ma faute. Voici ce que je vous propose: voulez-vous être mon conseil ? Nous discuterons ensemble les événements et je vous consulterai avant d'agir, à moins que les circonstances ne m'obligent à prendre une décision immédiate.

Elle sourit.

— Je commence à m'intéresser à vous, M. Quin. Il ne faut plus que je vous appelle ainsi, car je pourrais vendre la mèche. Est-ce que vous soupçonnez le père Chabelle ? Voilà cinq ou six ans que mon oncle passe l'été à Guernsey et il descend toujours au *Chat Noir*; c'est le quatrième été que j'y viens moi-même et je ne puis me figurer le père Chabelle comme un terrible contrebandier.

— Si bizarre que cela paraisse, il n'en reste pas moins vrai que Lecatteau, un des agents d'une association

(Suite à la page 36)

PAS MOYEN DE LE BOUCHER! MA CLEF EST TOUTE ROUILLÉE!

SITU LISAIS LES ANNONCES, TU SAURAS QUE L'HUILE 3-DANS-UN EMPÊCHE LES OUTILS DE ROUILLER!

Les outils domestiques ne s'usent pas, mais ils se rouillent! L'Huile 3-dans-Un prévient la rouille et lubrifie mieux. Procurez-vous-en une boîte ou une bouteille et essayez-la!

En NOUVELLES boîtes commodément et bouteilles

DENTIERS ESSAI DE 10 JOURS GRATUITS!

\$5

POURQUOI PAYER \$50 A \$75 POUR DES DENTIERS?

Pour faire connaître nos nouveaux dentiers "Hold-Fast" dans votre localité, nous vous enverrons les deux dentiers ou seulement celui du haut ou du bas, pour un ESSAI GRATUIT. Vous n'avez pas à dépenser beaucoup d'argent pour jouir du confort et du plaisir d'un bon dentier. Les DENTIERS HOLD-FAST vous embelliront et vous donneront du confort — ils sont légers et ont l'air naturel. Pourquoi payer ailleurs \$75.00 et plus quand vous pouvez en avoir de nous pour \$5.00? Profitez tout de suite de cette offre. Remplissez et mallez le coupon aujourd'hui!

INTERNATIONAL DENTAL HOUSE
1445 W. Jackson Blvd.
Can. 149, Chicago, Ill.
Je désire essayer vos dentiers.

COUPON

Nom _____
Age _____
Rue et No _____
Adresse postale _____
Province _____

LUNETTES pour essai GRATUIT!

DIXON

Pour voir de près ou de loin

PRIX REDUITS 2.98 JUSQU'A . . .

Voici une offre des plus attrayantes qui plaira à quiconque porte des verres ou en a besoin. Nous ne vous demandons pas de nous croire sur parole. NOUS PRENONS TOUS LES RISQUES. Envoyez simplement le coupon et nous vous prouverons que nous pouvons vous fournir des lunettes vous permettant d'enfiler la plus petite aiguille, de lire les plus petits caractères, travailler, coudre, voir de près ou de loin! 3,000,000 d'hommes et de femmes, dans 110 pays, ont utilisé nos célèbres lunettes — nous tenons des magasins d'optométrie dans les grandes provinces du Canada et vendons plus de lunettes que tous les opticiens de votre province. Laissez-nous vous convaincre — sans la moindre obligation de votre part. POSTEZ SIMPLEMENT LE COUPON! N'envoyez pas un sou — rien que le coupon.

Envoyez-moi GRATIS, sans frais ou obligation, vos merveilleuses nouvelles lunettes pour un essai. Age _____ Depuis combien d'années portez-vous des verres? _____

Nom _____
R. R. ou C. P. No _____
Bureau de poste _____
Prov. _____

Coupon d'essai gratuit
Ritholz Optical Co. Ltd
300 Yonge St. Dépt. C. 134
Toronto, Ontario, Canada

Pour réussir, il faut prévoir

Le PROFESSEUR VICI, le plus réputé des ASTROLOGUES MODERNES, actuellement en Europe, vous offre une description GRATUITE de votre Vie. Grâce à sa connaissance approfondie de l'Astrologie, il vous aidera à modifier votre existence, et vous évitera LES ERREURS et les déceptions de toutes sortes. Il vous donnera des conseils relatifs à votre SANTE, à vos AFFAIRES, à vos AMOURS. Laissez-le être votre conseiller et ami: il vous fera connaître vos EPOQUES FAVORABLES ET VOS CHANCES A VENIR, VOUS SEREZ EMERVEILLE DE L'EXACTITUDE DE SES REVELATIONS. Ecrivez sans tarder au PROFESSEUR VICI, Dépt. B, 11, rue SAUVAL, PARIS 1er, FRANCE, en lui indiquant vos NOMS (M., Mme ou Mlle), date de naissance complète et adresse; et vous recevrez sous pli fermé une Etude TRES PRECISE de votre Horoscope. (PRIERE DE JOINDRE 10 CENTS EN TIMBRES-POSTES DE VOTRE PAYS POUR FRAIS DE BUREAU ET D'ENVOI)

NOS PAGES

UN ULTIMATUM

Le jeune homme.— Je suis venu pour votre réponse.

Le père.— Je vais vous dire : les renseignements que j'ai obtenus sur vous sont si mauvais que je ne puis, en conscience, vous accorder la main d'aucune de mes filles, excepté l'aînée.

ASSEZ SOUVENT

Célestin.— J'aimerais être acteur, on ne fait rien en été.

Paul.— Ni en hiver, quelquefois.

BONNE ET MAUVAISE

— Sais-tu que Victor a épousé sa bonne?

— Ah!...

— Oui, mais maintenant il la trouve mauvaise.

LA LANGUE

— Dis papa, pourquoi appelle-t-on notre langue "la langue maternelle"?

— Parce qu'on ne pouvait décemment pas l'appeler la "langue paternelle". Tu sais bien que ta mère ne me laisse jamais placer un mot.



Tom.— Eh, garçon! Pousse ma bourrique. J'veux empêcher l'chien de manger mon lunch!

AH!...

Elle.— N'osez pas m'embrasser, car je...

Lui.— Je n'y pensais même pas.

Elle.— Imbécile.

PAS BANAL

Lui.— Alors pourquoi m'as-tu épousé?

Elle.— Pour t'imposer une belle-mère.

LES VOISINS

— Je ne puis supporter les jappements de votre chien.

— Non, hein? Vous préféreriez sans doute un animal bien entraîné, qui jouerait de la flûte?

ENTRE PATRON ET EMPLOYÉ

— Que signifie cette absence de deux jours?

— Je suis devenu père.

— Mais, deux jours?

— Ce sont des jumeaux, monsieur.

POUR L'ANE

Le propriétaire.— Je puis vous céder deux chambres et vous permettre l'usage de la cuisine à raison de \$35 par mois.

Le visiteur.— Et où se trouve l'écurie?

Le propriétaire.— Quelle écurie?

Le visiteur.— Pour l'âne qui vous paiera ce prix-là?

HEUREUSEMENT

— Vous savez qu'on a assassiné un homme pour le voler, hier soir?

— Oui, mais heureusement il n'avait pas son argent sur lui.

CHANGEMENT DE TERRITOIRE

— Vous ne faites plus de longues marches comme avant votre mariage.

— Oh! oui.

— Quand donc?

— Toutes les nuits, avec le bébé dans les bras.

UNE DEMANDE SPIRITUELLE

— Monsieur Célestin, accordeur.

— C'est moi, monsieur... C'est pour un piano?

— Non... c'est la main de mademoiselle votre fille que je désirerais que vous m'accordiez.

AU RESTAURANT

— Vous avez le toupet de me soutenir que c'est de l'agneau du printemps?

— Oui, monsieur.

— De quel printemps alors?



— Madame, un agent de police annonce que monsieur a été écrasé sous une auto et emporté à l'hôpital. Ne pourrais-je pas avoir congé ce soir?

AU RETOUR DU CLUB

— Savez-vous qui a écrit: "Les actes parlent plus fort que les paroles"?

— Je l'ignore, mais il a dû constater cela en essayant de monter un escalier à deux heures du matin.

BIEN QUE TROP VRAI

— La fidélité est un bijou.

— Possible, mais auprès du beau sexe, ça ne vaut pas un diamant réel.

CLIN D'OEIL

— Ah! mon cher, les maux d'yeux coûtent joliment de l'argent. L'autre jour, le fouet d'un cocher atteignit ma femme à l'oeil. Elle dut aller chez l'oculiste, et j'en ai eu pour cinq piastres.

— Et vous vous plaignez! Eh bien! moi, la semaine dernière, comme je me promenais avec ma femme, un bijou lui tapa dans l'oeil; j'en ai eu pour cent piastres!

HELAS!

— Avez-vous déjà senti l'odeur de la poudre?

— Hélas, j'ai épousé une actrice.

UNE PROFONDE IMPRESSION

— As-tu déjeuné chez la mariée?

— Oui, et j'ai fait une profonde impression sur elle.

— Ah bah!

— J'ai renversé un verre de vin de gadelles sur sa robe de satin blanc.

LE PLUS RUDE DES LABEURS

— Oui, ma chère, il doit sa fortune à beaucoup de travail.

— Je pensais qu'il l'avait eue de son oncle.

— Oui, mais il a dû travailler ferme avec les avocats.



— Eh bien... quand même... je ne comprends rien à votre tableau!

— C'est curieux... c'est ce que m'a déjà dit un imbécile tout à l'heure...



— Elle est fiancée?... Comment est le jeune homme?...

— Je ne le connais pas, Mais il est certainement d'une myopie... totale!

LES MOTS DOUX

Monsieur.— Ah! c'est étonnant! je ne fais que me couper, ce matin.

Madame.— C'est pas étonnant, tu as pris le couteau à ouvrir les huis-tres!

ASSURANCE

Un monsieur entre dans un bureau d'une compagnie d'assurances, et soulevant respectueusement son chapeau:

— Est-ce que vous recevez toutes les assurances?

— Oui, monsieur.

— Alors, recevez celle de ma parfaite considération.

LA LIMITE FORCEE

— Je vois par les journaux que votre nouveau médicament peut guérir vingt-sept maladies?

— Ma foi! c'est là tout ce que j'ai pu mettre dans une demi-colonne.

LA NOUVELLE SERVANTE

Madame.— Hum! vos recommandations ne sont pas très bonnes.

La servante.— N'allez pas croire, madame, que de votre côté vous avez été hautement recommandée comme maîtresse.

DEVANT UN JUGE

— Vous désirez, madame?

— Le divorce.

— Et vous, monsieur?

— Le divorce.

— L'affaire est entendue. Vous êtes des gens parfaitement d'accord.

AU CLUB

— Moi, je te dis que tu triches!... Tu tousses pour lui indiquer que tu as beau jeu!

— C'est pas vrai! J'ai de la toux, mais je n'ai pas un beau jeu!



— Vous me croirez si vous voulez : voilà vingt ans que je vends des produits de la mer... Eh bien! je ne sais pas nager.



— Quand je te fesse, mon garçon, je souffre autant que toi.
— Peut-être, papa... mais pas au même endroit.

UN EXEMPLE

— Maman, qu'est-ce que la conscience ?
— La conscience, mon fils, c'est quelque chose placé à l'intérieur et qui nous avertit quand on a mal agi.
— Ah! oui, comme après avoir mangé des pommes vertes?

SON PARAPLUIE NEUF

— Tu as l'air embêté, pauvre vieux.
— Oui, je viens de perdre mon beau parapluie neuf.
— Comment cela?
— Son propriétaire a eu affaire à mon bureau et l'a reconnu tout de suite.

TOUT A DU BON

Lui.— Après tout, il y a un certain avantage à être l'époux d'une femme insupportable.
Elle.— Comment cela?
Lui.— Quand même il vit peu d'années, il trouve la vie suffisamment longue.

AMENITE

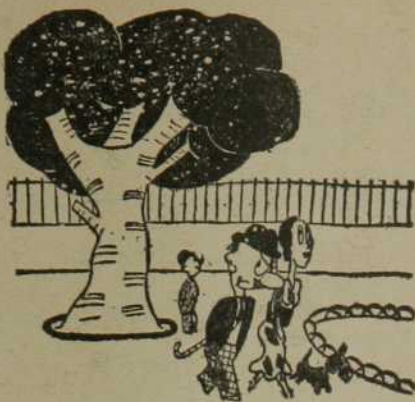
— Quand j'écris tard dans la nuit, j'éprouve beaucoup de mal à m'endormir.
— Pourquoi ne relis-tu pas ce que tu as écrit?

AU CERCLE

Henri.— Comment t'en es-tu tiré?
Paul.— Dans la première heure, j'ai perdu \$15.50, puis ma chance est revenue et je n'ai perdu que \$7.00.



L'ouvrier.— Vous avez demandé un plombier, madame ?
Mme Grichou.— Oui, j'ai téléphoné il y a une quinzaine de jours.
L'ouvrier.— Alors, nous reviendrons plus tard parce que une autre dame a téléphoné il y a deux mois. Je me suis trompé d'adresse !



— Te souviens-tu, chéri, c'est sous ce grand arbre que nous nous sommes rencontrés pour la première fois ?
— Je pense bien ! Il y a même un autre serin qui attend !...

AU BORD DE LA MER

— Docteur, on m'a ordonné de prendre chaque jour trois verres d'eau de mer. Pensez-vous que je pourrais en prendre un quatrième ?
— Je ne pense pas que ça gêne en quoi que ce soit la navigation.

SPIRITISME

Le spirite.— J'ai beau faire des efforts, mais je ne puis parvenir à amener l'âme du défunt.
La veuve.— Ah! l'infâme... Il est sans doute à roucouler auprès de quelque fantôme féminin...

CYNISME PATERNEL

La mère.— Mathilde qui va se marier ! Il est dur de se séparer d'elle...
Le père.— Sans doute, mais mieux vaut tard que jamais !

DANS LE DOUTE

L'artiste.— Je ne sais trop quoi déduire.
Un autre.— Dédurre quoi ?
L'artiste.— Deux personnes sont venues voir mon tableau "Une tempête sur l'eau" et l'une d'elle s'est écriée : "Allons-nous-en, cette peinture me rend malade !" Et je me demande ce que je dois comprendre.

CHEZ LE CHAPELIER

Le patron.— Ce client est parti bien vite... l'auriez-vous offensé ?
Le commis.— Je ne sais pas trop... il m'a demandé un chapeau qui irait à sa tête et je lui en ai offert un mou.

BONNE POIGNE

— Avez-vous eu de la difficulté à faire l'amour à Mlle Emma ?
— Non, la difficulté s'est produite quand j'ai voulu cesser.



Le gros monsieur.— Et dire que mon père ne pesait que deux livres à sa naissance !
Le jeune homme.— Ah... Est-ce qu'il a vécu ?

AMUSANTES

C'EST VRAI !

Un individu est condamné à un mois de prison pour vagabondage.
On l'amène aussitôt en prison, où il doit subir sa peine.
En arrivant, le pauvre diable pousse un soupir de soulagement et dit :
— Enfin, maintenant, je vais être libre.
— Libre ?
— Dame!... n'est-ce pas?... De quoi suis-je coupable ? De n'avoir pas de domicile... Eh bien, maintenant que j'en ai un, je ne suis plus un vagabond... Relâchez-moi...

A MINUIT ET DEMI

Lui.— Voulez-vous devenir ma femme ?
Elle, (fatiguée).— Oui, si vous voulez vous en aller tout de suite.

ENTRE MEDECIN

— Je le crois absolument incurable.
— Qui est-il ? Est-il riche ou pauvre ?

AMBIGUITE INQUIETANTE

Lui.— Vous pourriez au moins me laisser quelque espoir ?
Elle.— Aucun, puisque je consens à devenir votre femme.

TOUT VA BIEN

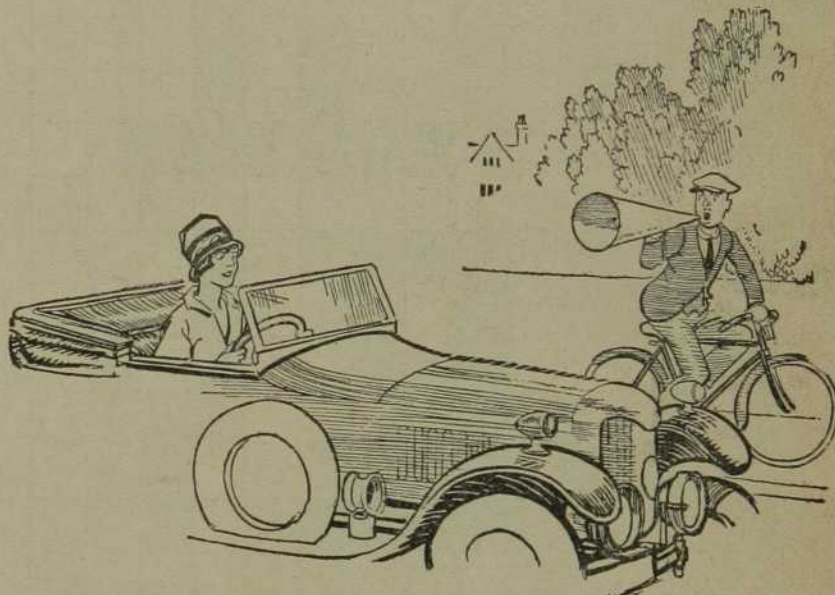
— J'ai entendu la cuisinière sacrer ce matin.
— Je suis heureux d'apprendre qu'elle commence à se trouver à l'aise et comme chez elle.

ENTRE ELLES

— Quand j'ai accepté Albert, hier, il a déclaré être ravi au septième ciel.
— En effet, il s'est fiancé six fois auparavant.

A LA PENSION

— Il n'est que juste que le fort aide le faible.
— Mais est-ce toujours utile ? Ains-i à quoi servirait de mettre un morceau de beurre dans ce café ?



Comment l'entraîneur d'une équipe de foot-ball enseigne à sa femme à conduire une auto.

PAS DE COMPROMISSION

Madame, (au chômeur).— Cherchez-vous de l'ouvrage ?
Le chômeur.— En avez-vous à me donner ?
La dame.— Non.
Le chômeur.— En ce cas, j'en cherche.

CALME MENAÇANT

La cuisinière.— Comme cela, vous voulez me remplacer ?
Madame.— Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?
La cuisinière.— Quoi ? il y a deux jours que vous ne vous plaignez pas.

AU CLUB

— Elle ne me regarde plus depuis que j'ai essayé de l'embrasser.
— Mon ami, tu as commis une bêtise : il ne faut jamais essayer d'embrasser une jeune fille : on l'embrasse de suite.

JOURNALISME

Célestin.— Je suis venu à propos de mon fils. Il n'a que douze ans et il écrit des vers qui...
Le directeur.— Rien que douze ans ? Rien n'est désespéré. Consultez de suite un bon médecin.

LES CIRCONSTANCES PARTICULIERES

— J'aime les gens qui tiennent leurs promesses.
— Pas moi. Papa m'a promis la volée si je retournais à la pêche.

A L'AGENCE MATRIMONIALE
— Puis-je voir le portrait de la personne à marier qui possède \$20,000 ?
— Avec une pareille dot, vous pouvez vous imaginer ce qu'est la personne.

AU BUREAU DE XXX

— Qui est au téléphone ?
— C'est votre femme.
— Que veut-elle ?
— Je ne sais trop, je n'ai compris que le mot "idiot"
— J'y vais : c'est à moi qu'elle veut parler.

COURTE ESPERANCE

— Mademoiselle, pourriez-vous épouser votre humble serviteur, tout pauvre qu'il est ?
— Oui, je le pourrais... mais je ne le ferai pas

15 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

Pour permettre à plus de lecteurs et lectrices de gagner des prix, nous offrons depuis quelque temps un beau jeu de cartes à chacun des QUINZE gagnants.

SOLUTION
DU
PROBLEME
No 122
PARU
dans
"LE SAMEDI"
de la
SEMAINE
DERNIERE

P	H	O	S	P	H	O	R	E	S	C	E	N	C	E
H	A	N	O	I	X									
O		I	C	I	L	M	I	P						
T	L			L	O	N	E							
O	B	A	L	A	S	O	I	D	R					
G	L	U	E	D	O	M	S	U	I					
R	E	C	T	A	L	E								
A	N	T	H	E	L	M	I	N	T	H	I	Q	U	E
P		R												
H	A	P		B	U	E	P	O	N	T				
I	N	A	A	O	R									
Q	E	L	U	I	N	S	O	F	A	T				
U	S	A	S	S	E	O	R	A	N	E				
E	S	I	S			U								
S	E	N	S	I	B	I	L	I	S	A	T	E	U	R

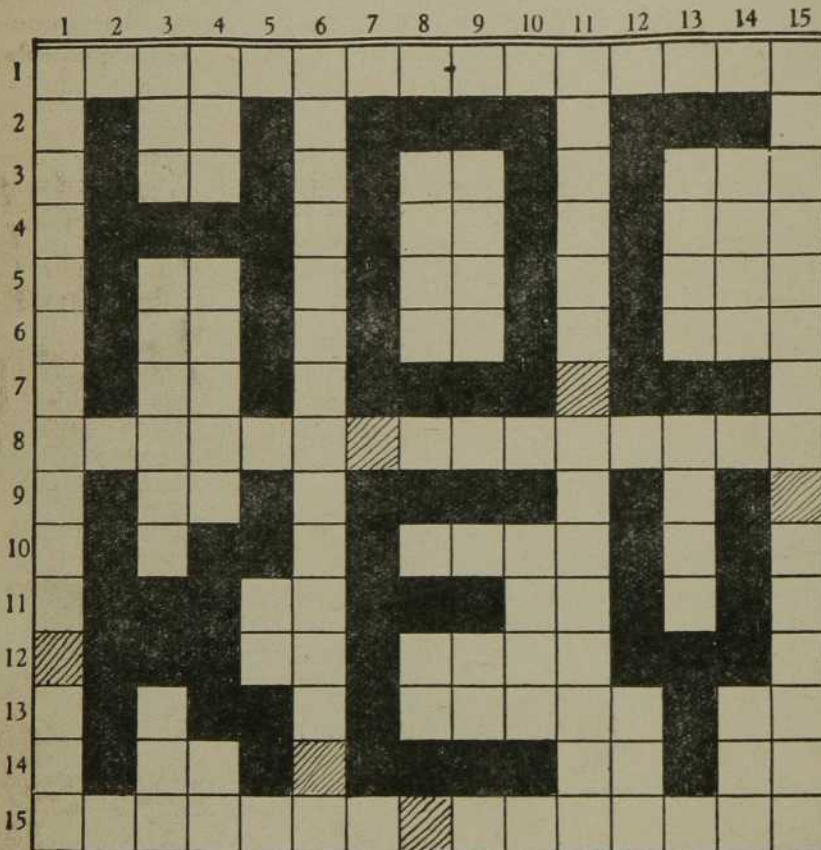
LE SAMEDI donne chaque semaine QUINZE jeux de cartes en prix. Envoyez votre solution sur le carrelage ci-dessous avant le

21 avril

Adressez LES MOTS CROISES Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, - Canada.

Voir en page 12 les noms des 15 gagnants du Concours No 121

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 123



NOM _____

ADRESSE _____

Horizontalement

1. Les deux clubs de hockey qui fournissent les joutes inter-cités à Montréal (nom du premier et sobriquet du deuxième).
2. Pronom indéfini.
3. Adj. pos. fém. — Avalé. — Canton suisse.
4. Arabe (abr.). — National Hockey League (Init.).
5. En les. — Sans ornement. — Nom d'Ascagne, fils d'Enée (moins la dernière lettre).
6. Préfixe indiquant l'idée de terre (moins la dernière lettre). — Cour Supérieure (abr.). — Mis en circulation.
7. Article contracté pour à le.
8. Joutes sans résultats décisifs. — Ceux qui frictionnent les joueurs après les joutes.
9. En les.
10. Substance sucrée provenant des abeilles.
11. Lac d'Afrique dans le Soudan. — Opus (abr.).
12. Indivisible. — Malicieux (moins la dernière lettre).
13. Portion, fragment. — Fleuve d'Italie.
14. Anno Domini (abr.). — Métal précieux. — 365 jours.
15. Club qui se classa en tête de la Section Canadienne l'an dernier. — Champion du monde pour la saison 1932-33.

Verticalement

1. Le but vers lequel tout gérant de club cherche à conduire son équipe. — Cage que les joueurs visent.
3. Mot servant à désigner une personne. — Mettre sur le même rang. — Débit de boisson.
4. Recueil de bons mots. — Qui est sans compagnie (pluriel). — Première note de la gamme d'ut.
5. Sans ornement.
6. Laps de temps entre les périodes au hockey ou au théâtre.
8. Siège étroit et long. — Membre du Parlement (abr.).
9. Bison d'Europe. — Du verbe avoir.
10. Dieu des vents.
11. Action de rebondir. — Ragout.
12. Unité de travail mécanique.
13. Sans inégalité (fém.). — Boîte à scrutin.
14. Eau-de-vie. — Préposition.
15. Elans d'un joueur. — Longs morceaux de bois que les joueurs emploient au hockey.

de fraudeurs, vient d'avoir une entrevue secrète avec le vieux et s'apprête à le revoir bientôt.

La jeune fille devint pensive.

Où, cela semble suspect. Comment pourrions-nous savoir si le bon papa est aussi innocent qu'il en a l'air ?

Tout heureux, j'enregistrai ce "nous".

Le métier d'espion me répugne, mais je ne vois d'autre moyen que d'assister caché à cette entrevue.

Où vous cacher ?

Les cloisons de bois étant très minces, il serait facile d'y percer un petit trou pour voir et entendre.

Lucy se frappa les mains.

Comme c'est amusant ! s'écria-t-elle. Voyons un peu... votre chambre touche-t-elle celle du père Chabellé ?

Non, voilà l'ennui. Mitchell est d'un côté, Brocklebank de l'autre.

Après deux ou trois minutes de réflexion, son visage s'illumina de satisfaction et d'enthousiasme.

J'y suis ! Comment n'y avais-je pas pensé tout de suite ! Mercredi, M. Mitchell part pour Sark et il y restera quelques jours. On ne louera pas sa chambre pendant sa courte absence ; elle sera donc libre jeudi soir. Vous pourrez vous y introduire avant le début de l'entrevue et vous ne risquez pas d'être dérangé.

L'idée est excellente, mais il faudra au moins une demi-heure pour creuser un trou proprement dans le bois, et pour être tranquille, je devrai donc faire cette opération dans la matinée, pendant que le père Chabellé est dehors. Peut-être ignorez-vous que dans cette chambre il y a une armoire à linge et, comme Mitchell sort toute la journée, Marie y va et vient pour chercher une nappe ou une serviette, et pourra me surprendre.

Alors, dit Lucy, trouvons un prétexte pour que vous couchiez dans la chambre de Mitchell pendant son absence. C'est aujourd'hui lundi, nous n'avons que trois jours pour y réfléchir. Pas de veine !

Qu'y a-t-il ?

C'est jouer de malheur. J'avais complètement oublié que mon oncle et moi devons aller à Alderney jeudi.

Pas pour longtemps, j'espère ?

Non, pour la journée. Nous serons de retour vers sept heures. Je préférerais ne pas y aller, je vais peut-être rater des choses extraordinaires.

L'eau se mit à bouillir. A contre-cœur, pour obéir à Lucy, je lançai deux "Ohé !" pour appeler le professeur et Mitchell, puis je me rassis en attendant leur retour.

M. Lambert, dit tout à coup la jeune fille, ne m'avez-vous pas dit que le mot "deux" vous intriguait dans la...

celui du code. Si, et cela me tracasse d'autant plus que ce mot peut varier tous les jours ; alors, si c'était "un" ou "trois", le compte de lettres...

Lucy se boucha les oreilles.

Vous m'étourdissez, dit-elle plaintivement. Ne recommencez plus et je vous dirai l'idée qui vient de me frapper.

Je m'excusai comme il convient et elle reprit malicieusement :

Dire que vous et votre ami n'avez pas été fichus de trouver cela ! C'est clair comme deux et deux font

quatre. Les hommes ne sauront jamais se passer de l'aide d'une faible femme. Ne m'avez-vous pas dit que sur le carnet de Lecatteau les phases de la lune étaient particulièrement marquées à l'encre.

Je le confessai humblement.

Eh bien, continua mon gracieux mentor, une flamme sautillant dans ses yeux, voici la réponse à la devinette : premier quartier, deuxième quartier, troisième quartier et quatrième ou dernier quartier.

Miss Edwards vous êtes un as !

Chut ! Voici mon oncle, et il a l'air de bien mauvaise humeur. Je me demande s'il s'est encore frappé sur le pouce. Je vous en prie, M. Lambert, essayez de le remonter !

VIII

DANS LA CHAMBRE DE MITCHELL

Le beau temps dura deux jours encore. Les fermiers et les maraîchers apportaient à la ville des chargements de légumes qui s'entassaient sur le quai, à destination de l'Angleterre. La récolte des tomates était miraculeuse et le vapeur de l'île ne parvenait pas à assurer le transport des arrivages quotidiens. Bientôt la file des charrettes prit des proportions telles qu'elle vint aboutir à cinquante mètres du Chat Noir. C'étaient des jours prospères !

Je communiquai mes impressions à Lucy le mercredi soir tandis que, tous deux assis à la porte de l'auberge, nous regardions se lever la lune.

Quel malheur que ce temps ne puisse durer ! N'avez-vous pas entendu ce que disait le père Chabellé à dîner ?

Quoi ? que nous aurions de la pluie cette nuit ? Je l'ai entendu, mais il est plutôt pessimiste. On ne voit aucun nuage au ciel.

Regardez, dit-elle en m'indiquant l'Ouest.

L'horizon était tout noir.

Nous reprîmes nos sièges.

Toutes mes excuses à notre digne hôte, dis-je. La pluie ne va pas tarder à tomber et je crains que vous ayez mauvais temps pour votre promenade.

C'est possible. A moins que mon oncle se décide à remettre sa visite à Alderney ; j'en doute, car il y a donné rendez-vous à quelqu'un et il ira par n'importe quel temps. Pourquoi diable a-t-il choisi jeudi entre tous les jours de la semaine ? A propos, avez-vous trouvé une excuse pour prendre la chambre de M. Mitchell ?

Non. Je me suis creusé la cervelle sans y parvenir. Si seulement de sa fenêtre on avait une belle vue, ce serait un prétexte valable, mais elle donne sur un mur tout blanc.

Y a-t-il un rebord extérieur à la fenêtre de votre chambre ? me demanda-t-elle d'un air détaché.

Oui, mais qu'est-ce que cela vient faire...

Et le père Chabellé annonce de la pluie pour cette nuit, continua Miss Edwards en réfléchissant. M. Lambert, j'ai mon plan. Vous sentez-vous leste et audacieux ce soir ?

Leste comme un chamois, et audacieux, oui...

(Suite à la page 38)

LE FAUX CONTREBANDIER

EPISODE NUMERO 11



1—Pendant que Rosa, la petite-fille de Julien Tromez, était enfermée dans le grenier par les deux policiers, Yvan cherchait un moyen de la faire s'évader.



2—Il trouva enfin. Un lierre solide grim-pait le long du mur jusqu'à la fenêtre de la pièce où Rosa était prisonnière. Il s'en servirait pour la rejoindre.



3—Après avoir examiné soigneusement les environs, Yvan commença son ascension. Ce n'était pas sans danger car plusieurs branches le supportaient à peine.



4—Mais il arriva heureusement à la fenê-tre et il frappa au carreau. Il espérait lui parler avant qu'un serviteur s'aperçût de son escalade.



5—Presque aussitôt, la fenêtre s'ouvrit. Rosa fut fort surprise de voir son brave ami Yvan qui s'agrippait au lierre. En peu de mots, il expliqua son projet.



6—Il ne fallait pas songer à faire descendre Rosa au moyen du lierre car le trajet serait trop périlleux. La petite fille suggéra alors un autre moyen.



7—Yvan se rendrait au bord de la mer, à un endroit que Rosa lui indiquait et là il lancerait par trois fois le cri de la mouette blanche.



8—Yvan écouta attentivement ces ins-tructions. Puis il entreprit de redescendre. Mais tout à coup, une branche se rompit et il faillit tomber à terre.



9—Il se retint à temps, cependant. Dès qu'il eût mis pied à terre, il salua la petite fille et s'enfuit. Il repéra soigneusement l'en-droit indiqué.



10—Dissimulé derrière une grosse roche, il lança trois fois le cri de la mouette. Peu après, il entendit le même signalement et un homme sembla surgir des rochers.



11—Cet homme, c'était Julien Tromez, le présumé chef des contrebandiers. Yvan lui expliqua que Rosa était prisonnière au châ-teau et qu'elle servirait d'otage.



12—Aussitôt, Tromez décida un plan pour faire évader sa petite-fille. Il irait au châ-teau avec Yvan. Celui-ci admira le courage de cet homme traqué par la police.

LA CHANSON FRANÇAISE

(La Revue Populaire et Le Film publient également des chansons françaises.)

La petite église

(Fallot-Delmet)

Disque Columbia, No 34450, par Jean Clément

Disque, 75c; musique, 75c

Je sais une église, au fond d'un hameau,
Dont le fin clocher se mire dans l'eau,
Dans l'eau pure d'une rivière.
Et souvent, lassé, quand tombe la nuit,
J'y viens, à pas lents, bien loin de tout bruit,
Faire une prière.

Des volubilis en cachent l'entrée.
Il faut, dans les fleurs, faire une trouée
Pour venir prier au lieu Saint.
Un calme imposant y saisit tout l'Etre;
Avec le printemps, un parfum pénètre:
Muguet et jasmin.

Des oiseaux, parfois, bâtissent leur nid
Sur la croix de bronze où Jésus souffrit.
Le vieux curé les laisse faire.
Il dit que leur chant est l'hymne divin
Qui monte des coeurs en le clair matin,
Vers Dieu, notre Père.

La petite église est simple: un grand cierge
Brûle, dans le soir, auprès de la Vierge
Comme une étoile du printemps;
Mais Dieu doit aimer la petite église,
Et venir, souvent, dans l'ombre indécise,
Bénir ses enfants.

Je sais une église, au fond d'un hameau,
Dont le fin clocher se mire dans l'eau,
Dans l'eau pure d'une rivière...
Lorsque je suis las du monde et du bruit,
J'y viens, à pas lents, quand tombe la nuit
Faire une prière.

Mon seul amour

(Pothier-Rivers-Verdun)

Valse chantée par Gaby Morlay dans *Le Maître de Forges*.

Musique, 45c

I

J'avais fait le joli rêve
D'avoir ton coeur,
Mais le voilà qui s'achève
Dans les rancœurs.
Ainsi le veut le destin
Tu vas me quitter demain.

II

Si je m'efforce de rire
Parfois gaiement,
C'est que je ne veux pas dire
Tous mes tourments.
Pourtant lorsque je souris,
En même temps je me dis:

Adieu donc et reprends ton chemin. "Je sais bien que mon rêve est fini."

Refrain

Mais l'amour que je garde en moi-même
C'est vers toi qu'il ira, malgré tout!
Follement je t'aime.
C'est pourquoi, très doux,
Mon baiser suprême
Te suivra partout...
Je t'adore à jamais et quand même!
Tout mon coeur t'appartient pour toujours,
Cet amour extrême sera sans détour,
Mon plus beau et mon seul amour.

— Alors, répliqua-t-elle, les yeux pétillants d'espièglerie, je vais vous confier quelque chose à l'oreille. Penchez-vous vers moi.

J'obéis. Une demi-minute après, je me rejetai en arrière, secoué par un accès d'hilarité, et bénissant la chance qui m'avait procuré une partenaire douée d'une imagination aussi vive.

— Lucy, lui dis-je, une fois ma crise passée. Je ne sais comment vous féliciter; en attendant acceptez tous mes remerciements.

— Vous ferez cela? demanda-t-elle, anxieuse.

— Certainement. C'est une excellente idée, et s'il pleut, le tour est joué.

— Pourvu que nous n'allions pas à Alderney demain, reprit-elle. Ma promenade sera gâtée par mon impatience de rentrer pour avoir des nouvelles.

— En vérité...

Je fus interrompu par le professeur Bristowe.

— Lucy, ma chérie, dit-il d'un ton sec, tu ferais bien d'aller te coucher pour te lever de bonne heure demain. Il est près de dix heures.

— Oh! et moi qui m'étais promis d'être au lit à dix heures! Bonsoir, Monsieur Lambert.

Elle rentra avec son oncle.

Deux heures plus tard, j'enjambais le rebord de la fenêtre de ma chambre et cherchais le moyen de grimper sur le toit, dont la pente s'arrêtait à quelques pouces au-dessus de ma tête. Quelle chance! Je venais de découvrir une grosse cheville de fer qui sortait du mur. J'avais enlevé mes souliers pour éviter le bruit. En un clin d'oeil j'eus noué à ce morceau de fer une corde en forme de boucle et, m'en servant comme d'un étrier, je me hissai sur le toit. Je rampai jusqu'à l'endroit où devait se trouver mon lit. A cette hauteur, d'une poussée violente, je déplaçai une arge tuile, puis je regagnai ma chambre et mon lit. Le stratagème était napoléonien dans sa simplicité.

Le lendemain, à l'aube, je conclus que j'aurais pu choisir une tuile plus petite. Je fus brusquement réveillé par une avalanche de plâtre humide qui me tomba en pleine figure; après quoi une véritable cascade inonda mon lit. Pendant une minute ou deux, je ne pus contenir ma mauvaise humeur. Comprenant enfin jusqu'à quel point notre plan avait réussi, je me mis à rire de bon coeur. N'avais-je pas un excellent prétexte pour déclarer que ma chambre était inhabitable et demander que l'on me transférât dans une autre?

J'allai réveiller Pierre. Le bruit que nous fîmes en trébuchant seaux et balais sur le lieu du désastre y amena Brocklebank et le père Chabelle. Celui-ci fut consterné en voyant mon lit inondé et mon état lamentable. Jamais pareille catastrophe n'était survenue à un de ses clients. Ce fut une scène de lamentations. En fin de compte, quelques âmes de bonne volonté m'aidèrent à transporter mes pénates dans un endroit sec et une demi-heure après, je me trouvais installé dans la chambre de Mitchell. La réparation du plafond demanderait au moins deux jours, au dire de Chabelle.

Je réussis à causer pendant quelques instants avec Lucy avant son départ pour Alderney. Elle piqua une

crise de fou rire quand je lui appris le résultat de sa petite ruse. Puis elle fut prise d'un remords.

— Une partie du plafond s'est crevée... Oh! je n'avais pas prévu cela. Pauvre père Chabelle! Si jamais il est innocent, comme je le crois, nous lui rembourserons les frais occasionnés par nos dégâts. Qu'en pensez-vous?

J'acquiesçai à cette proposition, car, en mon for intérieur, j'étais quelque peu honteux de mon exploit. Restait à savoir si l'hôtelier méritait notre sympathie.

Quand Miss Edwards et son oncle furent partis, je pris mon petit déjeuner et sortis faire quelques emplettes.

A onze heures, le soleil fit une tardive et courte apparition, et vers midi une bruine tombait qui bientôt se transforma en un épais brouillard. L'éclaircie était venue à propos pour servir mes plans: les gens de l'hôtel en avaient profité pour faire un petit tour avant le déjeuner. Parmi eux, le père Chabelle qui, selon sa coutume, alla boire son petit verre avec un voisin.

M'étant assuré que Marie et Pierre travaillaient en bas, je m'enfermai à clef dans ma chambre. Vivement et sans bruit, je me mis à la besogne. Je choisis un endroit de la cloison caché par un tableau. Sans prétention, mon ouvrage était proprement fait. Au lieu de forer simplement le bois, j'avais découpé une sorte de bouchon conique; de cette façon, du côté du père Chabelle, l'ouverture était à peine visible, tandis que du mien, grâce au morceau de chêne que j'avais enlevé, je pouvais voir presque tout ce qui se passait chez lui.

Le tableau remis en place, je me faufilai avec précaution dans le sanctuaire du patron de l'hôtel, enlevai les traces de sciure, puis je redescendis. Je ne rencontrai que le Dr Ferriman. Ce client, dont je n'ai pas encore parlé, était arrivé le mardi; c'était lui qui avait retenu la septième chambre par lettre. Il avait l'air tranquille et inoffensif, mais il se tenait mal à table et comme il mangeait en face de moi, je ne cherchai pas sa société. Un livre en mains, j'attendis l'heure du déjeuner dans le fumoir.

Lucy absente, je m'ennuyai à mourir au début de ce pluvieux après-midi. Le brouillard se résolvait en une pluie fine; j'endossai mon imperméable et me dirigeai vers Saint-Sampson, histoire de marcher pendant une heure ou deux.

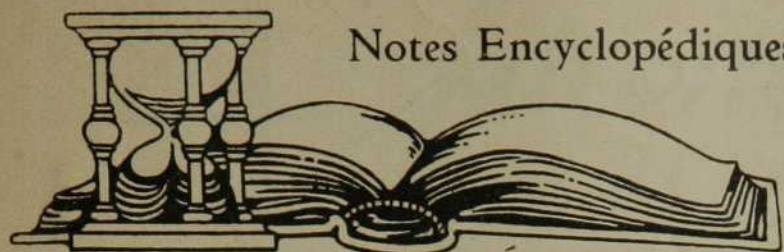
Chemin faisant je méditai sur la tournure des événements. Quelle décision devrais-je prendre au cas où j'aurais la preuve que l'hôtelier était de connivence avec Lecatteau?

Je me demandais, en traversant Saint-Sampson, si je ne ferais pas mieux de me rendre à Londres pour tenir M. Metters au courant de la situation, quand une voix me tira de ma rêverie.

— S'il vous plaît, Monsieur, n'auriez-vous pas une allumette?

Je me détournai et aperçut un petit bonhomme replet, revêtu d'un ciré, un marin à coup sûr. Il tenait en main un brûle-gueule en terre cuite.

(A suivre)



Notes Encyclopédiques

Les pêcheurs de Brighton pratiquent toujours l'ancienne superstition d'insérer un sou dans le liège de leurs filets afin de se rendre la pêche favorable.

Cent mille oeufs de saumon provenant des aquariums d'Angleterre viennent d'être importés en Colombie Britannique pour le repeuplement de certaines rivières.

Un télégramme de souhaits à l'occasion de son anniversaire, reçu par Roosevelt de l'Alabama, contenait 138,000 mots et il a fallu deux jours pour le transmettre.

On vient de découvrir en France un tableau de peinture signé Victor Hugo, ce serait le seul qu'ait jamais fait le grand poète qui est, d'autre part, l'auteur de nombreux et remarquables dessins.

Un curieux accident est celui dont un nommé Lovel Short, de New-York, a été victime; ayant été frappé par une auto, ses glandes lacrymales ont été affectées à un tel point que depuis ce temps il pleure continuellement sans pouvoir s'arrêter. Lovel demande dix mille dollars de dommages.

Des chirurgiens du Nebraska ont greffé sur la jambe droite d'un homme 197 morceaux de peau prélevés sur les autres parties de son corps.

Au Casino de Monte-Carlo où les affaires, c'est-à-dire le jeu, vont toujours malgré la dépression, les joueurs sont payés en or ce qui constitue probablement la seule exception de ce genre dans tous les endroits où l'on manipule de l'argent.

D'après une loi anglaise passée sous le roi Edouard VI, et qui n'est pas encore abrogée, les magistrats d'Angleterre peuvent être passibles d'emprisonnement s'ils défendent à une personne de ce pays l'usage des boissons alcooliques. Il va sans dire que cette loi, d'ailleurs peu connue, n'est jamais appliquée mais, le cas échéant, elle pourrait donner lieu à de curieuses procédures en cour.

Une petite fille née récemment à Londres avait une queue d'environ deux pouces de longueur, recourbée et terminée en pointe; les chirurgiens qui l'ont débarrassée de cet appendice caudal nous apprennent cette curieuse chose qu'à Londres, chaque année, il y a un ou deux enfants qui naissent avec le même ornement superflu.

On désigne sous le nom de *mar-teaux* des pièces ornementales de bronze ou autres métaux qui se posaient autrefois à la porte d'édifices publics et même de maisons particulières pour frapper à ces portes; on en voit encore occasionnellement quelques spécimens, et l'un des plus curieux est assurément celui de la cathédrale de Durham, en Angleterre. Il représente une figure qui ressemble d'une manière frappante au professeur Einstein.

Quand on se promène dans la campagne, les objets éloignés apparaissent toujours plus près qu'ils ne le sont en réalité lorsqu'on a le soleil derrière soi ou qu'on est séparé de ces objets par une étendue d'eau. Au contraire ils semblent plus éloignés s'ils sont à l'extrémité d'une route longue et droite ou bien si l'air est chauffé fortement par le soleil.

Un boxeur de la ville d'Ossveiler vient d'accomplir une prouesse peu ordinaire, il s'est mis *knock-out* lui-même. Ayant envoyé un furieux coup de poing à son adversaire il l'a manqué et, n'ayant pu retenir son élan, il est tombé lourdement sur le tapis où il s'est assommé si bien que le referee a eu le temps de compter les dix points fatidiques avant qu'il ait pu se relever.

La croyance aux sorcières est beaucoup plus répandue à Londres qu'on ne pourrait le croire; beaucoup de gens, paraît-il, suspendent au-dessus de leur porte un collier fait de dents de lapin avec la ferme croyance que cela les préserve des maléfices desdites sorcières. Il y a même dans le *East-End* une secte qui fabrique du *sang de dragon* dans le même but.



SOYEZ CURIEUSE

au sujet du Savon de Toilette

ETES-VOUS curieuse? Je l'espère. C'est une bonne qualité. Mais parlons de votre savon de toilette. Si vous êtes raisonnablement curieuse, vous voudrez savoir s'il est pur... s'il nettoie parfaitement et avec douceur... si d'autres femmes ont trouvé qu'il était bon pour leur teint.

Le Palmolive est pur. Même la douce couleur verte du Palmolive est tout à fait naturelle, résultant de l'huile d'olive qui entre dans chaque pain.

Le mélange secret des huiles d'olive et de palme est ce qui donne au Palmolive sa mousse veloutée qui pénètre tous les pores menus, les débarrassant doucement de leurs accumulations... laissant ensuite la peau douce, lisse, glorieusement claire et fraîche.

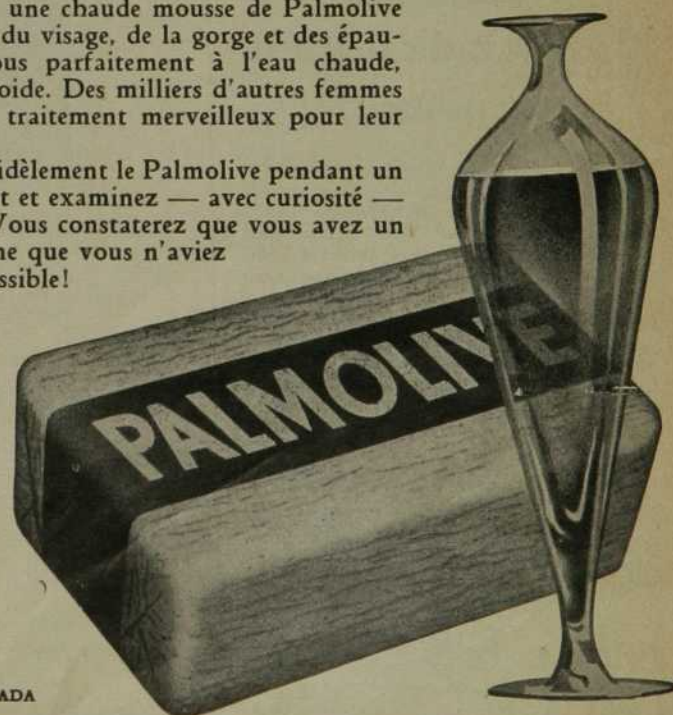
Achetez-en trois pains aujourd'hui. Soir et matin, massez une chaude mousse de Palmolive dans les pores du visage, de la gorge et des épaules. Rincez-vous parfaitement à l'eau chaude, puis à l'eau froide. Des milliers d'autres femmes ont trouvé ce traitement merveilleux pour leur teint.

Employez fidèlement le Palmolive pendant un mois seulement et examinez — avec curiosité — les résultats. Vous constaterez que vous avez un teint plus jeune que vous n'aviez jamais cru possible!

RAPPELEZ-VOUS — il entre une abondante quantité d'huile d'olive dans chaque pain de Palmolive.

7c
LE PAIN

FABRIQUE AU CANADA



La décoration du foyer

Les Styles Anglais

JE M'EPUISAI
A FROTTER
ET
A ECURER

Jusqu'à ce que j'employai



**Chasse radicalement
toute poussière !**

POURQUOI ne pas simplifier vos corvées domestiques... alors que la Lessive Gillett Pure en Flocons chasse radicalement la saleté? Vous n'avez qu'à préparer une solution de 1 cuillerée à thé de lessive dissoute dans une pinte d'eau froide.*

Ayez toujours de la Lessive Gillett sous la main pour les gros nettoyages. Pour les bols de cabinet aussi bien que pour les renvois bouchés. Détruit les microbes et chasse les mauvaises odeurs. Procurez-vous-en une boîte aujourd'hui. Chez votre épicière.

* Ne faites jamais dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action même de la lessive réchauffe l'eau.

BROCHURE GRATUITE — Procurez-vous un exemplaire de la nouvelle édition du Livre de la Lessive Gillett qui vous indique comment garder propre votre foyer et simplifier votre besogne. Ecrivez à Standard Brands Limited, Fraser Ave. & Liberty St., Toronto, Ont.

**LA LESSIVE
GILLETT** CHASSE LA
SALETÉ



Meubles de style JACOBITE, exposés chez Mitchell-Holland Limited, à Montréal. On ignore généralement que de grands maîtres ébénistes anglais du dix-septième et du dix-huitième siècles ont créé des styles remarquables auxquels leurs noms restent attachés, tels que Adam, Sheraton, Chippendale, Hepplewhite.

4 façons délicieuses DE GLACER UN GATEAU



Essayez à tour de rôle ces quatre glaçages merveilleux, si faciles à réussir sur votre gâteau favori. Vous les aimerez... ainsi que la chance qui vous permet d'obtenir une telle variété.



CE jour est votre jour chanceux, Madame... parce que voici le plus bel assortiment de glaçages que vous ayez vu depuis bien des lunes! Des glaçages merveilleux devant servir au décor de votre gâteau favori... et donner quatre versions exquis à votre recette de gâteau préférée.

Oui, ce sont des glaçages au chocolat, et quelle variété ils offrent! Voyez la texture succulente et les couleurs contrastantes de ce glaçage appelé "Ecume de Mer Créole". Essayez ce merveilleux glaçage au chocolat qui reste crémeux et velouté jusqu'à ce que les dernières miettes du gâteau aient été avalées. Considérez-les tous! Il vous sera difficile de faire un choix!

Mais il n'est pas du tout question de choix dans le chocolat que vous employez! Vous voudrez le chocolat Baker — le véritable chocolat — pour gâteaux aussi bien que pour

glaçages, car, seul Baker vous donne cette saveur riche et réelle de chocolat... ce glaçage velouté et d'un luisant satiné qu'il vous est impossible d'obtenir autrement.

Depuis 153 ans, les ménagères n'ont trouvé aucun substitut à la saveur délicieuse et au fondant exquis du chocolat Baker. Vous aussi, vous apprécierez le mélange secret et le procédé spécial qui contribuent à donner ce goût exquis de bon chocolat à toutes les pâtisseries que vous faites.

Essayez donc ces recettes. Envoyez-nous le coupon ci-dessous pour recevoir un beau livre de cuisine contenant exclusivement des recettes de pâtisseries faites avec du chocolat.

2 GLAÇAGE "ECUME DE MER CREOLE"

- | | |
|------------------------------------|--------------------------------------|
| 2 blancs d'oeufs non battus | 1 cuillerée à thé de vanille |
| 1½ tasse de sucre brun, bien tassé | 2 carrés de Chocolat Baker non sucré |
| 1 pincée de sel | 2 cuillerées à thé de beurre |
| 5 cuillerées à soupe d'eau | |

Placez les blancs d'oeufs, le sucre, le sel et l'eau, dans la partie supérieure d'un bain-marie. Battez avec un batteur d'oeufs rotatif jusqu'à mélange complet. Placez au-dessus d'eau bouillante fortement, battez constamment avec le batteur d'oeufs rotatif, et cuisez 7 minutes ou jusqu'à ce que le glaçage puisse tenir en pics. Retirez du feu et ajoutez la vanille. Battez jusqu'à ce que la consistance permette d'étaler. Cela fait assez de glaçage pour couvrir le dessus et les côtés d'un gâteau à deux étages, de 9 pouces de diamètre.

Etalez le glaçage sur le gâteau. Faites fondre le chocolat et le beurre au bain-marie. Quand le glaçage est ferme, versez dessus le mélange de chocolat et de beurre, en le laissant couler sur les côtés.

3 GLAÇAGE "MERVEILLE" AU CHOCOLAT

- | | |
|--------------------------------------|-------------------------------------|
| 2 carrés de Chocolat Baker non sucré | 3 à 4 cuillerées à soupe de lait |
| 3 onces de fromage à la crème | 2 tasses de sucre en poudre, tamisé |
| | 1 pincée de sel |

Faites fondre le chocolat au bain-marie. Amollissez le fromage à la crème avec le lait. Ajoutez graduellement le sucre et battez parfaitement. Ajoutez le chocolat et le sel et battez jusqu'à mélange complet. Cela fait assez de glaçage pour couvrir le dessus et les côtés d'un gâteau à deux étages, de 8 pouces de diamètre. (Ce glaçage ne durcira pas.)

4 GLAÇAGE AU CHOCOLAT MARBRE

Préparez le glaçage bouilli ou le "Glaçage Ecume de Mer" (obtenu en omettant le dessus en chocolat de la recette donnée ci-dessus pour le glaçage "Ecume de Mer Créole"). Etalez-le sur le gâteau. Faites fondre un carré de Chocolat Baker non sucré et versez-le en petites quantités, sur le glaçage, tout en tournant avec une cuiller afin de donner l'effet marbré que vous désirez.

1 GLAÇAGE ET GARNITURE AU CHOCOLAT

- | | |
|--|-------------------------------|
| 4 carrés de Chocolat Baker non sucré, coupés en morceaux | 1½ tasse de sucre |
| ½ tasse de lait | 1 cuillerée à soupe de beurre |
| 2 jaunes d'oeufs bien battus | 1 cuillerée à thé de vanille |

Ajoutez le chocolat au lait et placez sur un feu doux. Cuisez, en remuant constamment, jusqu'à mélange complet et velouté. Battez les jaunes d'oeufs avec 3 cuillerées à soupe de sucre. Ajoutez le reste du sucre au mélange de chocolat et de lait et cuisez environ 12 minutes ou jusqu'à ce que le sucre ait entièrement fondu. Ajoutez ensuite le mélange d'oeufs et de sucre puis le beurre et cuisez 1 minute. Retirez du feu. Ajoutez la vanille. Laissez refroidir, puis battez jusqu'à ce que vous obteniez une consistance épaisse et crémeuse. Ceci suffit pour garnir et pour glacer le dessus et les côtés d'un gâteau à deux étages de 9 pouces de diamètre.

NOUVEAU!

Le Chocolat non sucré de Baker est maintenant si facile à employer avec sa forme nouvelle en carrés d'une once. Il est facile à casser, à manier et à mesurer.



SERVICE DES CONSOMMATEURS, GENERAL FOODS LTD.,
3510 rue Albert, St.-Henri, Montréal, Qué.

Veuillez m'envoyer, gratis, le Livre de Recettes. (Ecrire nom et adresse en lettres moulées.)

NOM _____

RUE _____

VILLE _____ PROV. _____

C2F-33

Un peu de tout...

pour le printemps



AGNES

JOLI CHAPEAU DE
PAILLE DE FLORENCE.
TRES SEYANT AVEC
FOURRURE LEGERE.



MAGGY ROUFF

TISSU BEIGE UNI
ET TRICOT A LA
MAIN MARRON.

INTIKAM

(Suite de la page 10)

extraordinaire qu'elle aimait avec la frénésie de la faiblesse.

Mais cette passion désordonnée n'avait pu lui faire oublier qu'elle était mère. Elle avait confié sa fille unique à une parente qui l'élevait dans la plus entière solitude. Bien souvent Andrina quittait un instant son féroce amant pour aller presser sur son cœur sa chère petite exilée. De cuisants remords la tourmentaient à la pensée de cette enfant dont l'image désolée la poursuivait sans cesse, comme une menace d'en haut planant sur son avenir.

Ali se promenait avec sa garde aux environs de la capitale quand il rencontra la captive que son ennemi lui envoyait en présent de réconciliation. Ce fut avec un trouble inexprimable qu'Ilderim la remit aux mains du pacha. La simple vue de sa beauté et de sa candeur avait suffi pour faire naître en lui un sentiment d'attachement étrange et d'inviolable respect. Aucune parole n'avait été échangée, mais Xanthè avait lu dans ses yeux qu'il ne serait jamais son bourreau.

Aussi lui jeta-t-elle en le quittant une muette supplication à laquelle il répondit en touchant son cœur et son épée.

Xanthè fut enfermée dans l'appartement le plus reculé du palais, témoin ordinaire des caprices éphémères du maître.

C'était une rotonde sans fenêtres, et où le plafond était remplacé par des étoffes mobiles découpées à jour et laissant voir le ciel pendant les sereines et tièdes nuits.

De sévères précautions furent prises pour que la favorite ne pût avoir connaissance de l'événement.

Rien d'autre part ne fut négligé pour éblouir et fasciner les sens novices de l'innocente. Le pacha ne voulait pas de lutte.

Bien avant l'aube, il quitta sa sultane endormie et entra dans la prison de sa nouvelle victime, armé comme en bataille, dans tout l'éclat de sa puissance. Xanthè assoupie tressaillit, ouvrit les yeux, et ne bougea pas.

— Etoile d'Orient, dit Ali d'une voix vibrante de frissons impurs, veux-tu devenir l'orgueil de ma couche et l'astre de ma fortune?

La jeune fille tourna dédaigneusement la tête.

— Je suis Ali Tebeleni, reprit-il en étendant les bras, la lumière des croyants, le glaive de la destinée qui fait trembler le croissant à Stamboul et la croix à Sétiniah!

— Je suis chrétienne et Athénienne, dit Xanthè; et elle leva la

main en fixant le pacha. Il voulut avancer, elle le frappa au visage. Il s'arrêta aussitôt comme à l'aspect d'un fantôme et s'agenouilla en murmurant:

— Va, va! prends mon glaive: que tu es belle ainsi, c'est par toi que je voudrais mourir!...

Puis reculant sous le regard limpide et perçant de la vierge, il sortit en lui disant:

— Dors et prépare pour le combat ton armure enchantée, je reviendrai avec le soleil.

— Monseigneur que t'ai-je donc fait, dit Andrina au pacha dès qu'il fut revenu auprès d'elle. Mon Dieu, ma patrie, mon honneur, que j'ai vendus pour tes baisers, ne me vaudront-ils pas la gloire d'être seule à m'en rassasier! Te laisserai-je partager la goutte d'eau qui suinte dans ma gorge desséchée?

Ali serrait dans ses bras Andrina frémissante.

— Je veux la tuer, poursuivait-elle.

— De qui parles-tu?

— D'elle.

— Je ne comprends pas la soif qui t'altère; m'ordonnes-tu de clouer au pal tous les hommes valides de l'eyalet, d'ouvrir le sein aux femmes, de trancher la tête aux enfants, d'incendier moi-même la mosquée et le palais?

— Non, non, livre-la-moi, et ne me laisse pas me tordre ainsi comme le bois vert sur la braise. Livre-la-moi, celle pour qui tu viens de me quitter, dont la grâce débile t'a fait renier ma beauté, dont la seule pensée allume le sang de mes veines! Comme les loups flairent de loin tes magnifiques champs de carnage, je flaire, ô mon dieu, la fin de ton amour et de ma vie.

— Impitoyable despote, reprit Ali blême d'étonnement, furie insatiable, tais-toi! Non! tu n'auras plus une tête.

— Tu l'aimes donc? cria Andrina affolée d'envie et de rage.

Xanthè demeurée seule pria jusqu'à l'aurore. Au moment où ses premières lueurs pénétraient dans le sérail, la porte s'ouvrit et Ilderim entra.

— Je viens t'offrir mon bras et mon âme, dit-il en s'inclinant et avec un profond tremblement de voix. J'ai bravé pour venir jusqu'à toi les eunuques et les janissaires, les gibets et les pals, les croix et les sacs noirs qui roulent dans la mer. Seul ici contre tous, je viens prendre tes ordres et puiser dans ton re-

(Suite à la page 44)

Egayez toutes vos fenêtres
d'une toilette printanière!



Quelques verges d'un tissu de couleur, une Singer Electrique et notre plan «Faites-le vous-même». Il ne vous en faut pas plus pour enjoliver votre maison. Le Représentant Singer se fera un plaisir de vous indiquer comment économiser sur vos tentures et vous faire des robes au tiers des prix de confection par ce plan.

SINGER SEWING MACHINE COMPANY

DOLLFUS-MIEG & C^{IE}
SOCIÉTÉ ANONYME
MAISON FONDÉE EN 1746
MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D.M.C., COTONS PERLÉS... D.M.C.
COTONS À COUDRE D.M.C., COTON À TRICOTER D.M.C.
COTON À REPRISER D.M.C., CORDONNETS... D.M.C.
SOIE À BRODER... D.M.C., FILS DE LIN... D.M.C.
SOIE ARTIFICIELLE D.M.C., LACETS DE COTON D.M.C.

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C. dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames



Ceci est une photo authentique de MR. JOHN LOVE faisant une déclaration solennelle devant un notaire au sujet de son usage des Fruit-a-tives

DECLARÉE devant moi en la Cité de Toronto, dans le Comté d'York, ce 24^e jour d'octobre, 1933 A.D.

John G. Reid
Notaire, Ontario.



"Je déclare solennellement..."

Que je fus gravement frappé de

RHUMATISME

il y a quatre ans. Je ne pouvais me remuer les bras ou les jambes et je dus garder le lit pendant plusieurs mois. La gravité de mon mal me força à vendre mon commerce. Après avoir été au lit pendant à peu près neuf mois, je commençai à prendre des Fruit-a-tives. Après cela, je pus bientôt me lever. Je me porte bien maintenant, et j'ai retrouvé le complet usage de mes mains et de mes jambes.

ET je fais cette déclaration solennelle la croyant consciencieusement vraie et sachant qu'elle a la même force et le même effet que si elle était faite sous serment, sous l'empire de la Loi de la preuve au Canada."

525 NORTHCLIFFE AVE.
TORONTO, ONTARIO

John Love

Traduction de la déclaration originale en anglais.

Il a recouvré le parfait usage de ses mains et de ses jambes... déclaration solennelle d'une Victime du Rhumatisme!

DEBOUT et bien portant, après avoir dû garder le lit à cause de rhumatisme, telle est l'expérience de Mr. Love. Les Fruit-a-tives ont aidé Mr. Love à se remettre. Il veut maintenant que les autres victimes du rhumatisme SACHENT ce que les Fruit-a-tives ont fait pour lui, il veut que ces personnes reçoivent le même soulagement, et c'est pour cela qu'il a généreusement fait la déclaration solennelle qui précède.

Si vous souffrez de rhumatisme, vous devriez remercier Mr. Love d'avoir raconté son cas avec autant de franchise. Des milliers d'autres personnes ont fait la même expérience, elles ont senti disparaître leur rhumatisme peu de temps après avoir commencé à prendre des Fruit-a-tives. Maintenant que vous savez ce que les Fruit-a-tives peuvent faire, il n'en tient qu'à vous d'assurer votre santé au moyen des Fruit-a-tives.

Les Fruit-a-tives offrent un prompt soulagement non seulement à ceux qui souffrent de rhumatisme, mais à tous ceux qui sont victimes de la constipation, du mal de tête, de l'indigestion et d'autres maux encore plus graves.

Ce splendide remède agit sur le foie et sur les intestins, aidant les reins et la peau à fonctionner normalement, débarrassant le système de ses déchets empoisonnés, aidant à assurer la fraîcheur et la pureté du sang.

Les Fruit-a-tives sont un remède unique, scientifique et pourtant normal. Elles sont composées d'un extrait de pommes, d'oranges, de figues et de pruneaux avec certaines herbes, de manière et en des proportions propres à donner des bénéfices extraordinaires. Elles sont la découverte d'un célèbre médecin canadien, ancien président du Collège des Médecins et Chirurgiens d'Ontario.

Des milliers de Canadiens sont prêts à attester les résultats remarquables des Fruit-a-tives, tout comme le fait Mr. Love dans sa déclaration solennelle ci-dessus. Il n'est donc pas étonnant que les Fruit-a-tives se vendent plus que tout autre remède du genre au Canada. Décidez-vous maintenant à essayer vous-même les Fruit-a-tives afin de voir avec quelle rapidité elles vous soulageront... avec quelle assurance elles agissent... comme elles ne mettront pas de temps à améliorer votre état de santé. 25c et 50c partout.

Fruit-a-tives

Tous droits réservés, Canada, 1934 — Fruitatives Limited.

INTIKAM

(Suite de la page 43)

gard la force de vaincre pour toi.

— Tu es loyal et généreux, répondit Xanthè, je confie à ta valeur mon unique trésor.

A peine achevait-elle ces mots, qu'Ali, ouvrant précipitamment, se ruait le cimeterre au poing sur le jeune étranger. Le pacha était un adversaire redoutable, mais Ilderim défendait plus que sa vie, et Xanthè les mains jointes priait Dieu pour lui et pour elle.

L'aveugle fureur d'Ali ne tarda pas à lui être funeste; au bout de quelques minutes de lutte acharnée, il fut désarmée et légèrement blessée à l'épaule.

— Tu as dompté le lion de la Thessalie, dit le vaincu en feignant la calme insouciance d'un homme qui joue, à chacun sa conquête, à toi le radieux diamant de Missolonghi, tu épouseras ce soir ma prisonnière sur le théâtre de ton triomphe. Remplis les cérémonies prescrites par nos rites sacrés, et retrouve-toi ici au lever de la lune à l'heure où le muezzin appellera le peuple aux genoux d'Allah.

Ilderim sortit et le pacha retourna vers sa favorite deux fois délaissée.

— Divine Andrina, lui dit-il, je veux que tu sois aujourd'hui la plus heureuse des femmes; écoute: j'arrosrai d'un baume de sang la plaie qui t'a fait souffrir cette nuit. Oui, j'ai eu un moment de folie, oui, l'odeur d'une violette a arraché mes sens troublés au parfum dévorant qui brûle et charme ma vie. Dresse-toi, déesse éclatante, inflige-moi des tortures que ma passion préfère aux caresses, choisis le supplice qui doit punir la coupable.

— Je vais chercher, dit Andrina, mais je voudrais un martyr inconnu du Soleil: une hypocrite et savante douleur... qui ne fasse pas mourir vite... qui remue au fond de l'âme tous les désirs... qui retire la coupe en desséchant la gorge... qui se joue longtemps de la soif en faisant miroiter l'eau fraîche...

Suivirent quelques mots dits à voix basse après lesquels le pacha sortit en prêtant un horrible serment.

Le soir même à la chute du jour un repas somptueux était servi devant Xanthè. Ilderim, étourdi de bonheur, fut conduit à elle par une escorte de muets qui se retirèrent aussitôt.

— Le puissant Ali comble mes vœux, dit-il à la jeune fille, mais il ne peut disposer de toi, et j'attends pour m'approcher que tu me ten-

des la main. Ne penses pas que tu es dans un repaire, et que je suis seul entre les serpents et ta chair. Tu es dans ta douce Athènes, libre sous le ciel et près de la mer, je suis un pauvre passant qui t'aime, parle, me veux-tu?

— Tu m'as sauvée, reprit Xanthè, mais tu as un croissant sur la poitrine et moi j'y porte une croix.

— Eh bien! dit l'amant je suis le neveu du grand Canaris, et sous cette livrée que j'abhorre, espion méprisé des Grecs et haï des Ottomans, je sers le Christ et la liberté de son peuple.

Xanthè étendit le bras et le jeune homme s'y précipita.

— Je serai ton épouse, lui dit-elle en le repoussant doucement, mais nous devons recevoir la bénédiction du prêtre.

Canaris laissa échapper un soupir, saisit brusquement la belle Grecque, et dit en l'embrassant avec un irrésistible emportement:

— Moi te quitter avec un vain espoir! éloigner fût-ce pour une heure la source vive de ma bouche ardente! Nous nous aimons, que le ciel nous pardonne...

Xanthè, après quelques secondes d'une résistance domptée avant la lutte, laissa aller languissamment sa tête sur le sein de son libérateur. Elle essaya vaguement encore de lui dérober ses lèvres et finit par lui donner elle-même en fermant les paupières, le suprême baiser. Enivrés l'un de l'autre ils savourèrent longuement la volupté silencieuse des regards et des étreintes...

Cependant l'inconstant Ali implorait sa maîtresse et lui demandait grâce pour la condamnée. La haine allait être terrassée une fois de plus par l'admiration de la beauté inviolée.

— Andrina, disait le tyran, le glaive inexorable est hors de sa gaine; un mot peut briser sa lame. Prononce cette parole de paix, et après tant de lugubres songes, je pourrais rêver à une colombe qui s'envole.

— Si tout est prêt, répondit la sultane, fais signe aux ministres de mes volontés, et crois à la puissance des tourments préparés.

— Ah! grâce!

— Marche.

— Elle a seize ans. Comme ta fille...

— Cesseras-tu tes perfidies qui n'émousseront pas ma colère, je ne sais si j'écouterai les prières même de mon ange, mais les hommes, allons donc! J'ai trouvé, tu as juré, commencez!...

(Suite à la page 46)

Chronique de la Radio

Au cours de ses observations sur les émissions radiophoniques à l'une des séances du comité parlementaire qui étudia dernièrement les besoins de la radio d'Etat, l'honorable M. Cardin a attiré l'attention sur la médiocrité du parler de certains *speakers* — comme on dit à Paris — et il n'a pas caché qu'il fermait son appareil récepteur lorsqu'il lui arrivait de tomber sur l'un d'eux. L'ancien ministre n'est sans doute pas le seul. Les directeurs des postes privés devraient s'assurer les services des candidats les plus autorisés, c'est-à-dire ceux qui ont toute la préparation voulue: une bonne instruction, du jugement, de la civilité et aussi une voix agréable.

Beaucoup de jeunes gens qui sortent de nos écoles supérieures devraient se diriger de ce côté. C'est une nouvelle carrière qui s'offre à leurs ambitions. Il n'est pas douteux que les directeurs de postes privés les aideront, du moins sauront s'intéresser.

Une personnalité du monde universitaire a déclaré à ce sujet que le jour viendra où il faudra orienter les efforts de chacun vers l'épuration en quelque sorte de l'air. Pour cela, ayons les meilleurs sujets aux endroits de stratégie, comme les postes de T.S.F., cela pour la sauvegarde et l'honneur de l'intelligence, de la pensée canadienne et de la langue française. Il faudrait pour cela étendre les pouvoirs de la radio d'Etat, lui permettre d'exercer son influence dans les milieux radiophoniques où l'on semble témoigner de si peu de soucis à l'égard du beau.

Les débats interuniversitaires ont obtenu de si remarquables succès que c'est le désir de la CCR, apprend-on officieusement, d'en organiser de nouveaux la saison prochaine. Ce fut une heureuse émulation chez nos étudiants dans tout le pays. Ce fut en même temps un nouveau prestige pour le renom canadien-français dans les autres provinces puisque Laval a remporté la palme.

M. Léopold Houllé, publiciste français et directeur des relations publiques de la CCR, nous a confirmé la nouvelle à l'effet que la radio d'Etat encouragerait le théâtre amateur, "à condition toutefois a-t-il dit, que nos jeunes comédiens et comédiennes présentent des oeuvres acceptables et sachent les inter-

préter. La Commission va s'intéresser aux oeuvres de chez nous. Elle s'intéressera également à nos jeunes artistes qui ont du talent et la formation nécessaire." Puisse l'auteur canadien savoir en profiter.

On nous dit que seuls les artistes du *Trio Lyrique*, Mlle Malenfant, MM. Lionel Daunais et Ludovic Huot ont été réengagés pour la saison prochaine par la Commission



La Belle DOW que nous avons entendue au cours de l'hiver, au poste CKAC.

de la Radio. Ces artistes obtiennent de remarquables succès partout au Canada et même aux Etats-Unis. Ils font partie du programme présenté sous le nom de *Une heure près de toi*, programme transmis par la National Broadcasting Company aux Etats-Unis.

Les plagiaires ont beau jeu. Ils pillent à tout hasard et personne ne s'en plaint trop. Il y en a cependant qui se font pincer. Les explications sont audacieusement cocasses. Puis les gens oublient et la farce

continue. La dernière en date est celle de cette oeuvre de Walter Scott (*Kenilworth*) qui fut donnée à l'un des postes privés sous un autre nom et sous la signature d'un auteur canadien. Les interprètes ignoraient qu'ils étaient les victimes d'un plagiat. Ils se sont d'ailleurs empressés de faire une mise au point. Le dénonciateur connaissait *Kenilworth* et c'est heureux. Que de choses on pourrait encore signaler d'oeuvres plagiées si l'on portait une plus grande attention à ce qui s'écrit et se joue!

Le réseau de la radio comprend actuellement les postes CRCM, de Montréal; CKCH, de Hull; CHNC, de New-Carlisle; CRCS, de Chicoutimi et CHRC, de Québec. Les Acadiens auront bientôt le leur. La rumeur dit encore que la CCR installera des postes de TSF dans le Bas-Saint-Laurent, c'est-à-dire à Rivière-du-Loup ou Rimouski, à Sherbrooke et dans l'Abitibi ou le Témiscamingue.

NE REMONTE PAS SUR LA TAILLE
Le Secret est dans le dos Mobile



STYLE 5547

Avec un

NuBack
CAN. PAT. 312-512
TELESCOPIC

Soyez sûre

de votre apparence en tout temps, même en portant la toilette la plus délicate. NU-BACK supprime les plis embarrassants du dos et les lignes disgracieuses aux hanches.

Et ce qui est plus, NU-BACK ajuste le vêtement à la taille vous assurant cette belle ligne courbe tant en demande aujourd'hui.

Plus d'Echelles dans les Bas

Non seulement vous en serez ravie mais aussi vous serez surprise de son confort.

EN VENTE PARTOUT
Demandez-le à votre Corsetière

BLONDE ☐ BRUNETTE ☐

Gratis

NU-BACK Company
45 Dorchester - Québec

AVISEZ-NOUS si vous êtes
BLONDE ou BRUNETTE et il
vous sera envoyé gratis un
article d'usage personnel journalier.

Nom _____
Adresse _____
Cité _____

FABRIQUE PAR LES
MANUFACTURIERS
DES FAMEUX

D&A

NE REMONTE PAS SUR LA TAILLE



MAUVAIS

Il est *mauvais* pour le système nerveux d'être tiré de son sommeil en sursaut par le carillon éclatant d'un réveil démodé ou d'être dérangé durant la nuit par son tic tac bruyant et indiscret.



EXCELLENT

Il est *excellent*, au contraire, de posséder un BIG BEN, parce qu'il vous laisse dormir en paix et vous éveille gentiment. Son tic tac silencieux ne vous dérange aucunement.

Un produit WESTCLOX

Le premier appel du BIG BEN suffit pour quiconque dort d'un sommeil léger; son second appel, par contre, peut réveiller le dormeur le plus entêté. Il murmure d'abord, puis il crie. Vous pouvez voir et entendre ce superbe BIG BEN noir et nickel chez les marchands qui vendent des horloges. Il appartient à la fameuse famille Westclox de réveils, montres et horloges d'autos.

Le nouveau

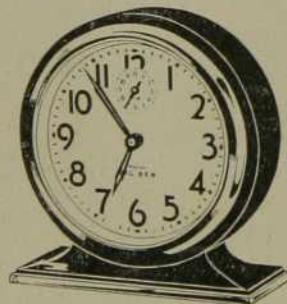
Réveil Carillon

BIG BEN

AVEC 2 VOIX ET TIC TAC
SILENCIEUX

Fabrication canadienne par la

WESTERN CLOCK COMPANY, LIMITED, PETERBORO, ONTARIO



LES PRIX WESTCLOX VARIENT DE \$1.25 à \$5.75

Vous est-il arrivé déjà de lire LE FILM ?

qui obtient en ce moment un succès sans précédent avec ses abondantes et riches photos d'étoiles du cinéma, ses romans d'amour complets et inédits, ses nombreux articles illustrés.

En avril nous publions :

Pour l'Amour d'une Blonde Par Léo Dartey

COUPON D'ABONNEMENT LE FILM

Ci-inclus \$1.00 pour 1 an ou 50c pour 6 mois d'abonnement au Film.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. ou Etat _____

POIRIER BESSETTE CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

INTIKAM

(Suite de la page 44)

Ali frémit, se leva, et donna un coup de sifflet qui déchira la nuit, semblable au cri d'un enfant qu'on égorge.

Xanthè reposait sur les genoux de Canaris. Le jeune Hellène contemplait avidement le corps demi-déployé de sa compagne, quand levant machinalement la tête, il vit une feuille de rose descendre et effleurier le blanc visage endormi.

Xanthè entr'ouvrit les yeux, secoua ses cheveux en désordre et montra à Canaris de nombreuses feuilles de rose qui paraissaient se détacher des arabesques du dôme.

— Le pacha désire que rien ne manque à la fête, dit Canaris.

Insensiblement l'étrange neige vint à joncher les tapis. Le couple ne prêtait au phénomène qu'une curiosité distraite.

— Qu'il est bon de s'aimer, dans cette atmosphère embaumée, disait l'époux. Dormons, ma Xanthè, sur ce lit de fleurs que Dieu nous fait pour notre nocé.

Xanthè souriait à travers un rêve; soudain elle eut un mouvement fébrile:

— Ah! ce parfum m'étourdit, soupira-t-elle, je voudrais de l'air.

Canaris ne put ouvrir la porte.

— J'étouffe, répéta la jeune fille.

— Nous sommes enfermés, dit-il en revenant vivement à elle avec un tremblement qu'il ne put dissimuler. Elle s'arracha de ses bras avec un cri d'angoisse. Il se jeta sur la porte pour essayer de la briser. Vains efforts. Il tira son épée et se mit à frapper désespérément les murailles. Les tentures du petit sérail furent lacérées et mises en pièces, les roses pleuvaient toujours. Vaincu lui-même par la puissance vertigineuse du parfum, Canaris chancela et s'affaissa auprès de Xanthè!

— Mais c'est la mort, dit sourdement la malheureuse, c'est le châtiment. Chrétiens, nous avons imité les infidèles et voici déjà la mort!

Et se dressant, les yeux démesurément ouverts, inondée d'une sueur glaciale:

— Ah! ah! sauve-moi! Dieu! Dieu! à moi!

Canaris se débattait sous la pesanteur invisible de l'asphyxie.

— Lâche! je meurs! moi ton épouse! je t'en prie! je t'aime! quel piège affreux! tu m'as trahi! que t'ai-je fait! Dieu! ah! ah!

Canaris se taisait.

Se jetant sur le moribond qui ne la connaissait plus, elle raidit ses mains convulsées. Elle embrassa le corps avec la rage voluptueuse de la passion agonisante, et colla sa bouche

sur les lèvres bleues qui ne pouvaient plus donner de baisers...

Canaris rassemblant alors ses forces épuisées, saisit l'épée gisante à ses côtés et la plongea dans sa poitrine. Les larmes expirant dans l'air méphitique exhalaient leur dernière lueur. On eût pu entendre dans les ténèbres une masse étrange se rouler sur les tapis, puis le bruit de la chute des roses domina peu à peu les râles et s'éteignit lui-même comme une brise dans les bois.

L'exécuteur Bayesid alla avertir le pacha.

Ali, qui veillait, bondit brusquement et se retournant vers la favorite assoupie:

— Sois contente et abreuve-moi de tes plus chaudes caresses, tes désirs sont accomplis.

— Je veux voir, dit la femme.

— Demain.

— Non! je ne dormirai pas près de toi avant de savoir quelle délicatesse tu réserves aux vierges qui m'ont fait pleurer... Allons.

Ils quittèrent leur chambre et le pacha conduisit la sultane à travers les longues galeries du palais. Les eunuques préposés à la surveillance de nuit regardaient avec effroi le couple funèbre.

— Vite, disait Andrina en se précipitant vers une porte qui exerçait sur elle une incompréhensible attraction.

Arrivée la première, elle ouvrit et aperçut deux corps étendus et dont des roses sanglantes couvraient à demi le visage. La soif du meurtre fit alors place à la pleine satisfaction de la jalousie repue. Elle s'accroupit lentement, abaissa le flambeau qu'elle avait arraché au pacha et voyant l'une des victimes tressaillir encore, lui découvrit violemment la face, en lançant un hideux merci, qui fit frissonner Tebeleni. Un faible soupir sortit de la bouche de la mourante qui put articuler tout bas:

— Adieu, maman!

Ali souleva dans ses bras sa maîtresse inanimée et contempla avec terreur ces membres superbes qui ne remuaient plus. De grosses larmes sillonnèrent les joues du barbare qui s'écria en laissant retomber la morte:

— Allah! ma gloire chancelle, puisque mon étoile s'en va. N'ai-je pas assouvi ta faim ingrate, toi qui m'abandonnes, et n'avions-nous pas cette nuit assez de sang et de roses, pour faire une couche royale à ta fureur et à mon amour?

L. DE LARMANDIE

BEAU GESTE

(Suite de la page 7)

— Puisque c'est de même, j'vas continuer au village quérir le docteur. Vois-tu, hier soir, j'm'en allais là. J'ai voulu couper par le bois, pour aller plus vite, et j'm'ai écarté. J'allais quérir le docteur, à cause de ma Lise, qu'est proche d'accoucher...

Aux derniers mots, Luc avait pâli, mais il se remit promptement et dit:

— Le village est pas mal loin, prends Mush avec toi... Ecoute, j't'ai sauvé la vie, ça vaut quelque chose. Promets-moi de pas dire à personne ce qui t'a arrivé hier soir. T'arrangeras ça comme tu voudras, mais faut pas dire la vérité, même à ta femme.

— Je jure que je le dirai pas!...

— Correct...

— Tu demandes pas d'autre chose pour m'avoir sauvé la vie?

— Non.

Luc appela son chien, puis lui désignant son hôte et la forêt, il fit simplement:

— Va, Mush...

Il ouvrit la porte et le grand chien sortit. Jean Corteau le suivit en murmurant encore une fois: "Merci!"

Luc haussa ses larges épaules, et sans regarder l'homme s'éloigner il alla s'asseoir près du foyer...

Quelque temps après le huskie venait gratter à la porte. Le "beau geste" de Luc Grandeau était consommé.

VI

Cinq jours plus tard, l'enfant de Lise était baptisé. On ne sut jamais pourquoi Jean Corteau insista si fort pour que le petit être (un enfant du sexe mâle) fut prénommé: "Luc".

DONAT COSTE

Jardin sous la pluie

Que je t'aime ce soir, musical Debussy,
O clair évocateur de ces jardins exquis
Où l'urne d'un nuage vient abreuver les roses.
Il pleut sur le jardin; les papillons moroses
Dorment leur cauchemar où veille le regret.
Le bolet, frissonnant dans l'air devenu frais,
Rabat son capuchon. Faisant un bruit de soie,
Les tiges sont des bras où circule la joie.
L'heure a tu le cri vert des oiseaux persifleurs.
L'arbuste, dont l'épaule est un amas de fleurs,
Secouant ses parfums, comme une oreille, écoute
Vibrer les entrechats de la nombreuse goutte.
L'herbe que méprisait le soleil outrageant
Se voit envelopper dans un ballet d'argent.
Ah! la ronde de joie où la feuille chavire!
Emmèlement d'odeurs, de frissons, de délire!
Un pétale fléchit, se renverse épuisé,
Petite bouche ayant reçu trop de baisers.
Car le cœur de la pluie est bien loin d'être sage!
L'allée et le gravois, le sol, le paysage
Croient voir se jouer un opéra libertin.
Mais la pluie inlassée assaille le jardin,
Où le désordre fou de ses pas qui s'embrouillent
Fait crever de plaisir la vasque et les gargouilles.

MEDJE VEZINA

c'est le printemps!



L'HIVER est enfin fini — un hiver comme on n'en a pas vu depuis un demi-siècle. C'est le printemps! Notre alimentation, comme la mode, doit se sentir du printemps!

En signe de fête, régalez votre famille de Flocons de Maïs Kellogg — croustillants et dorés — servis dans de grands bols, avec lait ou crème et un peu de fruits. Vous verrez leurs visages s'épanouir d'aise — car ces flocons ont toute la fraîcheur et toute la saveur du printemps!

Les Kellogg sont riches en propriétés reconstituantes et faciles à digérer. Ils constituent pour les enfants un lunch ou un souper nourrissant.

Très économiques, également, et si faciles à servir! Pas de cuisson. Toujours frais comme au sortir du four dans le sac intérieur CIRE et cacheté à chaud — un avantage Kellogg exclusif. Préparés par Kellogg à London, Ontario.

Kellogg's

FLOCONS CROUSTILLANTS





C'est la saveur
qui leur donne
le sourire.

SEL PURITY

a le don de
relever TOUS
les aliments.

LE SEL de TABLE



Purity
coule librement

Fabrique au Canada NATURE ou IODÉ



ANTALGINE
Soulage
maux de tête,
de dents, d'oreilles
— abaisse la fièvre.

VOICI LE REMEDE



LA FILLE L'ÉPOUSE LA MÈRE

Femmes et filles sont sujettes à plusieurs maladies particulières au sexe. Soignées à temps avec le remède approprié, ces maladies sont vite enrayées; négligées elles nécessitent souvent une opération. Les PILULES FEMOL agissent sur les organes féminins qu'elles décongestionnent. C'est le meilleur remède des femmes. Institut Caso. (SA) Place Royale, Montréal.

PILULES FEMOL

FEMMES DEMANDEES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Écrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 190, Toronto 8, Ont.

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (États-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville

Prov. ou État

POIRIER, BESSETTE CIE, Ltée, Prop.
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

NOCES D'OR

(Suite de la page 9)

la sécheresse égoïste de l'homme ne les avait-il pas détruits comme le reste? N'avait-il pas souillé sa foi des mêmes railleries dont il bafouait ses rêves de jeune fille? ... Et maintenant, debout sur ces décombres, dédaigneux de chercher aucun bon souvenir parmi les cinquante années mortes, détournant le regard de celles qui lui restaient à vivre, indifférent aux regrets du passé comme aux menaces de l'avenir, il demandait un bon dîner, avec du champagne au dessert ... Ah! ce dîner! ... S'il pouvait être une vengeance! ... Si la pauvre femme y pouvait servir toutes ses amertumes, tous les poisons absorbés goutte à goutte! ... S'il pouvait être le dernier de leur vie commune! ... Si elle y trouvait le courage de réaliser tardivement le projet tant de fois ébauché de secouer sa chaîne et de partir et de le laisser seul, et de vivre ses derniers jours loin de lui! ...

Dans l'attente du petit dîner "comme sa femme savait les faire" et comme il les aimait, M. Walter fut de belle humeur tout le jour de ses noces d'or. À vrai dire, sa belle humeur ne valait guère mieux que l'autre: elle se manifestait par des plaisanteries d'un goût spécial, aigres, fielleuses, qu'il soulignait d'un petit rire grinçant de crécelle qui était comme l'exacte expression de son âme. Trois ou quatre fois dans le cours de la journée, il dit à sa femme, sur ce ton-là, en mots qu'il croyait couverts et spirituels, qu'il ne l'avait guère aimée, qu'elle n'était bonne qu'à surveiller le pot-au-feu, et autres gentillesques qui cinglaient comme de grossières insultes. Comme d'habitude elle ne lui répondit que par un regard navré dont il n'avait jamais compris le douloureux reproche; et les heures passèrent.

Enfin, la vieille pendule Empire qui les avait suivis partout, scandant leurs journées de son timbre vieillot, sonna six heures: et au dernier coup, M. Walter, qui rentrait de sa promenade hygiénique avec la régularité d'un palais ennemi des sauces brûlées, ouvrit la porte de la salle à manger. La table n'était pas dressée ...

Il n'y a rien de plus décevant que de voir se prolonger l'attente d'un plaisir caressé d'avance; et, à l'aspect de cette chambre vide qui menaçait d'un long retard, M. Walter entra tout de suite en fureur. Agité, le sang au visage, prêt aux injures, il courut à la cuisine mais il resta

stupéfait d'y trouver Marianne et de n'y trouver qu'elle.

— Et madame? ...

— Madame est sortie.

— Comment, sortie? ... Où? ... Qu'a-t-elle dit?

— Madame a dit qu'aujourd'hui on ne dînerait qu'à sept heures ...

... Sept heures! ... Une heure d'attente! ... Et sortie! ... Pourquoi? ...

L'heure fut longue. M. Walter n'avait jamais eu de contrariété plus vive. Il arpenta son cabinet dans tous les sens, creusant l'énigme insoluble qui obsédait son esprit: pourquoi sa femme était-elle sortie ce jour-là justement, en changeant l'heure du dîner? ... L'énigme grandissait, s'aggravait, de telle sorte que lui, le moins imaginaire des hommes, finit par concevoir de folles inquiétudes: l'idée lui vint que sa femme avait perdu subitement la raison, et il entrevit les troublantes conséquences d'un tel accident. Quand la pendule eut sonné sept heures, et que l'aiguille continua de marcher, son cabinet fut trop étroit, il parcourut toutes les chambres de l'appartement, ouvrant et fermant les portes, comptant ses pas pour se distraire; et il finit par retourner à la cuisine. Il comptait que Marianne lui dirait quelque chose. Elle s'en garda bien. Elle le regardait en-dessous, d'un air un peu goguenard, qui lui échappa, heureusement, car il était trop personnel pour être observateur. À la fin, il l'interrogea:

— Eh bien, elle ne viendra donc pas? ...

— Ah! j'ai oublié de dire à monsieur ... Madame m'a dit de dire à monsieur que monsieur ne s'inquiète pas si madame était un peu en retard ...

— Qu'est-ce qu'il y a, pour le dîner? ...

Et Marianne, toujours surnoise:

— Madame m'a dit de ne rien dire à monsieur, parce que c'étaient des surprises ...

Des surprises ... Ce mot fut un éclair: sans doute, sa femme était sortie pour lui chercher quelque chose d'exquis, de rare, qui venait de loin, qui arrivait par un train de l'après-midi, qu'on ne pouvait avoir plus tôt ... Bonne femme, tout de même! Et sa colère se fondit en un vague attendrissement, qu'augmentait son grand appétit.

Un pas dans l'escalier, la porte s'ouvre, Mme Walter est là, un peu

(Suite à la page 49)



La chose la plus commode dans la maison

La Gelée de Pétrole "Vaseline" est un article essentiel dans toute famille. Elle s'emploie pour tant d'usages divers. Elle sert à panser les brûlures et contusions chez les enfants, et empêche les cicatrices; elle assouplit la peau gercée; soulage l'échauffement causé par le soleil; dégage les rhumes de cerveau; apaise l'irritation de la gorge. La "Vaseline" est aussi recommandée par les médecins pour protéger la peau délicate des bébés contre l'irritation. C'est "la chose la plus commode dans la maison".

AYEZ SOIN DE TOUJOURS EXIGER LA VÉRITABLE "VASILINE". VÉRIFIEZ LA MARQUE QUAND VOUS ACHETEZ. Sans cette marque, vous n'obenez pas le produit authentique de la Chesebrough Mfg. Co., Cons'd., 5520, ave. Chabot, Montréal.

Nouvelle Edition
plus complète

LE CHIEN



Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police. Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS

Prix: \$1.25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU

Saint-Vincent de Paul (Co. Laval)
Québec, Canada

POUR LE CATARRHE. — C'est une des principales recommandations de l'Huile Eclectique du Dr Thomas que le fait de pouvoir l'employer à l'extérieur. Ceux qui souffrent du catarrhe trouveront que l'Huile, employée selon les instructions les soulagera promptement. Bien des gens qui souffrent de ce malaise ont trouvé la guérison dans l'Huile et en ont envoyé les témoignages.

NOCES D'OR

(Suite de la page 48)

pâle, essoufflée par les quatre étages... Elle a les mains vides; il n'y a pas de surprise.

— Ah! vous voilà, enfin!... Il est près de huit heures... Qu'est-ce que cela signifie?...

— Rien... Je préférerais dîner tard, aujourd'hui... Vous pouvez servir, Marianne...

Il avait pris son plus grand air de despote en courroux; le calme inaccoutumé de la réponse le déconcertant, on se mit à table silencieusement. Marianne apporta la soupière fumante...

— De la soupe au potiron!... au potiron!... Et vous savez que je la déteste!...

— Moi, je l'aime beaucoup, et il y a plus de trente ans que je n'en ai pas mangé...

C'est dit du même ton posé, réfléchi, qui n'admet pas de réplique; et M. Walter, abasourdi, reste la bouche ouverte, sans trouver un mot à dire, tandis que sa femme mange lentement, avec effort, quelques cuillerées...

— Et voici le poisson!...

— ... Ah! ça, tu te moques de moi!... Un brochet!... En sauce hollandaise, encore!... Comme si tu ne savais pas que je n'aime que le poisson de mer!...

— Moi, je n'aime que le poisson d'eau douce...

Et pourtant, elle ne touche pas à la part qu'elle s'est servie. Les yeux vagues, elle regarde dans le vide, dans le grand vide qu'elle a derrière elle, dans le vide qui a engouffré sa jeunesse, sa beauté, son esprit, son amour et ses forces, dans le vide de ces cinquante années d'esclavage qui sont toute sa vie. Elle a le cœur plein de haine, et quand son regard retombe sur son mari, ahuri devant son assiette, humilié, effrayé d'un vague effroi, elle jouit de cette tracasserie enfantine qui est sa seule révolte et toute sa vengeance.

"C'est gai, les noces d'or", se dit Marianne en apportant le civet de lièvre.

Cette fois, M. Walter lui dit:

— Mais c'est une gageure!... Tu as cherché tout ce que je détestes...

— ... Tout ce que j'aime... — On dirait que tu l'as fait exprès...

— Tu t'en aperçois enfin!... Oui, je l'ai fait exprès...

Il est debout, la face congestionnée, le poing levé, tandis qu'elle répète de sa voix blanche:

— Oui, je l'ai fait exprès...

Et cette révolte et ce calme lui

semblent si énormes, qu'il se rassied, apaisé, terrifié:

— Voyons, fait-il, explique-moi, je ne comprends pas... Es-tu devenue folle?... Sais-tu ce que tu dis?... Ne sont-ce pas mes noces d'or?...

— Les miennes aussi, hélas!... Je ne suis pas devenue folle, va...

Et si tu veux savoir ce que j'ai pensé, je vais te le dire... Pendant cinquante ans, tu m'as pliée à tous tes caprices, tu m'as imposé tes volontés, sans jamais supposer que je pusse avoir une idée à moi, un sentiment que tu blessais... Pendant cinquante ans, j'ai été ton esclave... Eh bien, j'ai voulu que tu sois le mien... une heure, rien qu'une heure, et pour les plus petites des choses de la vie... Après, tu reprendras ta liberté... et moi, je reprendrai ma chaîne... J'aurais voulu la secouer tout à fait, partir, te laisser seul... Je ne puis pas: je suis trop vieille, j'aurais peur... Tu comprends, à présent?...

Elle tremblait de tous ses membres, et ses regards déjà demandaient grâce pour sa hardiesse. Pendant qu'elle parlait, la figure de M. Walter s'était éclaircie: ce n'était que cela!... Une crise à laisser passer, qui ne serait pas longue; même, il eut l'intuition qu'elle était passée, qu'il pouvait se fâcher, gronder, crier, et que sa femme lui demanderait pardon; et pour la première fois de sa vie, à cause sans doute de la détente de ses nerfs crispés par ses craintes vagues, il fut généreux: il eut un sourire presque aimable, il murmura, avec un haussé d'épaules:

— Les femmes sont femmes jusqu'au bout!

Quelques larmes avaient roulé des yeux de Mme Walter dans son assiette vide. Elle s'essuya les yeux, et demanda, timide:

— Faut-il faire apporter la suite?... Il y a quelque chose qui ne te fâchera pas... Un pâté de canard...

Les yeux de M. Walter s'égayèrent tout à fait:

Et, sur un signe affirmatif:

— Tu m'avais coupé l'appétit, mais ça reviendra... je pense... Et le champagne, l'avais-tu supprimé?...

— Non, il est là... frappé...

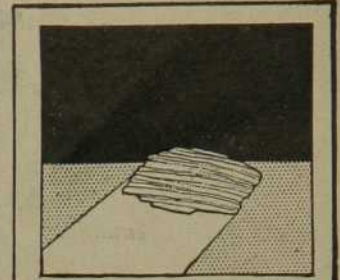
La figure du vieux bonhomme acheva de s'épanouir:

— Frappé! s'écria-t-il joyeusement... Cette fois, je te reconnais. Et je ne t'en voudrai pas, va, je te pardonne!...

EDOUARD ROD



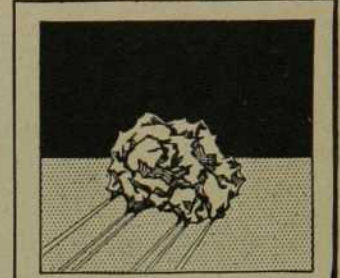
VOUS EMPLOYEZ UN BALAI QUI BALAIE COMME CECI



Des particules de nettoyeur Old Dutch très grossières... LE NETTOYEUR OLD DUTCH NETTOIE COMME CECI



VOUS N'UTILISERIEZ PAS UN BALAI QUI BALAIE COMME CECI



Molécules de gravier très grossières LES NETTOYEURS GRAVELEUX ORDINAIRES EGRATIGNENT COMME CECI

La GRANDE RAISON pour laquelle Old Dutch Cleanser Revient Moins Cher

C'est bien simple. Les illustrations ci-haut montrent que Old Dutch est tout différent des nettoyeurs graveleux ordinaires... et c'est cette différence qui fait qu'il revient moins cher. Vous obtenez une pleine boîte contenant des milliards de minuscules paillettes plates très actives, qui couvrent beaucoup plus de surface, durent plus longtemps et donnent plus de résultats pour chaque sou déboursé.

Old Dutch est le seul nettoyeur qui soit fait de pur "seismotite", scientifiquement reconnu comme l'agent nettoyeur le plus sûr, le plus efficace et le plus économique qui soit. Essayez-le et vous constaterez bientôt qu'il fait gagner du temps, épargne des fatigues et fait économiser; qu'il nettoie plus vite, n'obstrue pas les égouts, est inodore et dissipe les odeurs. La qualité et l'économie de Old Dutch ne se remplacent pas.

N'égrot pas



PORTE-OLD DUTCH EN COULEURS. Envoyez 10c et le panneau du moulin à vent d'une étiquette Old Dutch pour chaque porte-boîte.

CUDAHY SOAP WORKS, Dept 118, 64 Avenue Macaulay, Toronto, Ont.

Vous trouverez ci-inclus... cents et... étiquettes pour... porte-Old Dutch. COULEURS: IVOIRE [] VERT [] BLEU []

Nom.....

Rue.....

Ville..... Province.....

FABRICATION CANADIENNE

Le Plus Nouvel Hôtel de New-York

AU COEUR DE TIMES SQUARE

1000 Grandes Chambres

Chaque chambre comporte baignoire, douche, radio, eau glacée courante, grandes garde-robes, hautes glaces... Lampes "Sun-Ray Health", Solarium sur le toit... restaurant ventilé à l'air frais.

CHAMBRES \$2.50 par jour

Garage en face de l'hôtel



HOTEL EDISON
47TH ST. JUST WEST OF B'WAY - NEW YORK

Prenez la bonne habitude de lire...

LA REVUE POPULAIRE

NOTRE ROMAN COMPLET DU MOIS DE MAI EST INTITULE:

MARIONS MARINETTE... Par CLAUDE DE VILLE

Recettes de Bonne Cuisine

Par LUCILE ST-DIDIER, directrice de la Chronique Culinaire

Filets de soles à l'ostendaise

Les soles étant cuites à l'eau salée et un peu refroidies, levez les filets que vous coupez en morceaux. Préparez à part une sauce blanche en mêlant une demi-cuillerée de farine avec du beurre fin, mouillez avec un demi-verre de vin, ajoutez des champignons passés au beurre et le jus des champignons, assaisonnez de poivre et de sel. Tour-

Filets de soles farcis

Enlevez les filets de chaque sole; faites une farce légère composée de persil et d'oeufs durs, et délicatement assaisonnée. Mettez une couche de farce sur chaque filet, roulez-le avec soin, puis, à l'aide d'une grosse aiguille et d'un morceau de fil, refermez le rouleau par un petit

Queue de boeuf

Se met dans le pot-au-feu. On peut aussi, lorsqu'elle a cuit dans le pot-au-feu, prendre les morceaux froids, les passer à plusieurs reprises dans du beurre fondu avec sel, poivre, les paner, les mettre sur le gril et les servir avec une sauce piquante quelconque, ravigote, tomates, rémoulade, etc.

Crème à la duchesse

Mettez dans une casserole une chopine de lait avec un verre à vin de crème, avec un morceau de cannelle, une écorce de citron vert, un demi-quarteron de sucre; faites bouillir une demi-heure et diminuer d'un tiers; passez-la au tamis, et la délayez ensuite avec six jaunes d'oeufs et une pincée de farine; mettez-y quelques biscuits d'amandes amères, une demi-tablette de chocolat, un peu de fleur d'orange pralinée, le tout hachée très fin; faites-la cuire au bain-marie.

Gelée de chocolat au lait

1 chopine de lait; 1 pelure de citron; $\frac{1}{2}$ once de gélatine; $\frac{1}{3}$ de tasse de chocolat Fry à cuire; $\frac{1}{4}$ de tasse de sucre en cube; $\frac{1}{2}$ tasse d'eau chaude. — Mettez le lait dans une casserole, faites-le bouillir en ajoutant la pelure de citron et le sucre; ne le laissez pas brûler ou bouillir trop; mélangez le cacao doucement, évitant toute petite motte; faites fondre la gélatine dans de l'eau chaude et une fois dissoute, coulez dans le lait. Mettez de l'essence à la vanille ou de la cannelle et coulez dans un moule humide.

Sauce aux truffes

Hachez une ou plusieurs truffes, faites fondre du beurre et passez-les dedans; mouillez avec du consommé et le double de velouté. Lorsque votre sauce sera suffisamment réduite, vous la dégraissez et y remettez du beurre; faites attention qu'il soit bien lié avant d'employer votre sauce.

Bagatelle au chocolat

8 petits gâteaux éponge; des tranches d'ananas; 1 chopine de custard; $\frac{1}{3}$ tasse de sucre; 3 cuillerées à table de chocolat ou de cacao Fry; 1 chopine de lait. — Tranchez huit gâteaux-éponge, recouvrez de minces tranches d'ananas, mettez dans un profond plat de verre, trempez dans le jus d'ananas, versez la custard, préparée avec la poudre ordinaire de custard, ajoutez du sucre, le cacao de Fry et le lait. Décorez avec l'ananas.

Tapioca aux pommes

$\frac{1}{2}$ tasse sucre; $\frac{1}{2}$ tasse eau; 1 citron, tranché fin; 2 c. à soupe cannelle rouge; 4 grosses pommes, vidées et pelées; 2 c. à soupe Tapioca Minute; 1 c. à soupe jus de citron. — Mélangez sucre, eau, citron et cannelle, et faites cuire jusqu'à dissolution de la cannelle, en brassant constamment. Ajoutez les pommes et faites cuire jusqu'à tendreté, en voyant à ce que le sirop ne bouille pas. Enlevez les pommes, mesurez le sirop et ajoutez assez d'eau pour faire 1 tasse. Ajoutez le Tapioca Minute et cuisez au bain-marie pendant 15 minutes, en brassant fréquemment. Retirez du feu et ajoutez le jus de citron. Remplissez les pommes du mélange au tapioca.



Quand vous préparez des poireaux, vous en enlevez les petites racines, l'extrémité de la tige verte et l'enveloppe extérieure. Lavez bien avant de faire cuire.

nez constamment sur un feu modéré, et, au premier bouillon, liez avec deux jaunes d'oeufs, ajoutez encore un peu de beurre et le jus d'un citron. Tenez cette sauce très épaisse et relâchez-la avec un peu de vin et le jus des huîtres que vous aurez préparées en mettant au feu vingt ou trente huîtres avec leur jus, sans écailles. A première ébullition, retirez-les avec soin au moyen d'une fourchette. Laissez déposer le jus, tirez-le à clair, et ajoutez-le avec des huîtres à la sauce, que vous verserez bien chaude sur les filets dressés en couronne et conservés tièdes.

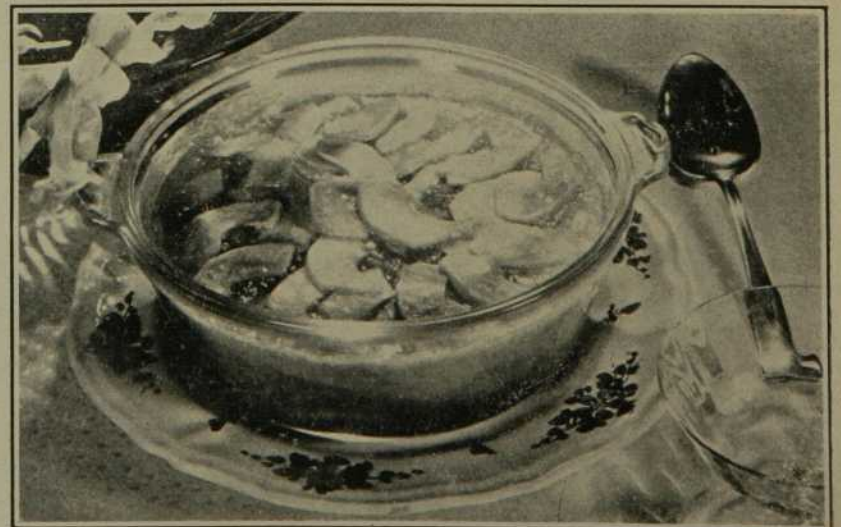
Boeuf bouilli frit en beignets

Faites une pâte à frire, trempez vos morceaux de boeuf dedans, faites-les frire de belle couleur dorée et servez entouré de persil frit. Il est essentiel pour que les beignets soient fermes que la friture soit très chaude au moment où l'on y place le boeuf, ce qu'on reconnaît en jetant dessus une goutte d'eau que la friture doit rejeter, ou à un frémissement qui se produit autour du beignet au moment où on l'introduit dans la friture.

noeud presque imperceptible. Faites brunir un peu de beurre, mettez-y les rouleaux. Laissez-les prendre une belle couleur dorée assez foncée. D'autre part, faites fondre un peu de beurre en y délayant une cuillerée de farine et ajoutez un peu d'eau ou de jus de champignons, de poivre, du sel et un verre de vin blanc. On améliore cette sauce en y mettant des crevettes, des champignons et des truffes.

Oeufs à la marseillaise

Faites roussir dans du beurre quantité égale d'oignons et de champignons coupés en tranches très minces; mouillez avec du vin blanc, laissez donner quelques bouillons et liez avec de la fécule jusqu'à consistance de sauce épaisse; assaisonnez de sel et poivre. Jetez ensuite dans la casserole des oeufs que vous aurez fait cuire durs et dont vous coupez les blancs en filets et laissez les jaunes entiers, tournez doucement les oeufs dans la sauce et terminez par une ou deux cuillerées de vin de Madère, que l'on peut remplacer par du jus de citron.



Tapioca aux pommes, dont la recette est donnée ci-dessus.



"LE BRISE-GLACE À LÉVIS", par Robert Pilot, A.R.C.A. Propriété de la Commission du Thé de Ceylan.

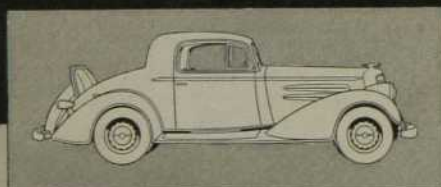
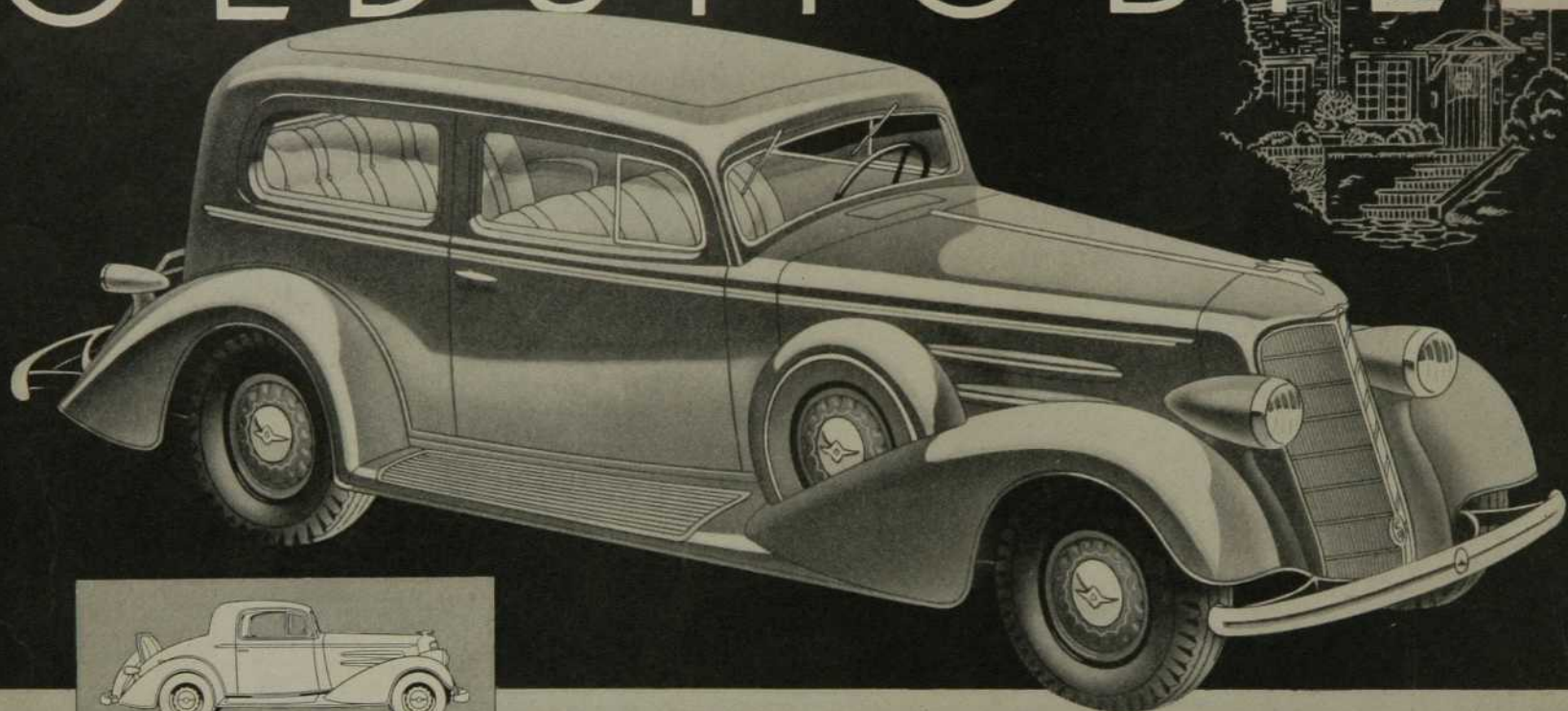
À la fin du voyage . . . il n'y a rien d'aussi rafraîchissant qu'une tasse de BON thé noir, car sa saveur bienfaisante symbolise bien l'esprit de bienvenue et l'hospitalité du foyer. Aux repas ou entre les repas, comme marque d'hospitalité ou pour vous seul, pour votre propre satisfaction, servez du thé, le breuvage par excellence . . . car le BON thé noir se boit à toute heure . . . il est économique en même temps que bienfaisant. Vous obtenez toujours plus d'un BON thé noir . . . plus de tasses à la livre, plus d'énergie, plus de saveur rafraîchissante. Choisissez n'importe laquelle des principales marques de thé noir en paquets; leur qualité supérieure est scrupuleusement maintenue par des experts en thé. Tout le monde peut facilement se payer le luxe d'un BON thé noir à petites feuilles en paquet, cultivé dans les limites de l'Empire, pour les familles de l'Empire.

L A C O M M I S S I O N D U T H É D E C E Y L A N

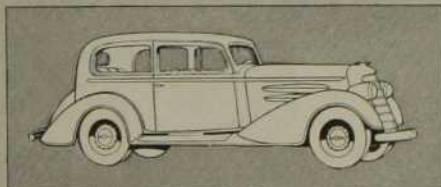


*Un message pour Tous Ceux qui ont déjà
songé à Posséder un*

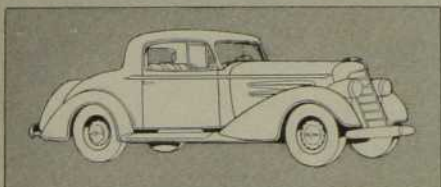
OLDSMOBILE



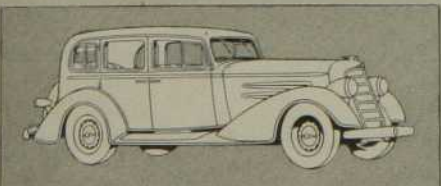
COUPE REGULIER A QUATRE PLACES



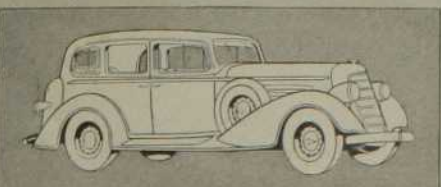
COACH REGULIERE A CINQ PLACES



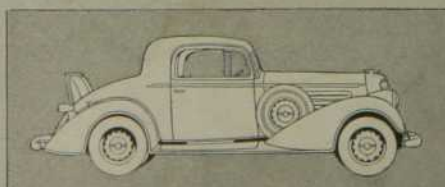
COUPE REGULIER A DEUX PLACES



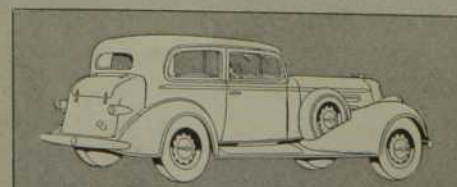
SEDAN REGULIER A CINQ PLACES



SEDAN SPECIAL A CINQ PLACES



COUPE SPECIAL A QUATRE PLACES



COUPE SPECIAL A CINQ PLACES

LE NOUVEAU SIX "TOUTES CARACTERISTIQUES" POUR 1934

VOICI la nouvelle de surprise pour 1934 . . . L'Oldsmobile entre dans le domaine des bas prix avec un brillant nouveau Six pourvu de Toutes les Grandes Caractéristiques de l'année. Songez donc! Le seul obstacle à votre possession d'un Oldsmobile a été écarté. Vous obtenez maintenant un Oldsmobile moyennant quelques dollars de plus que pour les "autos à prix populaires". Et c'est un Oldsmobile 100%. Comment pourrait-il en être autrement, quand il y a de si grands intérêts en jeu? Il faut que cette voiture soit digne de porter le nom d'Oldsmobile, un nom depuis longtemps respecté, jouissant d'une grande réputation de confiance. Remarquez bien ces paroles: "La qualité n'a pas été abaissée en proportion du prix!" Vous vous en rendrez compte du moment que vous verrez le superbe nouveau modèle aérodynamique. Vous en serez convaincu quand vous le conduirez! Et justement, votre dépositaire local vous invite à prendre le volant du nouvel Oldsmobile. "Donnez-lui du gaz" sur cette belle route qui sollicite la vitesse. Filez comme si rien n'était, dans les chemins raboteux. Gravissez avec une incroyable facilité les côtes les plus escarpées. Quand vous aurez fait subir à l'Oldsmobile toutes ces épreuves de performance, soumettez-le à l'épreuve de la valeur. Comparez-le avec d'autres voitures du même prix ou à peu près! Supposant que vous voulez la confiance, le confort luxueux de l'Oldsmobile et de plus, l'économie d'une petite voiture, nous croyons que vous choisirez l'Oldsmobile Six "Toutes Caractéristiques".

ROUES A GENOU MECANIQUE " FREINS SUPER HYDRAULIQUES " STABILISATEUR DE MARCHÉ
CONTROLE DE DIRECTION CENTRALISE " CARROSSERIES FISHER LONGUES ET SPACIEUSES
CHANGEMENT SYNCRO-MESH (TOUS LES ENGRENAGES SONT SILENCIEUX) " MOTEUR DE 84 CHEVAUX
VENTILATION FISHER SANS COURANTS D'AIR

M34-O-202F